

H
321
Supp

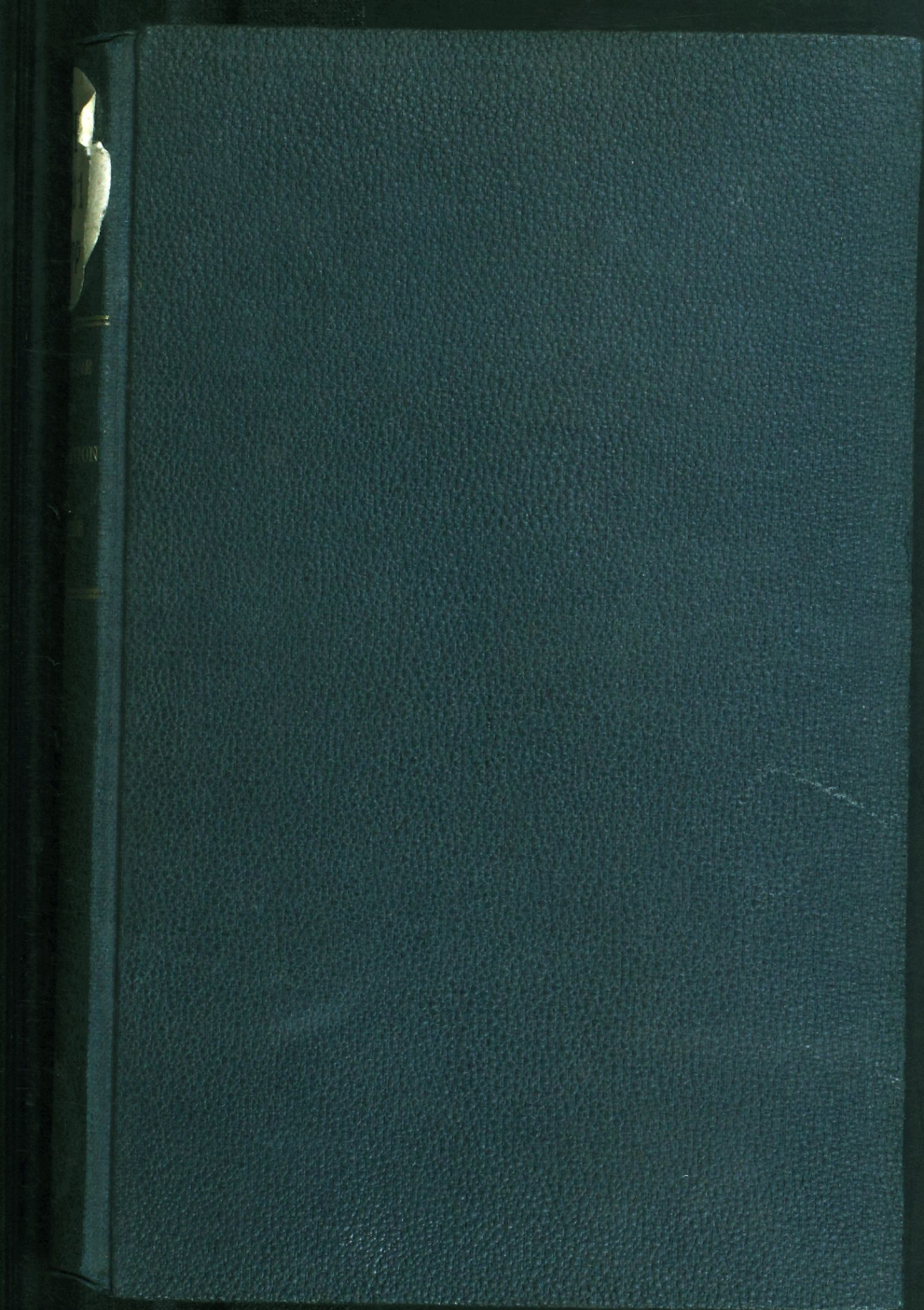
KENT STONE

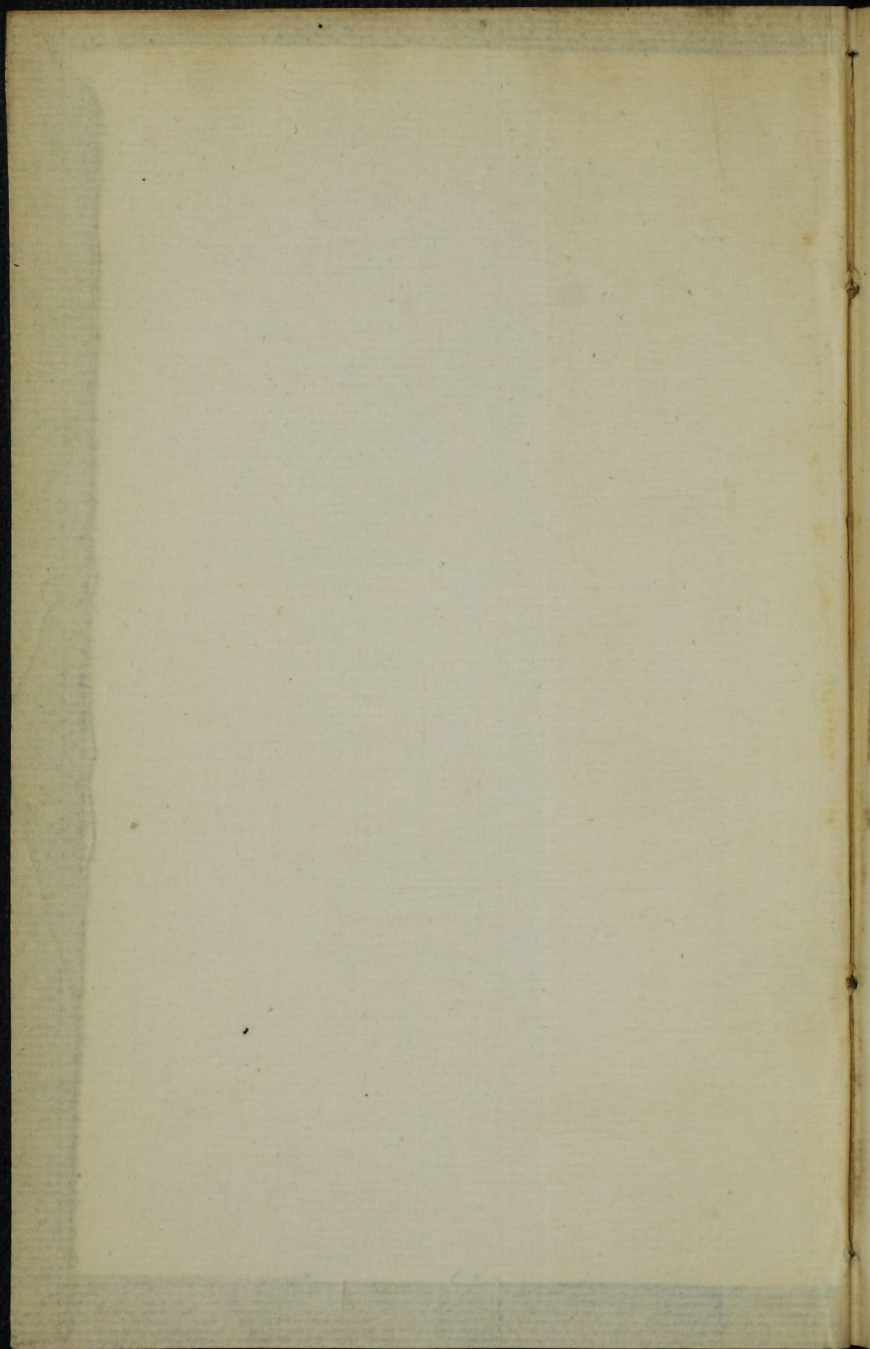
L'INVITATION

ACCEPTÉE

PIERSON







C

BIBLIOTHEQUE SAINTE - GENEVIEVE



D

910 593981 7

H. 321. *supra*

LIBRARY OF THE

UNIVERSITY OF

CHICAGO

1893

X H 321 Sup

403
L'INVITATION ACCEPTÉE

MOTIFS

D'UN RETOUR A L'UNITÉ CATHOLIQUE

109 59

JAMES KENT STONE

EXTRAIT DE LA BIBLIOTHEQUE

MOTIS

EXTRAIT DE LA BIBLIOTHEQUE

PARIS. — IMPRIMERIE DE É. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

INTRODUCTION PAR MONSIEUR MERMILLON



EXTRAIT DE LA BIBLIOTHEQUE

EXTRAIT DE LA BIBLIOTHEQUE

JAMES KENT STONE

ANCIEN PRÉSIDENT DE KENYON COLLEGE (OHIO), HOBART COLLEGE, GENÈVE,
NEW-YORK, ET S. T. D.

L'INVITATION ACCEPTÉE

MOTIFS

D'UN RETOUR A L'UNITÉ CATHOLIQUE

« Ad unitatem sedis apostolicæ, divina
gratia duce, reversus sum. »

(S. GRÉGOIRE le G., Op., t. II, p. 1300).

INTRODUCTION PAR MONSIEUR MERMILLOD

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA SIXIÈME ÉDITION

Par l'abbé du MARHALLACH

Ancien Député.



PARIS

LIBRAIRIE DES LIEUX-SAINTS

16, RUE DES SAINTS-PÈRES, 16

APPROBATION

DE SA GRANDEUR MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE QUIMPER

Quimper, le 48 mars 1877.

MON CHER VICAIRE GÉNÉRAL,

Le livre dont vous publiez la traduction me semble une restitution que l'Amérique fait à la France. Nous lui envoyons nos missionnaires pour lui porter les lumières de la foi catholique; elle nous envoie, dans les œuvres de ses nouveaux convertis, d'admirables exemples de fidélité à la grâce divine et d'obéissance aux invitations du Vicaire de Jésus-Christ. Ce fut Mgr de Goësbriand, évêque de Burlington, notre compatriote et notre ami, qui vous fit connaître cette belle réponse à l'appel que Pie IX avait fait, au moment de la réunion du concile du Vatican, à nos frères séparés. C'est l'histoire d'une âme que la vérité et la charité ont éclairée et embrasée de l'amour de l'Eglise. Rien n'est plus utile, de nos jours, que de donner la connaissance des merveilles de la grâce et de la correspondance qui lui a été donnée. Je vous remercie et vous félicite du travail que vous avez fait pour révéler au monde chrétien ce fait touchant de l'action que l'Eglise exerce sur les âmes qui ne cherchent que la vérité.

Recevez, mon cher vicaire général, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux en Notre Seigneur.

A. D. ANSELME,

O. S. B.

Evêque de Quimper et de Léon.

INTRODUCTION

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

The University of Michigan is a public research university located in Ann Arbor, Michigan. It was founded in 1817 as the first public university in the United States. The university is known for its strong academic programs, particularly in the fields of engineering, medicine, and the natural sciences. It is also renowned for its cultural and athletic achievements, including the University of Michigan Marching Band and the Michigan Wolverines football team. The university's motto is "Veritas Libera Ab Omni Auctoritate," which translates to "Truth liberates from all authority." The University of Michigan is a member of the Association of American Universities and is ranked among the top universities in the world by various international ranking agencies.

INTRODUCTION

PAR

SA GRANDEUR MONSIEUR MERMILLOD

L'admirable livre que publie M. l'abbé du Marhallach est une lumineuse justification du concile du Vatican. Lorsque le Souverain Pontife fit ce solennel et touchant appel aux protestants et à tous ceux qui ne sont pas catholiques, le monde s'émut de cette parole du chef de l'Église; l'on pressentait qu'il y avait là la vision d'une ère nouvelle, et que les temps n'étaient pas loin, où se réaliserait le vœu de notre adorable Sauveur : *Il n'y aura qu'un seul pasteur et qu'un seul bercaïl.* Les ardentes et pacifiques discussions de la grande question de l'infailibilité du Souverain Pontife, les terreurs que manifestaient les pouvoirs politiques, les anxiétés qui tourmentaient certains esprits, tous ces motifs étaient signalés comme des obstacles à ce que désirait le Vicaire de Jésus-Christ dans son appel aux protestants. C'était là l'illusion

des hommes trop soucieux des obstacles humains, mais la Providence travaillait à la réalisation du plan divin. La proclamation du dogme, loin d'arrêter les hommes d'élite du protestantisme les frappa, en leur manifestant le courage de l'Église à défendre, à affirmer et à développer les vérités révélées. Ils admirent l'Église, qui ne recule pas devant la faiblesse intellectuelle et l'ignorance religieuse de notre époque, et qui formule et définit le dogme, révélé déjà par le Rédempteur.

Un concile ne fait pas un dogme nouveau, il en précise l'expression, en marque la force et les frontières; toutes les vérités que Jésus-Christ a enseignées, sont lumière et vie, et leur déclaration explicite dans le cours des siècles, apporte au christianisme un nouveau degré de splendeur. Le sentiment de la foi évangélique doit donc faire désirer aux fidèles le développement du symbole, afin d'entrer toujours davantage en possession de la vérité, que le Fils de Dieu a apportée sur la terre. Le bonheur du ciel consistera dans la vision du vrai : la richesse croissante des doctrines révélées nous en approche toujours de plus en plus ici-bas. Les élus voient ce que nous croyons; mais plus nous avons de points de définis à croire, plus aussi nous nous sentons unis à eux sous les ombres de notre condition mortelle.

L'Église a donc vécu dès son premier jour, elle vivra jusqu'à la consommation des siècles, de la vérité totale que Jésus-Christ lui a confiée. Mais, comme s'exprime Dom Guéranger, les rayons de cette vérité, dont le foyer est au sein de l'Église, n'ont pas percé à l'extérieur tous ensemble. Dieu a voulu qu'il y eut succession dans leur sortie : leur lumière est ancienne et nouvelle ; ancienne, parce qu'elle a toujours existé au foyer, qui est la conscience intime de l'Église ; nouvelle, quand elle s'épand au dehors par l'action du Saint-Esprit.

Ainsi, à Nicée, le concile n'a pas créé le dogme de l'Incarnation, mais par le mot *consubstantiel*, il a affirmé la nette et lumineuse intégralité de ce mystère, et en a réalisé les divines profondeurs ; ainsi le concile du Vatican a mis en relief la constitution, le plan de la sainte Église, que le Seigneur a bâtie sur Pierre, comme sur un roc inébranlable.

Loin d'être une promulgation intempestive, le grand acte du concile a saisi les âmes loyales et généreuses du protestantisme ; elles ont senti qu'on ne voulait pas les attirer par un catholicisme voilé ou amoindri. A la vue de l'Évangile, mis en poussière par le libre examen, lasses des agitations de l'esprit humain, fatiguées par des recherches stériles, elles sentent le besoin d'avoir un gardien

permanent de la vérité; elles demandent les clarités de la foi à l'autorité impérissable et toujours visible du Pontife romain.

Il y a trois siècles, un grand conquérant des âmes, dont nul ne contestera la prudente mansuétude, saint François de Sales, ramenait les protestants à l'Église, en leur enseignant la vérité tout entière. Dans ses controverses, alors qu'il évangélisait le Chablais, il redisait les prérogatives de Pierre et le privilège de l'infaillibilité doctrinale de ses successeurs.

Au reste, un pieux et savant écrivain exprimait de nos jours cette même conviction : « Les Gallicans, dit-il, se bercent de cette pensée que si Rome était gallicane, les protestants lui reviendraient en foule. Eh bien! il est au contraire, d'expérience constante, que les protestants qui se convertissent ne s'arrêtent pas au milieu du chemin... Stolberg, F. Schlegel, Werner, de Haller, Philips, Hurter et tant d'autres en sont la preuve remarquable. Les faits contraires ne sont, de nos jours, que des exceptions (1). »

Le livre de M. James Kent-Stones, de ce savant distingué, de cet éminent professeur de l'Amérique, est la démonstration la plus irréf-

(1) Foisset, *Correspondant*, t. VII, p. 60.

table de l'opportunité providentielle du concile du Vatican. Ce noble et grand esprit nous le dit avec une émotion pénétrante; c'est avec des larmes que nous avons lu ces premières paroles dans le chapitre de sa conversion : « Autrefois, dit-il, je cédaï aux séductions d'une divinité trompeuse; mais son masque de papier est en mille morceaux. Autrefois j'avais des sentiments de dédain, des colères insensées contre l'Église dont je n'avais pas entrevu la gloire; j'ignorais que je lui devais mon hommage et ma foi. La divine miséricorde m'a conduit aux pieds de ma véritable mère. Malgré mon attitude outrageante, elle m'attendait avec patience et versait sur moi des larmes d'amour. Dans la lumière du présent, je ne puis oublier les ténèbres du passé. Transporté dans un jardin aux suaves odeurs, je ne puis oublier le désert sauvage. Abreuvé d'une eau limpide, je me souviens des citernes en ruines que je m'efforçais de déblayer. Je faisais le travail des seaux troués qui s'usent aux parois d'un puits sans eau, et remontent sans rien apporter. »

M. l'abbé du Marhallach, vicaire général et ancien député, a fait une traduction de ce beau livre, et nous ne doutons pas du succès qui l'attend en France, succès qu'il a déjà obtenu en Amérique.

Il serait à souhaiter que ce volume si solide et

si attrayant fût lu par les prêtres, les catholiques et surtout par nos frères séparés ; les uns y apprendront comment une âme doit être soutenue dans les étapes douloureuses de la conversion, et les autres y liront par quelle voie les consciences, avides de vérité, conquièrent la paix dans la lumière. Ce livre nous apparaît comme un signe précurseur des admirables reconstructions chrétiennes que Dieu prépare. Il y a un demi-siècle, M. de Bonald écrivait : « Tout annonce aux vrais amis de la vérité que l'unité religieuse, ce seul et grand besoin de la société civilisée, renaîtra dans la chrétienté. » Nous l'avons toujours espéré, malgré les tourments de nos luttes actuelles ; le livre de M. James Kent-Stones nous fait entrevoir l'aube blanchissante ; il salue par avance l'avenir glorieux et réparateur que, dans ses conseils éternels, la Sagesse divine a préparé par l'invitation de Pie IX et l'immortel concile du Vatican.

† GASPARD, évêque d'Hébron,

Vicaire apostolique de Genève.

L'APPEL

AD OMNES PROTESTANTES ALIOSQUE
ACATHOLICOS.

PIUS P. P. IX.

AUX PROTESTANTS ET A TOUS CEUX
QUI NE SONT PAS CATHOLIQUES.

PIE IX.

Jam vos omnes noveritis, Nos licet immerentes ad hanc Petri Cathedram evectos, et idcirco supremo universæ catholicæ Ecclesiæ regimini, et curæ ab ipso Christo Domino Nobis divinitus commissæ præpositos opportunum existimasse, omnes Venerabiles Fratres totius orbis Episcopos apud Nos vocare, et in Œcumenicum Concilium futuro anno concelebrandum cogere, ut cum eisdem Venerabilibus Fratribus in sollicitudinis Nostræ partem vocatis ea omnia consilia suscipere possimus, quæ magis opportuna, ac necessaria sint, tum ad dissipandas tot pes-

Vous savez déjà qu'élevé, malgré Notre indignité, à cette Chaire de Pierre, préposé par conséquent au gouvernement suprême de toute l'Église catholique et à sa garde, qui Nous a été divinement confiée par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, Nous avons jugé à propos de convoquer près de Nous Nos Vénérables Frères les Évêques de toute la terre, et de les réunir pour célébrer, l'année prochaine, un Concile œcuménique, afin que, de concert avec ces mêmes Vénérables Frères appelés à partager Notre sollicitude, Nous puissions prendre toutes les ré-

tiferorum errorum tenebras, qui cum summo animarum damno ubique in dies dominantur et debacchantur, tum ad quotidie magis constituendum, et amplificandum in christianis populis vigilantiae Nostrae concreditis verae fidei, justitiae, veraeque Dei pacis regnum. Ac vehementer confisi arctissimo et amantissimo conjunctionis foedere, quo Nobis, et Apostolicae huic Sedi iidem Venerabiles Fratres mirifice obstricti sunt, qui nunquam intermiserunt omni supremi Nostri Pontificatus tempore splendidissima erga Nos, et eandem Sedem fidei, amoris, et observantiae testimonia praeberere, ea profecto spe nitimur fore ut veluti praeteritis saeculis alia generalia Concilia, ita etiam praesenti saeculo Concilium hoc Œcumenicum a Nobis indictum uberes, laetissimosque, divina adspirante gratia, fructus emittat pro majore Dei gloria, ac sempiterna hominum salute.

solutions qui paraîtront les plus opportunes et les plus nécessaires, soit pour dissiper les ténèbres de tant d'erreurs funestes qui dominent chaque jour de plus en plus, et se déchainent au grand détriment des âmes, soit pour établir de plus en plus chaque jour, et pour accroître, parmi les peuples chrétiens confiés à Notre vigilance, le règne de la vraie foi, de la justice et de la véritable paix de Dieu. Fortement appuyé sur le pacte étroit et cher de l'union qui rattache si admirablement à Nous et à ce Saint-Siège ces mêmes Vénérables Frères, lesquels n'ont jamais cessé, pendant tout le temps de Notre suprême pontificat, de Nous donner à Nous et à ce Saint-Siège les plus éclatants témoignages de leur amour et de leur respect, Nous avons ce ferme espoir que le Concile œcumenique, convoqué par Nous dans le siècle présent, produira, sous l'inspiration de la grâce divine, comme les autres Conciles

généraux dans les siècles passés, des fruits abondants, source de bonheur, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut éternel des hommes.

Itaque in hanc spem erecti, ac Domini Nostri Jesu Christi, qui pro universi humani generis salute tradidit animam suam, caritate excitati, et compulsi, haud possumus, quin futuri Concilii occasione eos omnes Apostolicis, ac paternis Nostris verbis alloquamur, qui etiamsi eundem Christum Jesum veluti Redemptorem agnoscant, et in christiano nomine gloriantur, tamen veram Christi fidem haud profitentur, neque catholicæ Ecclesiæ communionem sequuntur. Atque id agimus, ut omni studio et caritate eos vel maxime moveamus, exhortemur, et obsecremus, ut serio considerare et animadvertere velint, num ipsi viam ab eodem Christo Domino præscriptam sectentur, quæ ad æternam perducit salutem. Et quidem nemo inficiari, ac

C'est pourquoi, soutenu par cette espérance, excité et pressé par la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a livré sa vie pour le salut de tout le genre humain, Nous ne pouvons Nous empêcher, à l'occasion du futur Concile, d'adresser Nos paroles apostoliques et paternelles à tous ceux qui, bien que reconnaissant le même Jésus-Christ pour Rédempteur et se glorifiant du nom de chrétiens, cependant ne professent pas la vraie foi de Jésus-Christ et ne suivent pas la communion de l'Église catholique. Et Nous faisons cela pour les avertir, les conjurer et les supplier, de toute l'ardeur de Notre zèle et en toute charité, de vouloir bien considérer et examiner sérieusement s'ils suivent la voie tracée par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur

dubitare potest, ipsum Christum Jesum, ut humanis omnibus generationibus redemptionis suæ fructus applicaret, suam hic in terris supra Petrum unicam ædificasse Ecclesiam, id est unam, sanctam, catholicam, apostolicam, eique necessariam omnem contulisse potestatem, ut integrum inviolatumque custodiretur fidei depositum, ac eadem fides omnibus populis, gentibus, nationibus traderetur, ut per baptismum omnes in mysticum suum corpus cooptarentur homines, et in ipsis semper servaretur, ac perficeretur illa nova vita gratiæ, sine qua nemo potest unquam æternam mereri et assequi vitam, utque eadem Ecclesia, quæ mysticum suum constituit corpus, in sua propria natura semper stabilis et immota usque ad consummationem sæculi permaneret, vigeret, et omnibus filiis suis omnia salutis præsidia suppeditaret. Nunc vero qui accurate consideret, ac meditetur conditionem, in qua

et qui conduit au salut éternel. Personne ne peut nier ni mettre en doute que Jésus-Christ lui-même, afin d'appliquer les fruits de sa rédemption à toutes les générations humaines, a bâti sur Pierre en ce monde son unique Église, c'est-à-dire l'Église une, sainte, catholique, apostolique, et qu'il lui a donné toute la puissance nécessaire pour que le dépôt de la foi fût conservé inviolable et intact, et que la même foi fût enseignée à tous les peuples, à toutes les races et à toutes les nations; pour que tous les hommes devinssent par le baptême des membres de son corps mystique, et qu'en eux fût toujours conservée et rendue plus parfaite cette vie nouvelle de la grâce, sans laquelle personne ne peut jamais mériter et obtenir la vie éternelle; enfin, pour que cette même Église, qui constitue son corps mystique, demeurât toujours stable et immobile dans sa propre nature jusqu'à la consommation

versantur variæ, et inter se discrepantes religiosæ societates sejunctæ a catholica Ecclesia, quæ a Christo Domino, ejusque Apostolis sine intermissione per legitimos sacros suos Pastores semper exercuit, et in præsentia etiam exercet divinam potestatem sibi ab ipso Domino traditam, vel facile sibi persuadere debet, neque aliquam peculiarem, neque omnes simul conjunctas ex eisdem societatibus ullo modo constituere, et esse illam unam et catholicam Ecclesiam, quam Christus Dominus ædificavit, constituit, et esse voluit, neque membrum, aut partem ejusdem Ecclesiæ ullo modo dici posse, quandoquidem sunt a catholica unitate visibiliter divisæ. Cùm enim ejusmodi societates careant viva illa, et a Deo constituta auctoritate, quæ homines res fidei, morumque disciplinam præsertim docet, eosque dirigit, ac moderatur in iis omnibus, quæ ad æternam salutem pertinent, tum societates

des siècles, pour qu'elle vécût florissante et fût en état de fournir à tous ses enfants tous les moyens de faire leur salut. Or, quiconque veut examiner avec soin et méditer la condition où se trouvent les diverses sociétés religieuses divisées entre elles et séparées de l'Église catholique, qui, depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ et ses Apôtres, a toujours exercé par ses pasteurs légitimes et exerce encore maintenant le pouvoir divin qui lui a été donné par le même Notre-Seigneur, celui-là devra se convaincre facilement que ni aucune de ces sociétés, ni toutes ensemble ne constituent en aucune façon et ne sont cette Église une et catholique que Notre-Seigneur a fondée et bâtie, et qu'il a voulu créer. Et l'on ne peut pas dire non plus en aucune façon que ces sociétés soient ni un membre ni une partie de cette même Église, puisqu'elles sont visiblement séparées de l'unité catholique. Car des so-

ipsæ in suis doctrinis continenter variarunt, et hæc mobilitas, ac instabilitas apud eandem societates nunquam cessat. Quisque vel facile intelligit, et clare aperteque noscit, id vel maxime adversari Ecclesiæ Christo Domino institutæ, in qua veritas semper stabilis, nullique unquam immutationi obnoxia persistere debet, veluti depositum eidem Ecclesiæ traditum integerrime custodiendum, pro cuius custodia Spiritus Sancti præsentia, auxiliumque ipsi Ecclesiæ fuit perpetuo promissum. Nemo autem ignorat, ex hisce doctrinarum, et opinionum dissidiis socialia quoque oriri schismata, atque ex his originem habere innumerabiles communionones, et sectas, quæ cum summo christianæ, civilisque reipublicæ damno magis in dies propagantur.

ciétés pareilles étant dépourvues de cette autorité vivante et établie par Dieu qui enseigne surtout aux hommes les choses de la foi et la discipline des mœurs, et qui sert de règle en tout ce qui regarde le salut éternel, elles ont constamment varié dans leurs doctrines, et ce changement et cette instabilité dans ces sociétés ne cessent jamais. Chacun donc comprend parfaitement, chacun voit clairement et manifestement que cela est en opposition complète avec l'Église instituée par Notre-Seigneur, puisque dans cette Église la vérité doit toujours demeurer stable et inaccessible à tout changement, afin de conserver absolument intact le dépôt qui lui a été confié et pour la garde duquel la présence et le secours du Saint-Esprit lui ont été promis à jamais. Il n'est personne non plus qui ignore que ces dissensions de doctrines et d'opinions ont donné naissance à des schismes sociaux, qui ont

Enimvero quicumque religionem veluti humanæ societatis fundamentum cognoscit, non poterit non agnoscere, et fateri quantam in civilem societatem vim ejusmodi principiorum, ac religiosarum societatum inter se pugnantium divisio, ac discrepantia exercuerit, et quam vehementer negatio auctoritatis a Deo constitutæ ad humani intellectus persuasiones regendas, atque ad hominum tum in privata, tum in sociali vita actiones dirigendas excitaverit, promoverit, et aluerit hos infelicissimos rerum, ac temporum motus, et perturbationes, quibus omnes fere populi miserandum in modum agitantur, et affliguntur.

Quamobrem ii omnes, qui *Ecclesiæ catholicæ unitatem et veritatem* non te-

enfanté eux-mêmes des communions et des sectes sans nombre, lesquelles se propagent tous les jours au grand détriment de la société chrétienne et civile.

En effet, quiconque reconnaît que la religion est le fondement de la société humaine ne peut pas méconnaître et nier avec quelle puissance cette division de principes, cette opposition et cette lutte de sociétés religieuses entre elles, agissent sur la société civile, et avec quelle violence cette négation de l'autorité établie par Dieu pour gouverner les croyances de l'esprit humain et pour diriger les actions de l'homme, aussi bien dans sa vie privée que dans sa vie sociale, a soulevé, propagé et entretenu ces changements déplorables des choses et des temps, ces troubles qui bouleversent et accablent aujourd'hui presque tous les peuples.

Que tous ceux donc qui ne possèdent pas *l'unité et la vérité de l'Église catho-*

nent (*), occasionem amplectantur hujus Concilii, quo Ecclesia Catholica, cui eorum Majores adscripti erant, novum intimæ unitatis, et inexpugnabilis vitalis sui roboris exhibet argumentum, ac indigentibus eorum cordis respondentes ab eo statu se eripere studeant, in quo de sua propria salute securi esse non possunt. Nec desinant ferventissimas miserationum Domino offerre preces, ut divisionis murum disjiciat, errorum caliginem depellat, eosque ad sinum sanctæ Matris Ecclesiæ reducat, in qua eorum Majores salutaria vitæ pascua habuere, et in qua solum integra Christi Jesu doctrina servatur, traditur, et cœlestis gratiæ dispensantur mysteria.

Nos quidem cum ex supremi Apostolici Nostri ministerii officio Nobis ab ipso Christo Domino commissio omnes boni pastoris partes

lique saisissent l'occasion de ce Concile, où l'Église catholique, à laquelle appartenaient leurs pères, montre une nouvelle preuve de sa profonde unité et de son invincible vitalité, et que, satisfaisant les besoins de leur cœur, ils s'efforcent de sortir de cet état dans lequel ils ne peuvent être rassurés sur leur propre salut. Et qu'ils ne cessent point d'offrir les plus ferventes prières au Dieu des miséricordes, afin qu'il renverse le mur de division, qu'il dissipe les ténèbres des erreurs, et qu'il les ramène à la sainte Mère Église, dans le sein de laquelle leurs pères ont trouvé les salutaires pâturages de la vie, dans laquelle seule se conserve et se transmet entière la doctrine de Jésus-Christ, et se dispensent les mystères de la grâce céleste.

Pour Nous, à qui le même Christ Notre-Seigneur a confié la charge du suprême Ministère apostolique, et qui devons, par conséquent,

(1) S. August., Ep. LXI, al. CCXXXIII.

studiosissime explere, et omnes universi terrarum orbis homines paterna caritate prosequi, et amplecti debeamus, tum has Nostras ad omnes christianos a Nobis sejunctos Litteras damus, quibus eos etiam, atque etiam hortamur et obsecramus, ut ad unicum Christi ovile redire festinent; quandoquidem eorum in Christo Jesu salutem ex animo summopere optamus, ac timemus ne eidem Nostro Judici ratio a Nobis aliquando sit reddenda, nisi, quantum in Nobis est, ipsis ostendamus, et muniamus viam ad eandem æternam assequendam salutem. In omni certe oratione, et obsecratione, cum gratiarum actione nunquam desistimus dies noctesque pro ipsis cœlestium luminum, et gratiarum abundantiam ab æterno animarum Pastore humiliter, enixeque exposcere. Et quoniam vicariam Ejus hic in terris licet immerito gerimus operam, idcirco errantium filiorum ad catholicæ Ecclesiæ rever-

remplir avec le plus grand zèle toutes les fonctions d'un bon pasteur, et aimer d'un amour paternel et embrasser dans Notre charité tous les hommes répandus sur la terre, Nous adressons cette Lettre à tous les chrétiens séparés de Nous, et Nous les exhortons encore et les conjurons de revenir en hâte à l'unique bercail du Christ. Car Nous désirons ardemment leur salut en Jésus-Christ, et Nous craindrions d'avoir un jour à lui rendre compte, à lui qui est Notre Juge, si Nous ne leur montrions pas, et si nous ne leur donnions pas autant qu'il est en nous le moyen assuré de reconnaître la voie qui conduit au salut éternel. Dans toutes nos prières suppliant et rendant des actions de grâces, Nous ne cessons, ni le jour ni la nuit, de demander pour eux humblement et avec instance, au Pasteur éternel des âmes, l'abondance des lumières et des grâces célestes. Et comme, malgré Notre indignité, Nous som-

sionem expansis manibus ardentissime expectamus, ut eos in cœlestis Patris domum amantissime excipere, et inexhaustis ejus thesauris ditare possimus. Etenim ex hoc optatissimo ad veritatis, et communionis cum catholica Ecclesia reditu non solum singulorum, sed totius etiam christianæ societatis salus maxime pendet, et universus mundus vera pace perfrui non potest, nisi fiat unum ovile, et unus pastor.

Datum Romæ apud S. Petrum die 13 septembris 1868.

Pontificatus Nostri Anno vicesimotertio.

mes Son Vicaire sur la terre, les mains étendues, Nous attendons avec le désir le plus ardent le retour de nos fils errants à l'Église catholique, afin de pouvoir les recevoir avec amour dans la maison du Père céleste et les enrichir de ses inépuisables trésors. De ce retour si désiré à la vérité et à la communion avec l'Église catholique, dépend non-seulement le salut des individus, mais encore de toute la société chrétienne; le monde entier ne peut jouir de la paix véritable, s'il ne devient un seul troupeau sous un seul pasteur.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 13 septembre 1868.

Et de Notre Pontificat la vingt-troisième année.

LA RÉPONSE

PRIÈRE D'UN PÉCHEUR ÉCLAIRÉ PAR LES PAROLES
DE PIE IX

Dieu tout-puissant et très-miséricordieux, vous m'avez tiré du néant et m'avez racheté par le sang de votre Fils unique. Vous m'avez supporté avec patience, malgré mon ingratitude; vous n'avez cessé de m'appeler, pendant que je m'égarais dans les voies de la vanité et de l'iniquité. Je me fatiguais à la poursuite de hochets, je courais après de vaines ombres. Je cherchais, pour assouvir ma faim, des restes immondes, je me désaltérais à des eaux bourbeuses. Ayez pitié de moi, ô très-gracieux Seigneur, je désire sincèrement aujourd'hui fuir les régions de la mort, retourner vers la source de la vie. Comme l'enfant prodigue, je veux rentrer en moi-même, revoir la maison paternelle. Quoique je sois indigne d'être appelé votre fils, j'espère comme lui être reçu avec une tendresse paternelle. Par mes propres forces je ne puis faire un pas vers vous, si votre grâce ne m'assiste. Cette grâce, je l'implore, humblement prosterné devant le trône de votre miséricorde, je la demande par les mérites de Jésus-Christ, mort sur la croix pour nos péchés. Je sais que

vous ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Puisque vous m'avez épargné si longtemps, et que vous m'avez inspiré le désir de retourner à vous, j'ose espérer, avec confiance, que vous achèverez votre ouvrage et m'accorderez une réconciliation parfaite.

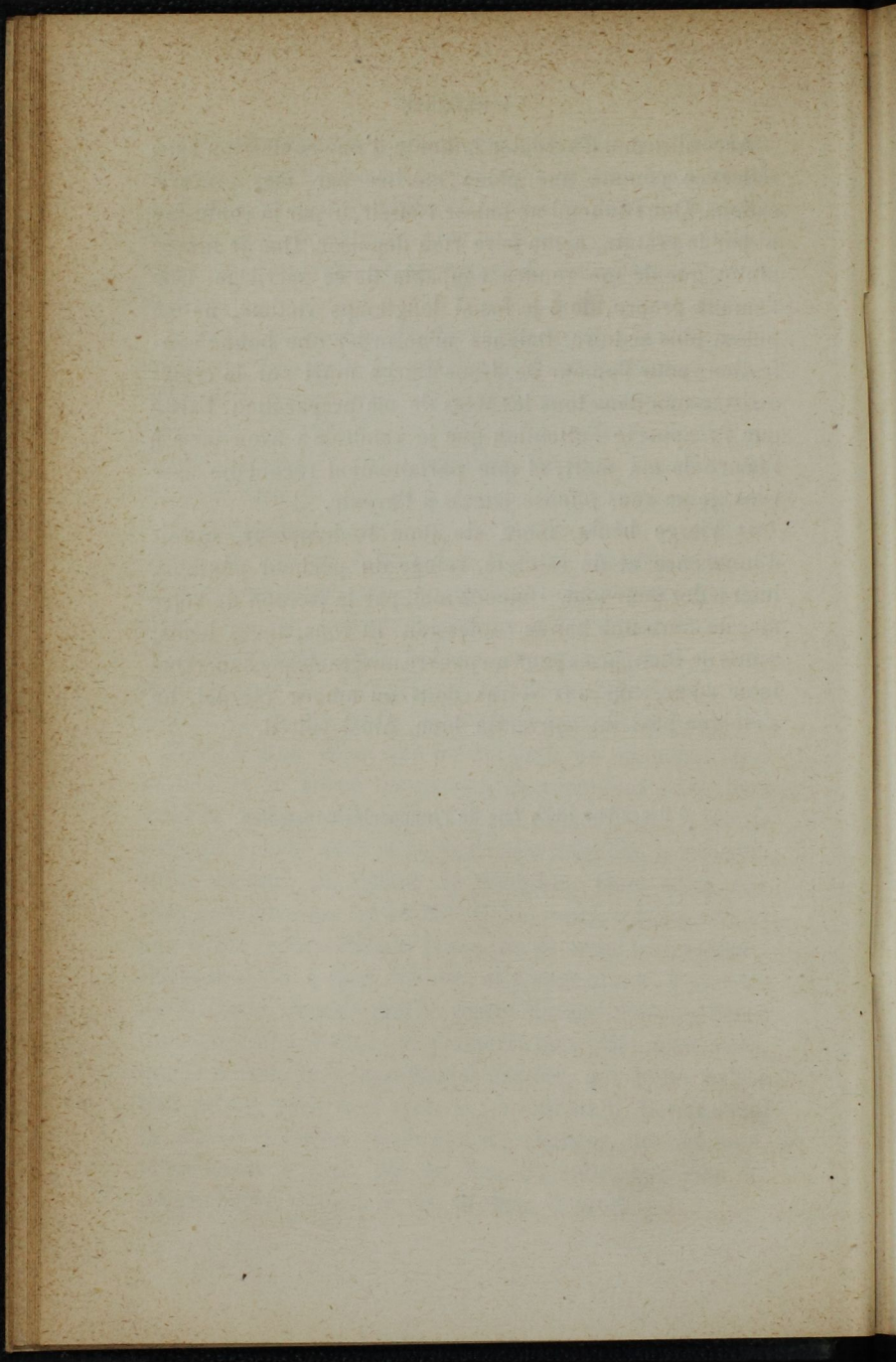
Je désire en ce moment me soumettre à la sainte institution du sacrement de pénitence. Je suis résolu à confesser sincèrement tous mes péchés, à vous et à votre ministre. Je voudrais me connaître moi-même, et par un examen attentif de ma conscience, l'obliger à rendre ses comptes. Mais, ô mon Dieu, je me tromperais misérablement moi-même, si vous ne m'assistiez dans ce pénible travail, si vous ne m'éclairiez de votre lumière céleste. Déchirez les voiles qui me cachent mes fautes, que je puisse les voir dans leur laideur et les détester toutes. Ne permettez point que l'ennemi, ou mon amour-propre, m'en impose plus longtemps, me fasse prendre le vice pour la vertu, me rende encore le jouet de mes illusions.

Mais, ô mon Dieu, que me servirait de connaître mes péchés, si en même temps vous ne répandiez dans mon cœur la douleur et le repentir? Sans cette grâce, je serais toujours courbé sous le poids de mes iniquités, je resterais votre ennemi, un enfant de perdition. Quel autre que vous peut changer les cœurs! Donnez-moi une foi vive et une ferme espérance dans la passion de mon Rédempteur. Enseignez-moi à vous craindre et à vous aimer. Par votre miséricorde, donnez-moi le regret sincère d'avoir offensé un Dieu si bon. Faites que j'abhorre mes voies mauvaises, que je déteste mes ingratitude passées, que je me haïsse moi-même, pour vous avoir si souvent trahi. Donnez-moi la pleine et ferme résolution de changer de conduite, m'attachant à vous par un lien d'amour que rien ne pourra briser ni dans la vie, ni dans la mort.

Accordez-moi d'accepter la honte d'une confession sans réticence comme une peine méritée par mes prévarications. Que l'ennemi ne puisse réussir, ni par la confusion ni par la crainte, à me faire rien déguiser. Que je meure plutôt que de me rendre coupable de ce sacrilège. Que l'amour-propre, dont je fus si longtemps victime, ne me puisse plus séduire. Daignez m'accorder une bonne confession, pour l'amour de Jésus-Christ mort sur la croix; assistez-moi dans tous les actes de ma préparation. Faites que j'y apporte l'attention que je voudrais y avoir mise à l'heure de ma mort, et que parfaitement réconcilié avec vous, je ne vous offense jamais à l'avenir.

O Vierge bénie, mère de mon Rédempteur, miroir d'innocence et de sainteté, refuge du pécheur pénitent, intercédez pour moi. Obtenez-moi, par la passion de votre fils, de faire une bonne confession. Et vous, anges bénis, saints de Dieu, priez pour un pauvre misérable pécheur. Que mon cœur, uni aux vôtres dans un amour éternel, ne s'éloigne plus du souverain bien. Ainsi-soit-il.

8 décembre 1869, fête de l'Immaculée-Conception.



LA CONVERSION

Pardonnez, mon Dieu, ma juvénile présomption. Je m'imaginai être complètement dégagé de préjugés. Mon cœur s'enorgueillissait de son ardeur à saluer la vérité dès que mon regard l'apercevait, de sa promptitude à la suivre jusque dans ses voies les plus escarpées. Je me rappelle d'avoir autrefois copié une sentence d'or. Je la devais à un homme qui me rendit à lui seul plus de services que tous les maîtres de l'anglicanisme ensemble — mon bien-aimé Richard Hooker, — et les mots de cette sentence, encadrée et suspendue devant mes yeux, me servaient de memento : *sous quelque forme que se montre la vérité, prends garde ! n'affaiblis pas ses traits par des illusions partiales ; reconnais sa grandeur, et compte au nombre de tes meilleures victoires celle qu'elle aura remportée sur toi.*

S'il m'est permis de révéler mes pensées les plus intimes, j'avouerai que, pendant de longues années, la prière qui s'échappa le plus souvent de mes lèvres fut une belle invocation du *Prayer-Book*. Je demandais à l'Esprit-Saint l'intelligence du devoir et le courage de l'accomplir toujours. Il exauça gracieusement la prière, mais il dissipa les plus chères illusions du solliciteur.

Lorsque pour la première fois je parcourus la lettre apostolique adressée par Pie IX aux protestants et à tous ceux qui vivent en dehors de l'Église catholique, ce ne fut pas sans intérêt; cependant l'impression qui domina les autres fut un sentiment de pitié dédaigneuse pour l'auguste écrivain. J'ai toujours regardé la question romaine comme la plus grande en théologie et en morale. Il me semblait l'avoir profondément creusée; m'être emparé du terrain où doit se tenir tout vrai catholique. Je me croyais un catholique de l'Église primitive, *un vrai Israélite*. J'avouerai même que je n'éprouvais aucune sympathie pour le mouvement ritualiste. La seule sensation qu'aient produite sur moi les chefs de cette école est celle de l'impatience. Je regrette de le dire, mais je les considère comme les moins logiques de tous les théologiens. Si les ritualistes ont raison, les réformateurs avaient tort. Le crime du schisme ne peut être justifié par des différences aussi frivoles que celles qui séparent nos amis avancés de la grande communion romaine. La seule démarche conséquente pour des hommes qui admettent le sacrifice de l'autel et l'invocation des saints, est de retourner, avec promptitude et repentir, à l'antique Église qui, d'après leurs propres aveux, est restée dans le vrai, et a prouvé une fois de plus qu'elle est infaillible.

Je défendais la réforme anglicane de toute l'énergie de mon âme. Je me tenais sur les hauteurs, avec ceux que j'appelais d'intrépides catholiques : les Andrewes, les Bull, les Hammond. Je remontais vers la primitive Église et j'arborais l'étendard de l'anglicanisme comme son représentant le plus fidèle, son expression la plus incorruptible. J'aimais cette Église réformée, que je supposais vraiment apostolique, dans sa foi et dans sa hiérarchie. Je n'en connaissais ni de meilleure ni de plus antique. Dans mon aveuglement, je me dévouai à la servir comme ma mère et

mon institutrice. J'espérais mourir en faisant la profession de foi de l'évêque Ken : « *Je meurs dans la foi sainte, catholique, apostolique professée par toute l'Église, avant la séparation de l'Orient et de l'Occident. Je meurs en particulier dans la communion de l'Église d'Angleterre, pure de toute innovation papiste ou puritaine, fidèle à la doctrine de la croix.* »

Le livre de Wordsworth, maintenant évêque, *Responsio anglicano*, ne me satisfaisait pas. Il me semblait que l'écrivain usait inutilement ses forces contre des arguments sans importance. Ce n'était pas une réponse telle que l'évêque Bull l'eût faite. Celui-ci se fût retourné contre l'ennemi, *il eût porté la guerre en Afrique*. Il eût obligé l'évêque de Rome à se tenir sur la défensive. Il l'eût dénoncé comme novateur, aventurier, schismatique ; il l'eût sommé de revenir à cette unité catholique que l'arrogance de ses prédécesseurs avait brisée.

Le temps s'écoulait sans amener le plus léger changement dans mes convictions ni dans mes sympathies religieuses. J'avais la sécurité d'un homme dont rien ne pouvait ébranler la confiance, lorsque tout à coup le sol où je m'étais affermi trembla sous mes pas. Sans indices précurseurs, comme une île trompeuse, il s'effondra et fut englouti. Je restai seul à me débattre dans l'immensité des mers. Grâce au Seigneur, qui ne m'a pas laissé périr dans ces eaux amères et glaciales ! Je sentis bientôt mes pieds s'arrêter sur le roc éternel.

Que s'était-il passé ? Par quelle évolution intellectuelle, des croyances que je croyais invincibles avaient-elles été bouleversées ? Des efforts dont j'ai perdu la conscience m'ont-ils porté sur une terre invisible ? Je ne sais. Je me souviens seulement de la terreur dont je fus saisi lorsque je me sentis glisser et m'abîmer. Je me rappelle les ténèbres épaisses qui succédèrent à cette immersion soudaine.

Autant que je puis mettre quelque ordre dans mes impressions, le premier symptôme du péril qui me menaçait fut le retour involontaire dans mon esprit de quelques-unes des paroles du saint-père. Je ne pouvais les chasser, elles me hantaient, elles faisaient mon supplice :

« Domini nostri Jesu-Christi qui pro universi humani generis salute tradidit animam suam, charitate compulsi... id agimus, ut omni studio eos, vel maxime moneamus, exhortemur et obsecremus, ut serio considerare et animadvertere velint, num ipsi viam ab eodem Christo Domino præscriptam sectentur, quæ ad æternam perducit salutem. »

Il y avait dans le ton de cet appel quelque chose qui m'obligeait à l'écouter. L'image du pontife suppliant se dressait devant moi. Comme autrefois à Rome, pendant ma jeunesse, je revoyais sa belle et bienveillante figure. Ses mains alors étendues pour bénir me semblaient se rejoindre pour m'inviter et me conjurer.

« Errantium filiorum ad catholicæ Ecclesiæ reversionem ardentissime expectamus, ut eos in cœlestis Patris domum amantissime excipere, et inexhaustis ejus thesauris ditare possimus. »

Par un étrange contraste, des souvenirs disparates venaient se heurter dans mon esprit. Un passage d'un livre extraordinaire, l'*Ecce homo*, rapporté dans ma mémoire par je ne sais quel souffle du passé, malgré moi, s'empara de moi. « *L'habitude obscurcit l'intelligence et endort sa faculté de discernement.* »

A tort ou à raison, je ne sais, car je me rappelle mal le texte, j'en tirai cette conséquence que mes convictions pour m'être familières, n'étaient peut-être pas invincibles. L'ardeur même avec laquelle je les avais défendues avait peut-être contribué à me voiler leurs côtés vulnérables.

Ce fut un instant de doute. D'autres avaient peut-être

découvert des vérités qui échappaient à mes regards. Elles avaient peut-être des harmonies qui ne m'étaient pas connues, comme cette musique que les anciens prêtaient aux sphères célestes et dont les accords, aussi doux que subtils, échappaient à la grossièreté des oreilles humaines. Je réfléchis sur l'influence incalculable de l'éducation. Des opinions qui, depuis l'enfance se sont infiltrées par tous les sens, qui jamais n'ont rencontré de contradiction, finissent par prendre possession de l'esprit. Si des préjugés se glissent au milieu de ces opinions, n'opposeront-ils pas à la vérité d'invincibles résistances?

J'avais appris à penser et à m'exprimer dans la langue anglaise qui, depuis trois siècles, avait été une puissante machine battant sans cesse en brèche l'Église catholique romaine. Un antagonisme implacable contre cette Église avait saturé de son esprit notre littérature, notre théologie, notre histoire, les récits de voyage, les fables et jusqu'aux alphabets des enfants du premier âge. Lorsqu'une pareille source est empoisonnée, quels effets doit-elle produire chez ceux qui n'ont jamais cessé de se désaltérer dans ses eaux? Ces réflexions passèrent dans mon esprit plus rapidement que je ne les analyse. Je sentais mon cœur défaillir et murmurer tout bas : *la contagion s'est peut-être insinuée dans tes veines.*

Cette vague inquiétude fut singulièrement augmentée par un passage de Moëhler qui fixa mon attention. En parlant des illusions des premiers hérétiques, le savant écrivain s'exprime ainsi. « Parmi les théologiens qui ont étudié les erreurs des gnostiques, il en est certainement très-peu qui n'aient éprouvé une profonde surprise en voyant comment ces sectaires pouvaient confondre leurs opinions chimériques, les formes bizarres de leur démonologie avec les doctrines chrétiennes apostoliques. Ces docteurs s'imaginent peut-être qu'en une heure, la Bible

à la main, on eût ramené ses esprits égarés au pur christianisme. Qu'ils se désabusent ! Lorsqu'une fois un système particulier de morale est parvenu à se créer une existence, fût-il composé des éléments les plus délétères, aucun argument externe, aucune conclusion logique, aucune éloquence ne parvient à le déraciner. Ses envahissements souterrains échappent aux regards des hommes, il ne périra que par lui-même. Bientôt son ardeur le consume, ses forces languissent, il disparaît sans laisser de traces. D'autres générations s'élèvent tourmentées d'autres désirs, occupées d'autres espérances ; elles n'exhument pas sans étonnement les restes du passé, et ne peuvent comprendre comment les existences dont elles retrouvent les traces ont été possibles. Lorsque par la grâce divine, qui peut faire jaillir la vie du sein de la mort, une âme est délivrée de la tyrannie de l'erreur, l'aveuglement dans lequel elle était naguère plongée lui semble inconcevable ; elle reconnaît qu'elle a été fascinée par un enchantement, qu'il est tombé de ses yeux quelque chose comme des écailles. »

Je me souviens que saint Angustin, un des docteurs les plus pénétrants de l'antiquité, après avoir été quatre ans catéchumène de saint Ambroise, se sentait encore enlacé par les hérésies manichéennes. La conclusion ne se fit pas attendre. Moi aussi, je pouvais être le jouet d'un enchantement, je n'ose pas dire comme celui du grand saint, mais comme celui des gnostiques et des donatistes. Je n'avais aucune raison de croire que mes convictions fussent plus profondes, que j'eusse été favorisé de lumières plus vives.

Une main divine arracha le voile qui me bandait les yeux. Tout à coup j'aperçus que mon intelligence avait été le jouet d'une multitude d'opinions fausses. Dès le principe sans un doute, sans un soupçon j'avais accepté

comme un axiome l'hypothèse sur laquelle j'aurais dû porter l'examen d'un esprit impartial. J'avais creusé la controverse romaine, je le croyais du moins, si tant est que dans ma courte vie j'aie su approfondir quelque chose. Comment avais-je étudié? La validité des prétentions du pape, la légitimité de son pouvoir avait-elle un seul instant cessé de me paraître chimérique? La pensée que l'Église, en communion avec le siège de Pierre, pouvait être l'Église catholique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'avait jamais traversé mon intelligence. Debout au seuil où l'on quitte le monde, à la terrible lueur de l'éternité, m'étais-je jamais posé le redoutable problème? Libre de tout *postulatum* et de tout préjugé, m'étais-je élancé sur les traces de saint Augustin, à l'appel de la voix qui disait : *Relinque omnia et sequere me*? Hélas! non, jamais!

J'avais étudié pour réfuter et combattre. Identifier le romanisme et le christianisme était pour moi le mystère d'iniquité, la grande apostasie, le chef-d'œuvre de Satan, dont le plus habile artifice avait été de pénétrer dans l'Église de Dieu et de la corrompre. L'ambition des papes était avérée par les faits de l'histoire la plus élémentaire. Un enfant instruit pourrait signaler siècle par siècle les fictions greffées par les apostats sur les croyances des anciens jours.

L'histoire! mais qui donc l'avait écrite, cette histoire? L'enfant instruit? Mais son instruction n'avait-elle pas, dès son point de départ, supposé résolue la question en litige?

En résumé, je n'avais jamais fait un examen sérieux des arguments catholiques. Ce mot désormais sera pour moi synonyme de l'Église romaine. Je venais d'entendre un appel. L'arrêt que je croyais définitif, était évoqué par une juridiction plus haute, il pouvait être frappé de nullité. Je découvris que j'avais construit un édifice laborieux sans m'inquiéter des fondations, et qu'elles pouvaient

ruiner tout l'ouvrage. Dans mes leçons, je m'efforçais de prémunir mes élèves contre une faute dont j'avais moi-même donné le scandale. J'avais commis une injustice envers les catholiques ; je les avais accusés des conséquences que je tirais moi-même de leurs doctrines, en dépit de leurs protestations indignées. Je ne puis dire avec saint Augustin, que j'ai rougi de joie, mais j'ai rougi de honte en m'apercevant que je m'étais longtemps acharné, non contre la foi des catholiques, mais contre les fictions que mon imagination leur prêtait. Dans mon ignorance et ma témérité, je les insultais pour des fautes qu'ils n'avaient pas commises.

Ce fut cette révélation où je me vis moi-même qui me plongea dans le gouffre dont j'ai parlé. Je me sers de cette expression parce qu'elle peint mieux que toute autre la terrible rapidité des angoisses qui s'emparèrent de mon âme. Quelquefois, la découverte d'une erreur longtemps caressée se fait graduellement. La vérité a souvent son crépuscule, mais elle m'ébranla comme un choc électrique. La pluie tomba, le flot monta, la maison s'écroula et la destruction fut complète. Rien ne peut rendre l'intensité de ma désolation. Je ne croyais plus possible de me relever, de travailler, de bâtir encore. Je sentais l'agonie du désespoir s'approcher de moi. Je n'en fus préservé que par la grâce divine !

J'empruntai les paroles dont j'avais plus d'une fois éprouvé l'efficacité : *Mon Dieu, donnez-moi le courage de ne rien préférer à la découverte de la vérité ; de ne chercher, de ne désirer, de n'aimer qu'elle*. Cependant l'œuvre de la reconstruction me semblait accablante.

J'écartai résolument tout ce qui pouvait m'égarer dans un examen impartial. J'assignai les témoins. Je dus me mettre en garde contre des opinions chéries, des amitiés consacrées par le temps, les études intellectuelles et so-

ciales de ma vie passée, une position honorable et lucrative, mes belles espérances, mes plans longtemps mûris; contre des douleurs plus cuisantes que le regret d'espérances perdues, ou les menaces de la mort elle-même, contre les blessures de mon cœur. D'un autre côté, j'avais à me défier — de quoi? hélas! ah! chers amis, vous qui parlez avec tant d'éloquence des fascinations du romanisme, du devoir de résister à ses charmes séducteurs, connaissez-vous les angoisses d'une âme appelée à tout donner pour la vérité, au moment où l'heure est venue de consommer ses sacrifices? Pas une ombre de sympathie ne me rapprochait de l'Église romaine, si ce n'est pourtant quelque attraction secrète pour la grandeur de l'immolation. Je n'aperçus cette tentation que pour me prémunir contre elle.

Bientôt je me mis à l'œuvre avec une anxiété fiévreuse. Le jour se fit; il ne resta plus dans mon esprit la trace d'un doute. Je fus contraint de reconnaître que j'avais été l'impuissant ennemi de la seule Église une, catholique et apostolique. Dirai-je que le temps fut court? Un mois, une semaine, un jour, n'est-ce pas assez pour que la vérité se manifeste au regard d'une âme dont toutes les aspirations sont concentrées sur elle? Y a-t-il un argument contre l'Église de Dieu qui ne puisse en un instant être convaincu de sophisme? Si son royaume existe sur la terre, il faut qu'on le puisse reconnaître à des signes évidents. A peine l'avais-je aperçu que ma conviction était faite. Je le découvris comme le trésor caché dans un champ. Pendant des années, je l'avais parcouru dans toutes les directions, et le trésor était là, sous le sol que mes pieds foulaient. Je m'écriai avec saint Augustin : *Je t'ai trouvée trop tard, hélas! vérité ancienne et toujours nouvelle.* Transporté de joie, je vendis tout ce que je possédais et j'achetai le champ.

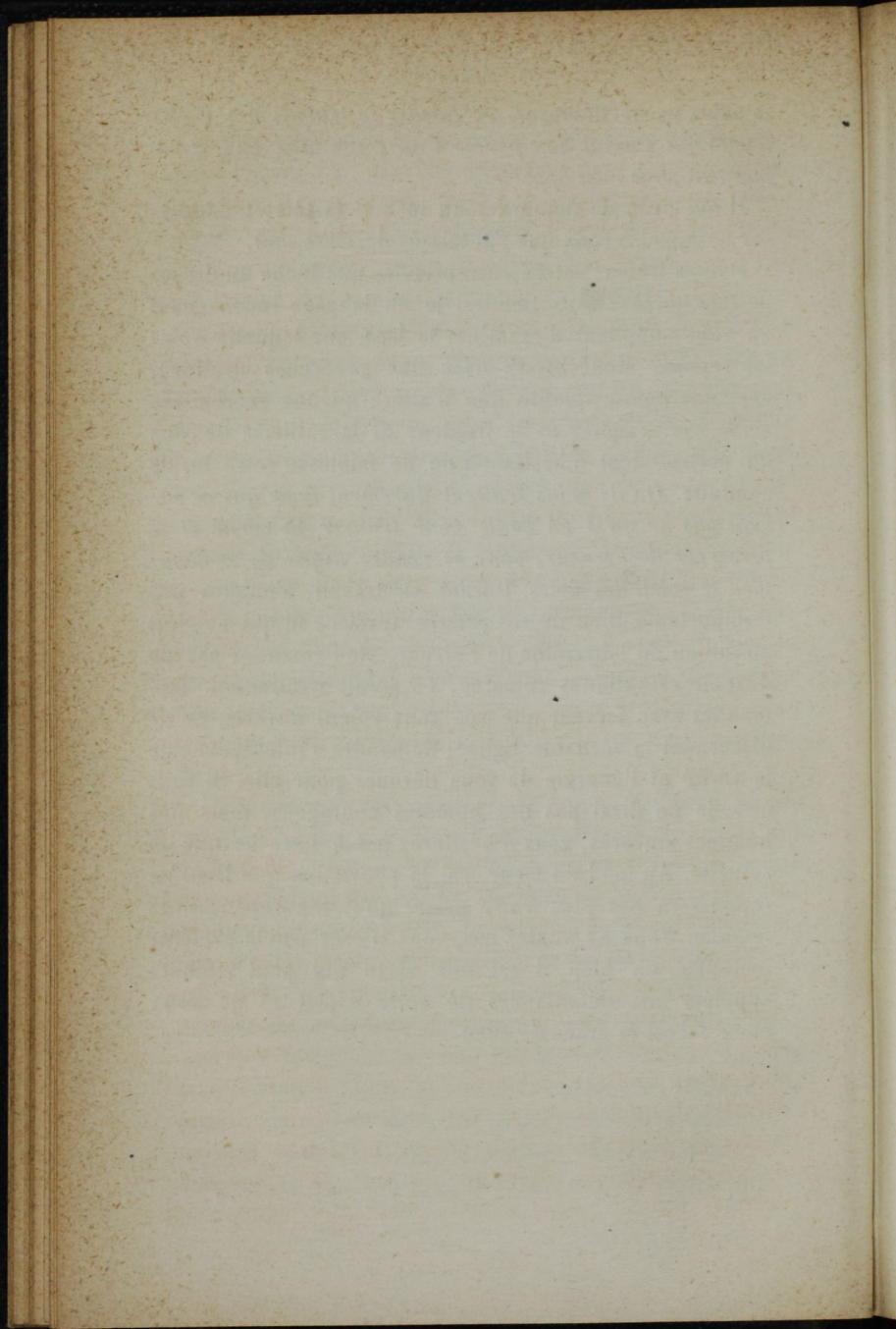
Quels sont donc les signes auxquels je reconnus cette divine Église? Je vais les énumérer dans les pages suivantes. Si j'éprouve les entraînements de l'avocat, je n'essayerai ni de les dissimuler, ni de m'en défendre. Je le dis une fois pour toutes, je n'écris pas dans l'espoir frivole d'une renommée incertaine ou fugitive; je n'écris point pour justifier la démarche que j'ai faite; je travaille sous le regard de Dieu, soutenu par le désir de faire un peu de bien au petit nombre de ceux qui furent un instant attentifs à ce qu'ils ont appelé *ma perversion*. Je profite d'une occasion qui jamais peut-être ne s'offrira plus pour eux. Je sais que les mêmes choses, que des choses meilleures et mieux dites le furent avant moi par des hommes qui me précédèrent dans le sentier que je gravis sur leurs traces. Cependant, *utile est plures a pluribus fieri libros, diversa stylo non diversa fide, ut ad plurimos res ipsa perveniat, ad alios sic, ad alios autem sic*. Dois-je ajouter que ces pages ont été mêlées à mes prières, et tracées par une main qui tremblait de peur que sa maladresse n'altérât les beaux traits de la vérité que je désirais reproduire?

Telle est ma seule excuse pour écrire. Autrefois je cédaux séductions d'une divinité trompeuse; mais son masque de papier est en mille morceaux. Autrefois j'avais des sentiments de dédain, des colères insensées contre l'Église dont je n'avais pas entrevu la gloire; j'ignorais que je lui devais mon hommage et ma foi. La divine miséricorde m'a conduit aux pieds de ma véritable mère. Malgré mon attitude outrageante, elle m'attendait avec patience et versait sur moi des larmes d'amour. Dans la lumière du présent, je ne puis oublier les ténèbres du passé. Transporté dans un jardin aux suaves odeurs, je ne puis oublier le désert sauvage. Abreuvé d'une eau limpide, je me souviens des citernes en ruines que je

m'efforçais de déblayer. *Je faisais le travail des seaux troués qui s'usent aux parois d'un puits sans eau et remontent sans rien apporter.*

Il me tarde de détourner un instant la tête et d'adresser un appel à ceux que j'ai laissés derrière moi.

O mes frères ! est-ce entreprendre une tâche au-dessus de mes forces ? vous tiendrai-je un langage inconvenant en vous suppliant d'examiner la base sur laquelle votre foi repose ? Réfléchissez avec une généreuse droiture, avec une bonne volonté que n'altère aucune secrète réserve. Ne craignez ni la froideur ni la raillerie de ceux qui accuseraient d'hésitation ou de faiblesse votre loyale conduite. *Qu'ils nous traitent durement ceux qui ne savent pas ce qu'il en coûte pour trouver la vérité et se préserver de l'erreur, pour se rendre digne de contempler le soleil des âmes.* Durant ce travail, n'oubliez pas d'importuner Dieu de vos prières. C'est ce fil qui conduit au milieu du labyrinthe de l'erreur. Ne demandez pas de devenir catholiques romains, ce serait irrationnel. Demandez avec ferveur que vos yeux soient ouverts, qu'ils discernent la véritable Église ; demandez l'intelligence de la vérité et l'énergie de vous dévouer pour elle. Si vous êtes, je ne dirai pas des hommes courageux, mais des hommes sincères, vous n'hésitez pas à faire ce que je sollicite. Au fond du cœur, j'ai la conviction que Dieu ne repoussera pas plus votre prière qu'il n'a repoussé la mienne. Vous ne voulez pas, vous n'osez pas la proférer peut-être, eh bien, il est une vertu qui peut toujours suppléer aux défaillances de votre esprit et de votre cœur : c'est la grâce de Dieu.



L'INVITATION ACCEPTÉE

MOTIF D'UN RETOUR

A L'UNITÉ CATHOLIQUE

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉGLISE ET L'HISTOIRE

CHAPITRE PREMIER

ATTITUDE DU MONDE EN PRÉSENCE DE L'ÉGLISE

L'Église catholique est le grand spectre qui hante et trouble incessamment les rêves du monde. Les hommes s'efforcent de le méconnaître; mais c'est un importun qui s'impose de force à leurs réflexions. Ils le relégueraient volontiers parmi les puériles superstitions d'un autre âge; mais à peine pensent-ils avoir réussi à s'en débarrasser, qu'il reparait sans avoir été appelé, et jette sur le présent une ombre épaisse. Sous cette ombre le monde est mal à l'aise, et, qu'il en ait ou non la conscience, il laisse percer sa contrariété. Dans chaque révolution politique ou sociale, dans la littérature du jour, bien plus dans chaque magasin, dans chaque feuille qu'enfante une

presse féconde, on distingue plus ou moins confusément la présence mystérieuse de cet être surnaturel.

Le monde a toujours été fort embarrassé pour expliquer son influence. Le protestantisme est parfaitement compris, il n'a rien qui soit surnaturel ou mystérieux; mais dans la vie et les progrès de l'Église catholique il y a quelque chose qui défie tout essai d'explication rationnelle ou systématique.

Il ne manque sans doute pas de théories pour expliquer le phénomène; mais il faut bien convenir qu'elles sont loin d'être aussi satisfaisantes qu'on pourrait le désirer. Des expressions telles que celles-ci : *l'habileté consommée de Rome, le merveilleux mécanisme de l'Église catholique*, ne sont après tout que des phrases de convention pour signifier un phénomène qui doit avoir une solution sérieuse. En quoi consiste cette habileté? Quel est le puissant moteur qui donne son activité à cette grande machine sans bruit et sans frottement? Quelle discipline peut expliquer la piété du clergé catholique? Les hommes ne deviennent pas hypocrites dans le seul but de passer leur vie à prier et à jeûner.

On ne devient pas volontairement l'instrument passif d'un despotisme égoïste qui n'offre, pour toute récompense, qu'une vie de travail et de sacrifice. En vérité le monde n'est pas la dupe de ses propres calomnies. De temps en temps une bourrasque, une persécution périodique vient assaillir l'Église, et pas un martyr ne recule. La contagion ravage une contrée, et un intrépide chercheur d'âmes s'élance sur les traces du fléau; s'il succombe, un autre vient rapidement; silencieusement prendre sa place. On entend dire que des missionnaires et quelques milliers de convertis ont été massacrés dans quelque province ignorée de la Chine; le monde s'efforce de ramener la paix dans sa conscience troublée, et ne

peut s'empêcher de payer au royaume qui n'est pas de ce monde, le tribut d'un silence morne, sinon respectueux.

Une des pensées les plus frappantes de l'esprit pénétrant de M. de Maistre, c'est que nul jugement n'est plus infaillible que l'instinct des incrédules. En examinant les prétentions des diverses sociétés chrétiennes, la prudence conseille évidemment de tenir grand compte de la tactique des adversaires de tout christianisme. Elle nous fournit ici des arguments décisifs. En faisant usage de ce critérium, nous arrivons à des résultats qu'aucun ami sincère de la vérité ne peut récuser.

Les incrédules ne s'arrêtent point à faire la guerre au protestantisme; ils sont trop rusés pour chercher querelle à ceux qui, sans le savoir, les secondent dans leur travail. Ils les saluent d'un sourire ironique ou d'un signe blessant de connaissance, et, les laissant derrière eux, ils vont livrer bataille à leur implacable, à leur vieil ennemi. Considérez le caractère que présente l'incrédulité dans les contrées catholiques et protestantes. Quelques-uns de mes lecteurs s'étonneront peut-être de cette comparaison. Ils regardent la situation religieuse des nations catholiques comme un des arguments les plus forts contre leur Église. « Nulle part, disent-ils, l'incrédulité ne fait tant de progrès et n'a tant d'audace. Cette ardeur du scepticisme ne peut s'expliquer que par une réaction inévitable contre cette superstition dégradante qui a pesé sur les peuples pendant des siècles. »

Jamais observation ne fut plus hasardée, jamais conséquence ne fut moins logique. Il y a moins d'irréligion réelle dans les contrées catholiques que dans les protestantes. Ce qui s'y passe frappe les yeux et démontre, non pas que leur religion dégrade, mais qu'elle brille d'un vif éclat.

Je me suis convaincu par ma propre expérience, dans

les pays catholiques, que cette prétendue décadence de la religion est un grossier paradoxe. L'explication est des plus simples. L'Église catholique n'accorde point de trêve, n'entre point en protocole avec le monde, la chair, le démon. Ses ennemis ne peuvent ni lui imposer silence par la peur, ni obtenir de tolérance par la flatterie. Partout ils la trouvent sur ses gardes, vigilante, incorruptible. Ne pouvant pénétrer par la ruse dans ses forteresses, ils sont contraints de courir aux armes, de lui faire une guerre ouverte, de lui livrer de furieux assauts. En France, en Espagne, en Italie, on est catholique ou incrédule. Dans les pays protestants, l'incrédulité salue le christianisme, elle travaille aux œuvres des saints, bâtit des chapelles, paye des prédicateurs, et dans l'espace d'une ou deux générations le protestantisme sera sans Dieu comme elle.

Lisez l'histoire de l'Europe pendant les deux derniers siècles; c'est celle d'une lutte incessante, désespérée, livrée par toutes les puissances anarchiques de la nature humaine, à l'aide de tous les engins que peuvent fournir la ruse et la haine. Contre qui? Ce n'est pas contre le protestantisme; c'est contre l'Église catholique. Déistes, encyclopédistes, républicains, jacobins, rationalistes, libres penseurs, tous sont bons protestants, ils font l'éloge de la réformation; ils se vantent de soutenir ses principes. D'un commun accord, quoique par des moyens différents — par le raisonnement, la satire, le blasphème et la guilotine. — Et toujours ils attaquent l'Église qui possède, toujours présent celui devant qui les démons criaient autrefois : *Laisse-nous seuls. Qu'y a-t-il de commun entre toi et nous, Jésus de Nazareth? Es-tu venu nous détruire? Nous savons qui tu es, le fils unique de Dieu.*

Si l'on rassemblerait toutes les insultes qui, dans un seul jour, sont proférées contre l'Église romaine, elles rempli-

raient un volume qui défierait la lecture. Les calomnies accumulées sur elle ne sont au fond que les contes effrayants répétés, il y a quinze siècles, par Tertullien et saint Justin. Cette haine immortelle du monde est un signe auquel on ne peut se méprendre. Être haï du monde est un des caractères de l'Église : « Si le monde vous hait, sachez qu'il me hait avant vous. Si vous étiez du monde, il vous aimerait comme ses enfants ; parce que vous n'êtes pas du monde, parce que je vous ai choisis en dehors du monde, il vous poursuit de sa haine. Rappelez-vous cette parole que je vous ai dite : le serviteur n'est pas au-dessus de son maître. Ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. Ils ont dénaturé mes paroles, ils dénatureront aussi les vôtres. Ils vous feront souffrir pour mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé. »

Pour le moment il suffit de signaler ce point ; nous y reviendrons quand nous aurons approfondi notre sujet. Nous terminerons ce chapitre par des témoignages d'un genre moins pénible. De temps en temps, des hommes d'une intelligence élevée, qui ne croient point à la divinité du christianisme, qui se déclarent ses adversaires, ont la loyauté d'en parler avec respect ou du moins sans passion. Leur opinion mérite nos égards ; entre le protestantisme et le catholicisme ils n'ont aucun intérêt personnel. Ils jugent les choses à distance et aperçoivent les sommets plus élevés. Juges calmes et froids, ils reconnaissent que le christianisme et le catholicisme sont une même chose, et que le protestantisme à tous ses étages n'est qu'une imitation récente et incolore de l'ancienne religion ; que les sectaires modernes ne sont que des trainards séparés de la grande armée de l'Église.

Il est de notoriété publique que les prêtres anglais sont les protestants les mieux élevés du monde. Le professeur Huxley, faisant allusion aux faibles guérillas que l'angli-

canisme oppose aux progrès des sciences modernes, s'exprime ainsi : « Notre grand antagoniste — je parle au point de vue de la science, — l'Église catholique, la seule grande organisation intellectuelle qui puisse et qui, sous peine de vie ou de mort, doive résister au progrès de la science et de la civilisation moderne, soutient les attaques avec plus de résolution. Il y a quelque temps que j'eus la bonne fortune de visiter l'institution la plus importante où se forme le jeune clergé catholique de ces îles. Il m'a semblé que ces hommes différaient autant des défenseurs accommodants de l'anglicanisme que les rudes vétérans de la vieille garde impériale d'une compagnie d'aimables volontaires. Les prêtres catholiques sont rompus à leurs devoirs et savent les accomplir. Les professeurs du collège dont je parle, instruits, zélés, déterminés, me permettaient de m'expliquer en toute liberté. Nous conversions comme le font les avant-postes des armées opposées pendant une trêve, aussi amicalement que peuvent le faire des ennemis. Lorsque je me hasardais à leur signaler les difficultés que leurs élèves auraient à repousser certaines attaques de la science, ils me répondaient : « Notre Église a traversé bien des siècles et soutenu bien des orages. Le vent qui souffle n'est qu'une bourrasque de la tempête déchaînée depuis longtemps, et nous gardons nos jeunes gens jusqu'à ce que, familiarisés avec les tourmentes des anciens âges, ils soient en mesure de braver celles qui les menacent aujourd'hui. Leurs professeurs de philosophie et de science leur font connaître les hérésies modernes et leur enseignent les moyens de les combattre. » Je respecte une institution qui regarde ainsi ses ennemis en face et souhaiterais que toutes les maisons ecclésiastiques eussent un enseignement aussi pratique. Cela vaudrait mieux non-seulement pour nos adversaires, mais aussi pour nous-mêmes. Le désordre s'est mis dans les rangs de l'armée libérale. Plus

d'un libre penseur fait de sa liberté un usage déplorable. Il serait à désirer que la vigueur et la vigilance de nos ennemis nous obligeassent à plus de cohésion et de discipline. »

J'invoquerai encore le témoignage d'Auguste Comte. Le professeur Huxley ne me remerciera peut-être pas de le mettre en pareille compagnie; je la considère cependant comme un grand honneur pour notre savant physicien. Le père du positivisme moderne, dans sa classification scientifique des religions du globe, laisse de côté le protestantisme comme un système incohérent et sans avenir, dont il espère *être préservé*. Il emprunte toujours le nom de catholicisme pour désigner le christianisme et voici la raison qu'il en donne : « Chacun sait, dit-il, ce que c'est qu'un catholique; mais il n'est pas aujourd'hui un homme d'esprit qui puisse se flatter de savoir ce qu'on doit entendre par un chrétien. »

M. Comte n'est pas loin d'avoir raison. Un chrétien peut être un homme prêt à tout croire, excepté la suprématie du pape, c'est peut-être aussi un homme qui accorde à peine au Christ un caractère plus élevé que celui de Socrate. Vous insulteriez l'un et l'autre si vous leur contestiez le titre de chrétien; mais si vous voulez savoir ce que c'est qu'un catholique, demandez-le au premier passant que vous rencontrerez dans la rue.

CHAPITRE II

PERPÉTUITÉ DE L'ÉGLISE

Quel protestant n'a pas entendu dire, peut-être même par un prédicateur en vogue : *Quoique le corps de la papauté existe encore, l'âme et la vie l'ont depuis longtemps abandonné, ce n'est plus qu'un cadavre*. Les protestants savent-ils qui hasarda le premier cette remarquable expression ? Ce fut Calvin, dans les félicitations qu'il adressait à un vénérable prêtre, et il y a de cela trois siècles.

On parle des siècles de foi comme s'ils étaient écoulés depuis longtemps ; mais, en vérité, lorsque je promène au loin les regards sur ce vaste continent du nouveau monde ; que j'observe le travail qui s'y poursuit sans bruit et sans relâche ; que je pense à l'aveuglement de ceux qui répètent la pittoresque sentence de Calvin, je me rappelle une autre qui date des beaux jours de la ville d'Antiochie : « Gens au superbe dédain, regardez, soyez frappés d'étonnement et de mort ; car si quelqu'un vous parle de l'œuvre que j'accomplis sous vos yeux, vous refuserez d'y croire. »

Abordons maintenant un problème qui ne peut manquer d'intéresser tout homme intelligent, quelles que soient d'ailleurs ses croyances. Pourquoi l'Église romaine

a-t-elle toujours trompé les prophéties du genre humain ? La prédiction persistante de sa dissolution prochaine est une preuve incontestable que la papauté ne contient en elle-même aucun principe apparent de vie et de progrès ; cependant les empires tombent et disparaissent tandis que l'Église continue à donner des signes d'une jeunesse immortelle. Si nous en avons le loisir, il serait curieux de grouper les théories proposées pour expliquer cette origine, et de rechercher ce qu'elles peuvent offrir de plausible.

Il y a par exemple le mot fameux de Hobbes : *La papauté est l'ombre couronnée de l'empire romain assise sur sa tombe*. Je ne connais pas de plus brillant *jeu d'esprit*, mais quoi de plus ? Je me borne à rappeler une tentative d'explication que me fournit un homme qui attaquait les plus grandes difficultés de l'histoire avec une habileté rarement surpassée.

Un des morceaux les plus remarquables de notre littérature est certainement la revue que nous a donnée M. Mauculay de l'Histoire des papes de Ranke. Tout bien considéré, c'est peut-être le tribut le plus éclatant qui ait jamais été payé au génie surnaturel de l'Église par un homme qui faisait profession de la considérer comme une œuvre humaine. Il débute par ce magnifique exorde :

« Il n'y a pas, il n'y eut jamais en ce monde une œuvre de l'industrie de l'homme plus digne d'examen que l'Église catholique. Elle sert de trait d'union entre les deux grandes civilisations humaines. Seule debout de toutes les institutions de son époque, elle fait remonter la pensée au temps où la fumée des sacrifices s'élevait du Panthéon et où les léopards et les tigres bondissaient dans l'amphithéâtre de Flavien. Les plus superbes maisons royales sont d'hier lorsqu'on les compare à la succession des souverains pontifes. Une série continue de pontifes

s'étend du pape qui couronna Napoléon dans le *xix^e* siècle, à celui qui couronna Pepin dans le *viii^e*, et bien au delà du temps de Pepin l'auguste dynastie va se perdre dans la pénombre de la Fable. L'antique république de Venise était moderne si on la compare à la papauté; la république de Venise n'est plus et la papauté demeure. Elle demeure non comme une ruine, non comme une antiquité, mais pleine de vie et d'une fécondité vigoureuse. Elle envoie toujours aux extrémités du monde des missionnaires aussi zélés que ceux qui abordèrent au comté de Kent avec Augustin; elle tient encore devant les rois hostiles le même langage que Léon devant Attila. Dans aucun siècle ses enfants ne furent plus nombreux. Ses conquêtes sur le nouveau continent ont plus que compensé les pertes qu'elle a subies dans l'ancien monde. Sa puissance spirituelle prévaut dans les contrées qui s'étendent du cap Horn aux plaines du Missouri, et qui dans un siècle compteront plus d'habitants que l'Europe entière. Seule elle compte plus de cent cinquante millions d'adhérents, et il serait difficile de prouver que toutes les autres sectes ensemble puissent atteindre cent vingt millions. Peut-on saisir quelque symptôme qui annonce la fin de sa domination? Elle a vu commencer tous les gouvernements, toutes les religions qui existent aujourd'hui dans le monde et nous n'avons aucune assurance qu'elle ne les verra pas tous finir. Elle était grande et respectée avant que les Saxons eussent mis le pied en Bretagne, avant que les Francs eussent franchi le Rhin, lorsque l'éloquence grecque fleurissait encore dans la ville d'Antioche, lorsque les idoles étaient encore adorées dans le temple de la Mecque. Peut-être existera-t-elle encore dans toute sa splendeur lorsqu'un voyageur de la Nouvelle-Zélande viendra, dans la solitude, s'asseoir sur une arche brisée du pont de Londres, pour esquisser les ruines de Saint-Paul. »

Sans aller plus loin, nous pouvons constater que ce passage à lui seul est une réfutation suffisante de l'affirmation toute gratuite par laquelle l'auteur avait commencé. Une institution qui a donné des preuves si éclatantes de son immortalité ne peut être froidement mise de côté comme une habile invention de l'esprit humain. Le secret de sa mystérieuse existence devait tenter l'ambition de l'éloquent écrivain. Il était digne d'attaquer de front une objection dont il semblait se plaire à montrer la puissance; nous devons dire avec franchise qu'en s'imposant une pareille tâche il avait trop présumé de ses forces. Après plusieurs dissertations brillantes, le lecteur dont le jugement ne se laisse pas éblouir par l'éclat des périodes, est obligé de reconnaître, en fermant le livre, que le problème est resté sans solution. Essayons une rapide analyse.

L'Église de Rome est un merveilleux phénomène; aucune entreprise tentée par les hommes ne mérite un plus sérieux examen; comment a-t-elle pu maintenir son étrange influence? Quatre fois l'intelligence humaine s'est révoltée contre elle.

1° La première fois ce fut l'hérésie des albigeois. Elle fut écrasée par une vigoureuse croisade.

2° Vient ensuite la lutte contre le pouvoir temporel et Philippe le Bel, les troubles qui aboutirent au schisme du xiv^e siècle. Le péril se dissipa et Dieu seul sait comment l'Église reparut dans toute sa vigueur.

3° Le mémorable soulèvement du xvi^e siècle vint à son tour.

C'est ici que notre critique se donne le plus de mouvement. Comment explique-t-il ce fait que le catholicisme non-seulement tint ferme, mais en très-peu de temps accula le protestantisme sur les rivages de la Baltique? La seule raison qu'il en donne, c'est que l'Église sait comment s'y prendre avec les enthousiastes. « Nous avons

longtemps, écrit-il, médité sur ce sujet, et au milieu de plusieurs causes qui concoururent à la sûreté et au triomphe de l'Église à la fin du xvi^e siècle, la principale fut la profonde adresse avec laquelle elle sut tirer parti du fanatisme de personnes telles que saint Ignace et sainte Thérèse. » Voilà des motifs subtils et ingénieux, mais tout à fait insuffisants pour résoudre la difficulté. D'ailleurs, qui donc investit l'Église du don invisible de passionner les âmes plus qu'aucune puissance humaine ne le fit jamais? Qui donc lui enseigne à guider et à rendre féconde une dévotion si élevée et si délicate (1)?

4^e Enfin commença la persécution du dernier siècle, personnifiée dans la révolution française et d'après de Maître, la plus redoutable de toutes.

Comment le savant écrivain explique-t-il l'échec honteux de cet assaut meurtrier? Il n'a même pas essayé de le faire. On nous pardonnera de laisser échapper un sourire en nous figurant le malaise qu'il dut éprouver en approchant de la fin de son enquête. Il s'était fourvoyé au milieu de difficultés qu'il ne pouvait éluder que par un escamotage littéraire.

Son dernier paradoxe historique défie toute analyse raisonnable. Il se précipite dans une audacieuse péroraison, fait un salut magnifique, et disparaît. C'est ainsi que le mollusque plongeur des Indes, à la vue de l'ennemi, exécute dans le sable une retraite désespérée et disparaît avec agilité sous l'eau trouble qu'il soulève. Voici comment lord Macaulay exécute ce tour d'adresse :

(1) Hallam, après avoir énuméré les sources qui peuvent expliquer la résistance de l'Église au xvi^e siècle, reconnaît leur insuffisance. Il faut avouer, dit-il, qu'il y a dans cette Église une source de vie indépendante de sa force externe. Plus loin il appelle *cette source de vie* une ardeur intense de zèle et de dévotion. Mais la différence demeure. Qu'est-ce donc qui peut ainsi affermir et entretenir ce feu sacré?

« Il ne faut pas s'étonner qu'en 1799, des observateurs sagaces aient pu croire que la dernière heure de l'Église romaine allait sonner (1). Le pouvoir était aux mains des incrédules, le pape mourait en captivité, les plus illustres prélats de France vivaient en exil des aumônes des protestants; les temples magnifiques, consacrés dans la suite des siècles au culte de Dieu, étaient transformés en temple de la Victoire, en salles de festin pour les sociétés politiques, en chapelles de la théophilanthropie. De tels signes semblaient indiquer le terme d'une trop longue domination. Mais ce n'était pas encore la fin. Il était écrit que la biche blanche, malgré son arrêt de mort, ne devait pas encore mourir. La tombe ne s'était pas encore fermée sur les restes de Pie VI, et déjà commençait une réaction qui, après quarante ans, ne s'arrête pas encore. Un nouvel ordre de choses renaissait de la confusion, et au milieu de nouvelles dynasties, de nouvelles lois, de nouveaux titres, émergeait la religion antique. Une légende arabe nous raconte que la grande pyramide avait été construite par des rois antédiluviens et que seule, parmi les ouvrages sortis des mains de l'homme, elle brava les efforts des flots. Tel semble être le destin de la papauté. Elle a été ensevelie dans les grandes eaux; mais ses fondations sont restées inébranlables, et quand le niveau s'est abaissé, elle a seule reparu au milieu d'un monde anéanti. Il n'y avait plus de république de Hollande, d'empire germanique, ni de ligue helvétique, ni de conseil de Venise, ni de maison

(1) Nous rapprocherons de cette phrase un passage d'Hallam : « En 1560 il n'y avait pas de protestant en Europe qui ne fût convaincu de la ruine prochaine de la papauté, et la confiance des catholiques dans le secours céleste pouvait seule soutenir leurs espérances. » Pourquoi le même historien n'a-t-il pas ajouté : La résurrection du papisme, après les épreuves du xvi^e siècle, aurait dû guérir nos docteurs de la témérité avec laquelle ils fatiguent nos oreilles de leurs prédictions?

de Bourbon, ni de parlement, ni d'aristocratie française. L'Europe était pleine de créations naissantes, l'empire de Napoléon, le royaume d'Italie, la confédération du Rhin.

» Les événements n'avaient pas seulement bouleversé les frontières territoriales et les institutions politiques. Les lois qui régissaient la propriété, les classes qui formaient les peuples, l'esprit qui les animait, avaient été modifiés profondément dans la plus grande partie de l'Europe catholique; mais elle était toujours là, l'imperturbable Église.

» Quelque futur historien, aussi habile et aussi modéré que le professeur Ranke, tracera, je l'espère, l'histoire de la renaissance catholique du XIX^e siècle. Nous touchons de trop près à l'histoire contemporaine, et nous devons nous arrêter sous peine de hasarder bien des hypothèses et de blesser bien des sentiments. »

Nous ne ferons pas à lord Macaulay l'injustice de croire qu'il ne sentait pas l'extrême simplicité de la seule réponse plausible aux questions qu'il avait creusées avec tant de science et d'ardeur. Ce n'est pas pour nous une médiocre jouissance de pouvoir la lui donner en nous servant de ses éloquentes paroles. La revue de Ranke est de 1840.

En 1845, Macaulay prononça un discours sur le bill du collège de Maynouth, celui même, si je ne me trompe, qui lui coûta le siège qu'Édimbourg lui donnait au parlement. Dans ce discours il y a un passage où la répétition d'une phrase frappante de l'essai sur l'*Histoire des papes*, nous porte à croire que l'auteur avait depuis longtemps résolu le problème de la perpétuité de l'Église catholique. Il dit en parlant de la réforme en Irlande :

« Voilà deux cent quatre-vingt-cinq ans que l'on travaille à édifier cette Église. Lui a-t-on rien refusé de tout ce qu'on pouvait donner d'autorité, de privilèges, de fortune? Quel a été le résultat de nos prodigalités? Qu'avons-nous fait, sinon le plus ardent catholique de tous les peu-

ples? Vous n'avez pas produit une impression perceptible sur la masse de cette population papiste. Elle compte dix catholiques contre un membre de l'Église établie (1). Expliquez donc cela. Je m'adresse à vous, zélés protestants de l'autre côté de cette chambre, expliquez-moi cela à l'aide des principes du protestantisme. Si j'étais catholique romain, rien ne me serait facile comme de signaler la cause du phénomène. Si j'étais catholique romain, je dirais que suivant une antique promesse, une main toute-puissante s'est étendue pour la défense de l'invariable Église; je dirais que celui qui changeait en bénédictions les malédictions de Balaam, a frappé l'armée de Sennachérib, a confondu la puissance et les artifices des hommes d'État hérétiques.»

Nous n'ajouterons qu'un mot. L'explication simple du catholique romain n'est-elle pas, après tout, aussi rationnelle qu'aucune des autres?

Depuis assez longtemps je joue le rôle du *Sartor resartus*. Je viens de transcrire dans les dernières pages bon nombre de morceaux d'une prose choisie; mais je n'en éprouve aucun scrupule; je ne nuirai nullement à l'entreprise que je me propose en faisant usage des témoignages que je trouve sous la main. Toutes les fois que je le pourrai utilement, je serai heureux d'emprunter à d'autres des paroles beaucoup plus éloquentes que les miennes. Pour terminer par un contraste, je transcris quelques lignes d'un homme qui crut de toute son âme à l'explication du catholique romain. Elles sont extraites d'une conférence

(1) Un observateur exercé, Arthur Young, déclare qu'à la fin des lois pénales la proportion des catholiques aux protestants aurait plutôt augmenté que diminué; qu'en prenant le compte de ceux qui soutenaient le contraire, il faudrait 4000 ans, en supposant que les conversions restassent au même taux, pour protestantiser l'Irlande. Il fut constaté que 71 ans du système pénal n'avaient converti que 4055 Irlandais. (Leks, *le Rationalisme en Europe*, II, 15.)



prêchée à Notre-Dame par le grand dominicain, le Père Lacordaire.

L'ardent désir de mettre la main sur l'immutabilité de l'Église, de la convaincre de variations n'a manqué dans aucun âge. Une doctrine immuable, lorsque autour d'elle tout change, est un poids lourd pour l'incrédule. Une doctrine qui semble à la merci de l'homme, qu'un pauvre vieillard, dans un lieu appelé le Vatican, garde sous clef dans son cabinet, et qui, sans autre défense, résiste au cours du temps, aux inventions des sages, aux machinations des rois, à la chute des empires, toujours la même, invariable, identique avec elle même ! quel prodige embarrassant pour la réfutation ! quelle accusation accablante pour le silence ! Tous les siècles, jaloux d'une gloire qui éclipse toutes les gloires ont essayé leur force contre cette doctrine. L'un après l'autre sont venus frapper aux portes du Vatican. Elles ont été ébranlées à coups de poing et de bottes. La doctrine s'est montrée sous la figure d'un vieillard de quelque soixante-dix ans.

— Que voulez-vous de moi ?

— Que tu changes.

— Je ne change jamais.

— Mais tout change dans ce monde. L'astronomie a changé, la philosophie a changé, la chimie a changé, l'empire a changé. Pourquoi es-tu toujours immuable ?

— Parce que je viens de Dieu, et Dieu est toujours immuable.

— Apprends que nous sommes les mattres ; nous avons un million d'hommes sous les armes ; nous saisirons le glaive ; le glaive qui renverse les trônes pourra bien couper la tête d'un vieillard et mettre en pièces les pages d'un livre.

— Faites ; je retrouve dans le sang la vigueur de la jeunesse.

— Tu vois ce sceptre; eh bien, prends-en la moitié et fais un sacrifice à la paix.

— Garde ta pourpre, ô César! Demain on t'ensevelira dans un lambeau de pourpre, et nous chanterons sur toi l'*alléluia* et le *De Profundis* qui ne changent pas (1).

(1) Traduit de l'anglais. Note du traducteur.

CHAPITRE III

L'ÉGLISE GARDIENNE DE LA MORALE

Jamais catholique ne s'est fait protestant pour réformer ses mœurs et mener une meilleure vie. Le duc de Brunswick met cette considération au nombre des cinquante raisons qui le déterminèrent à faire abjuration du luthérianisme pour retourner à la foi de ses ancêtres. Mettons cette affirmation dans une évidence telle que le doute soit insoutenable. Aucun protestant ne s'est fait catholique pour s'affranchir de toute contrainte et se livrer à ses passions. L'Église catholique veille sans cesse, elle circonvient les pécheurs de tous côtés, et ceux qui manquent de droiture ne peuvent supporter son joug (1). J'ai demandé qu'on

(1) Au moment où la réformation était en progrès, Érasme écrivait : « Il semblerait que son principal but fût de défroquer quelques moines et de marier quelques prêtres; et ces grandes tragédies finissent de la manière la plus comique : comme les comédies, elles ont pour dénouement le mariage. Quelle génération évangélique ! Rien de plus licencieux et de plus séditieux, rien en un mot de moins conforme à l'Évangile que les prétendus évangélistes. Pour nettoyer la maison ils y mettent le feu : la morale est négligée, le luxe, la débauche, l'adultère prennent de nouvelles proportions; il n'y a ni ordre ni discipline parmi les réformateurs. Le peuple indocile, après avoir secoué le joug de ses supérieurs, n'obéit plus à personne. Au milieu de ce désordre et de cette licence, Luther regrettera bientôt ce qu'il appelait la tyrannie des évêques. Je trouve plus de piété dans un évêque catholique que dans tous ces nouveaux évangélistes. »

Bossuet dit lui-même : « Ceux qui font tant de bruit des abus lorsqu'il

m'expliquât comment l'Église avait pu résister à tant d'assauts; si l'on me demandait d'expliquer à mon tour pourquoi le monde éprouve contre elle une immortelle antipathie, ma réponse serait facile. L'Église catholique fait une guerre sans trêve aux convoitises de la sensualité.

Dans un ouvrage aussi décousu que celui-ci, je n'ai ni assez de temps, ni assez de talent pour dire tout ce qui serait utile sur la théologie morale. La science sacrée qui traite de cette matière est à peu près inconnue au protestantisme (1); mais, parmi les catholiques, elle marche de pair avec la théologie dogmatique.

Les écrits publiés sur la morale par les saints et les docteurs de cette Église rempliraient une bibliothèque. Ils témoignent du dévouement et de l'efficacité avec lesquels elle s'acquitte de sa mission, en recherchant, en guérissant les âmes malades et défaillantes. Je n'ignore pas les cruels reproches que lui ont adressés à cette occasion quelques ministres protestants. J'ai quelquefois moi-même répété leurs calomnies et ce souvenir me remplit maintenant de honte et de regret (2).

La vie d'un ministre protestant s'écoule entre son prêché

s'agit de rendre l'Église odieuse, s'en permirent de plus nombreux et de plus énormes dès le commencement de la réformation. Les abus qu'ils ont découverts dans la suite des siècles, et ceux qu'ils ont imaginés n'égalent pas ceux qu'ils ont commis. » La modération de ces paroles de Bossuet est incontestable pour ceux qui connaissent l'histoire du ^{xvi}e siècle.

(1) L'archevêque Manning mentionne trois essais qui ont été tentés pour combler le vide de la théologie dans l'Église anglicane : *Exposition of the ten commandments*, par Andrewes; *Ductor dubitantium*, par Taylor; *Cases of Conscience*, par Sanderson. On ne trouverait pas trois autres ouvrages tombés dans un oubli plus complet.

(2) Un discours d'inauguration que j'ai prononcé comme président de *Hobart College*; j'ai adressé une insulte gratuite au grand et saint évêque S. Alphonse de Liguori. Ce discours a été imprimé, le scandale a été public, j'en fais une publique rétractation.

et son cabinet, au milieu de ses livres. Il enseigne un auditoire idéal. Il connaît son troupeau comme ses amis, ou ses admirateurs comme des gens bien élevés. Il traite les sujets de morale comme des questions abstraites. Il ne sait presque rien des besoins ou des faiblesses des âmes individuelles. Il couvre gaiement d'un voile, il oublie volontiers les profonds ulcères des cœurs corrompus. Peut-être a-t-il puisé la seule connaissance qu'il ait des théologiens moralistes dans quelque source aussi malsaine que le livre intitulé *le Confesseur*. S'il a cru devoir les lire, il l'a fait pour lui-même avec ses préjugés, sans chercher le but que se proposait l'auteur, et par conséquent sans avoir la clef de son système. Il est importuné de la minutie des détails, et presque mécontent de voir disséquer les blessures de l'âme par un scalpel investigateur. Il oublie que ces ouvrages n'ont pas été écrits pour le prédicateur, mais pour le confesseur. Il oublie que le péché consiste dans les pensées qui viennent du cœur; il ne réfléchit pas que le vrai médecin, avant de prescrire une ordonnance, apprend à connaître le patient et à diagnostiquer la maladie. Il tire à la hâte une injuste conséquence, et accuse le prêtre catholique d'avoir un esprit d'inquisition, de s'occuper de subtilités. Sainte et tendre mère, hélas! que d'hommes te méconnaissent et te calomnient! Avec quel soin, avec quelle sollicitude maternelle tu veilles sur tes égarés enfants! Uniquement occupée de leur salut, tu les suis dans des bourbiers, au milieu des épines; et les hommes témoins de ton amour sont assez dénaturés pour te poursuivre de leurs insultes! Quoi qu'il en soit, je cède au désir de faire sur le sujet de ce chapitre quelques réflexions que je ne crois pas indignes de fixer l'attention de ceux qui ont médité sur l'état des mœurs dans notre pays. Je puis affirmer, sans crainte de contradiction, que le niveau de la moralité s'abaisse et que la dissolu-

tion dont nous sommes témoins peut nous faire concevoir des craintes sérieuses pour l'avenir. Je crains quelquefois que les crimes qui firent tomber le feu du ciel n'attirent sur notre nation les châtimens de la justice divine. S'il fallait nommer les maux qui s'étendent au milieu de nous et qui déjà ont fait pousser un cri d'alarme, j'en désignerais deux : le mépris des liens du mariage et cet autre que l'on pourrait appeler le massacre des innocents. Maintenant, j'affirme sans hésiter que la cause directe de ces deux grands péchés est le mépris et l'abolition de deux sacremens de la sainte Église du Christ : les sacremens de mariage et de pénitence.

L'occasion de la réforme anglicane fut le refus par un pape de séparer ceux que Dieu avait unis (1). La décision de Clément VII sera regardée non-seulement, suivant l'expression de Bossuet, « comme un témoignage, mais comme le plus grand témoignage que pût donner l'Église de sa résistance aux passions des princes et à leur scandaleuse conduite ».

Le temps s'est écoulé ; les esprits plus calmes payeront un tribut d'hommages à ce pontife fidèle. Pendant des jours d'angoisses et d'obscurité, sa ville sainte avait été assaillie et ravagée, il avait été captif, il avait subi la honte de fuir et de se cacher. Royaume après royaume avait repoussé son alliance ; il savait que sa sentence allait lui coûter encore la plus belle de ses provinces spirituelles, et il ne craignit pas de refréner la passion de ce prince violent, de ce roi cruel qui *n'épargna jamais une femme dans ses*

(1) Ceux qui désireraient connaître l'estime que les réformateurs du continent faisaient du mariage n'ont qu'à lire, s'ils peuvent le faire sans rougir, le sermon de Luther sur ce sujet, ou mieux encore le jugement par lequel Luther, Mélanchthon, Bucer et compagnie autorisent le Landgrave de Hesse à la bigamie pure et simple. Ce précieux document est donné tout au long par Bossuet, dans le livre sixième de *l'Histoire des variations*.

convoitises ni un homme dans ses colères (1). Quoi qu'il pût arriver, fidèle à la tradition de ses prédécesseurs et de l'Église de Dieu, il maintint l'inviolabilité du mariage. Salut au vrai soldat, au vrai ministre du Christ! *Euge serve bone et fidelis.*

Fidèle, ai-je dit, à la tradition de ses prédécesseurs. La fermeté avec laquelle les papes gardèrent la sainteté du mariage nous donne la clef de la moitié de leurs luttes pendant le moyen âge. Le différend de Clément et de Henry Tudor au xvi^e siècle n'était qu'un nouveau témoignage de cette vigueur avec laquelle l'autorité de la loi divine avait été maintenue contre les passions humaines par Nicolas I^{er} et Adrien II, contre Lothaire dans le ix^e; par Urbain II et Pascal II, contre Philippe de France dans le xi^e; par Célestin III et Innocent III, contre Philippe-Auguste, et par Clément IV, contre Jean d'Aragon dans le xiii^e (2).

Voulez-vous savoir comment l'invariable Église maintient aujourd'hui l'ancienne doctrine? rappelez-vous que la terreur du grand Napoléon ne put arracher à Pie VII l'annulation du mariage de Jérôme Bonaparte avec une Américaine protestante; rappelez-vous le syllabus, si calamnié, de 1864.

Barrow, un des écrivains les plus éhontés, s'écrie: *N'est-il pas ridicule de dire que le mariage a été inventé par le Christ et qu'il confère la grâce* (3)? Ce que dit l'Église et ce que Barrow sait bien, c'est que le *sacrement du mariage* a été institué par le Christ et qu'il confère la grâce. La meilleure réponse à cette ironique question se trouve dans la vingt-quatrième session du concile de Trente. Elle est aussi bien appropriée aux hommes de cette génération qu'à ceux pour lesquels elle fut écrite. « Notre premier

(1) Hevlin, *Hist. of reform.*, p. 15.

(2) § 8, *Errores de matrimonio christiano*, LXV-LXXIV.

(3) *Supremacy*, p. 468. London, 1851.

père contracta un engagement perpétuel et indissoluble lorsqu'il dit, sous l'inspiration de l'esprit divin : *Voilà l'os de mes os, la chair de ma chair. L'homme quittera son père et sa mère ; il s'attachera à son épouse et ils seront deux dans une même chair.* Ce précepte, qui de deux personnes n'en fait qu'une, acquit une plus saisissante évidence lorsque Notre-Seigneur mit ces paroles dans la bouche de Dieu lui-même : Ils ne seront plus deux, mais une même chair. Il confirma l'indissolubilité de ce lien déjà proclamée par Adam en prononçant ces paroles : Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni. Le Christ lui-même, qui institua et féconda les sacrements, nous mérita par sa passion les grâces qui perfectionnent nos amours naturels, rend nos unions indissolubles et sanctifie les mariés. Saint Paul nous l'enseigne par ces paroles : *Maris, aimez vos épouses, comme le Christ aime son Église, pour laquelle il donne sa vie.* Il ajoute quelques lignes plus loin : *Le mariage est un grand sacrement dans le Christ et son Église.* Il est donc clair que sous la loi évangélique le mariage est, par la grâce du Christ, élevé au-dessus des mariages de l'ancienne loi. C'est donc avec raison que les saints Pères, les conciles, la tradition de l'Église universelle ont toujours enseigné qu'il devait être compté parmi les sacrements de la loi nouvelle. Cependant les impies de ce siècle s'irritent contre ce respectable sacrement. Non contents de le défigurer par de fausses notions, ils feignent, suivant leur coutume, de s'autoriser de l'Évangile pour faire prévaloir une liberté sensuelle. Ils enseignent au détriment de la foi chrétienne des propositions contraires à la doctrine de l'Église et aux usages consacrés depuis les temps apostoliques. Le saint synode œcuménique, désirant réprimer la témérité de ces hommes et prévenir la funeste contagion qui peut en être la conséquence, a jugé à propos de condamner les hérésies les plus considérables et décrète contre

les hérétiques et leurs erreurs les anathèmes suivants. »

Quant à tel autre péché dont on ne peut écrire le nom sans que la main tremble, je m'applaudis de pouvoir me borner à quelques paroles. Parmi ceux qui ont examiné cette matière, il n'est personne qui ne sache qu'au milieu de nos populations catholiques le crime de fœticide est inconnu. Quelques extraits d'un livre écrit par un médecin protestant distingué me suffiront : « Nous sommes forcés d'avouer, dit le docteur Storer, que le christianisme, ou du moins le protestantisme, est impuissant à contenir la progression des avortements criminels. Il n'y a aucun doute que la discipline romaine, appuyée d'un côté sur le confessionnal, de l'autre sur l'excommunication, a sauvé dans le monde des milliers d'enfants. Dix ans se sont écoulés depuis que j'écrivais pour la première fois les lignes qui précèdent, et une ample expérience m'a permis d'en constater l'exactitude. Plusieurs centaines de femmes m'ont elles-mêmes avoué leurs fautes. Sur ce nombre sept seulement étaient catholiques. Quelques renseignements me firent savoir qu'il y en avait cinq qui n'étaient catholiques que de nom et n'approchaient jamais du confessionnal. »

Le docteur Storer invoque le témoignage suivant de l'évêque Fitzpatrick : « La doctrine de l'Église catholique, ses canons, ses constitutions épiscopales, ses théologiens sans exception, enseignent et ont toujours enseigné que la destruction du fœtus dans le sein de la mère, à toutes les époques de la gestation, était un crime aussi odieux que celui du meurtrier. »

Remontez au commencement du 11^e et du 12^e siècle ; dans les rares programmes de la littérature chrétienne de ces âges vous trouverez des preuves évidentes des efforts heureux et persévérants de l'Église pour combattre une pratique qui passait à peine pour coupable au milieu de la

civilisation la plus avancée. Regardez bien ces deux tableaux ; la chrétienté du temps de Tertullien, et la chrétienté qui, au témoignage du docteur Storer, est impuissante à conjurer les progrès d'un crime contre nature, au XIX^e siècle (1).

(1) En écrivant ce chapitre, je me suis abstenu de faire allusion aux calomnies populaires si légèrement répandues et si avidement recueillies par les protestants. Je l'ai fait par un motif tout personnel. Je me souviens du sentiment que j'éprouvai quand je découvris pour la première fois le caractère ignoble de ces honteuses diffamations. Je rends grâces à Dieu de n'avoir jamais été le complice de ceux qui les propagent.

CHAPITRE IV

DÉCADENCE DU PROTESTANTISME

Le fondateur du christianisme disait en parlant de ses contemporains incrédules : *Si je n'avais pas opéré parmi eux des œuvres qu'aucun homme n'a faites, ils seraient sans péché.* Si le protestantisme est identique avec le christianisme, nos libres penseurs aujourd'hui ne sont pas sans excuse pour leur incrédulité. Où sont en effet les motifs surnaturels de croire? où brille parmi ces chrétiens l'éclat de la présence divine? portent-ils au front le sceau de Dieu? De nos jours le monde s'occupe d'une terrible besogne. Tout passe au crible d'un rationalisme sans remords. La consécration du temps, le dévouement de ses disciples ne suffit pas pour préserver une doctrine. En voyant les contradictions, les disputes, les inimitiés, les extravagances sans nombre des sectaires modernes, il ne faut pas s'étonner d'entendre dire : Si c'est là le royaume de Dieu, le gouvernement du Tout-Puissant sur la terre, il est grand temps qu'une si monstrueuse illusion soit dissipée; brisons cette entrave au progrès des intelligences; qu'une pareille imposture cesse d'abuser le genre humain. Si c'est là le royaume de Dieu sur la terre, sa chute a été prédite par son fondateur lui-même. Un royaume divisé contre lui-même ne peut durer.

Ce n'est pas de lui qu'il a dit : *Je bâtirai mon Église sur le roc et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*. Si le protestantisme était cette Église, il y aurait là deux assertions contradictoires. Le Christ a prié pour que ses disciples ne fissent qu'un, et il donne cette unité pour le signe de sa mission divine ; c'est l'union de ses disciples qui doit convertir le monde. La chrétienté est partagée ; le monde n'est pas converti. Cette simple observation suffit pour mettre en pièces le tissu d'erreurs du protestantisme ! Quelle éclatante lumière cette prière, devenue une prophétie, ne jette-t-elle pas sur les méprises et les égarements des trois derniers siècles !

Je faisais déjà ces réflexions lorsque mon ignorance me condamnait à rester un protestant sincère et convaincu (1). Maintenant que les écailles sont tombées de mes yeux, je ne puis comprendre comment j'ai pu demeurer si longtemps dans l'aveuglement. Un protestant de l'Église épiscopale s'imagine que l'anglicanisme diffère essentiellement du protestantisme ; que les contradictions et les divagations de trois siècles ne sauraient l'atteindre. Cette hallucination serait un phénomène psychologique fort amusant, si je ne savais trop bien, hélas ! combien on est fasciné par cette illusion désastreuse. Suivant l'expression de Moehler, on est enchanté, on vit dans un rêve. *Animus pictura pascit inani*.

Sans nous arrêter à combattre ce fantôme, essayons, comme catholique, de traiter avec un peu plus de méthode un sujet que nous avons abordé comme protestant. Pour le moment, nous n'avons pas à nous occuper des motifs qui ont amené l'affaiblissement du protestantisme, nous constaterons seulement les faits qui le mettent en évidence.

Nous constatons d'abord que le protestantisme n'a fait

(1) Il est bon de remarquer que je devrais modifier quelques-unes de mes expressions si je parlais comme un vrai catholique.

aucune conquête depuis le xvi^e siècle. Son invasion fut violente et soudaine ; mais en cinquante ans il avait perdu sa force expansive. Depuis, son histoire démontre qu'il ne possède point la vitalité de ces doctrines qui se disputent l'empire du monde. Ma position prise, je démasque immédiatement mon artillerie, mes gros canons. J'ose dire qu'ils feront une cruelle destruction de tous ceux qui oseraient m'attaquer dans mes retranchements. Hallam a dit : *Le prodigieux développement du parti protestant en Europe dura peu d'années. Il fut arrêté et recula non pas aussi rapidement qu'il avait grandi, mais assez vite pour laisser bientôt une complète sécurité à l'Église, son antagoniste.* Voici les paroles de Macaulay : *C'est un fait très-remarquable qu'aucune nation chrétienne où les principes de la Réforme ne pénétrèrent pas avant la fin du xvi^e siècle, ne les adopta depuis : des fractions de l'Église catholique ont cessé de lui appartenir ou sont rentrées dans son sein, aucune nation n'est devenue protestante.* Voici comment s'exprime M. Lecky : *Pendant le xvi^e siècle, et à quelques égards, pendant le xvii^e, le protestantisme exerça une influence prépondérante sur les affaires de l'Europe. On n'en trouve plus trace dans le dernier siècle. Dans la foule des penseurs profonds et des écrivains distingués, en tous genres, qui se sont séparés des doctrines et des pratiques catholiques, il serait difficile d'en citer trois, d'une supériorité réelle et d'une sincérité incontestable, qui aient professé une préférence constante pour une des formes les plus conservatrices du protestantisme. Parmi ces grandes révolutions semi-religieuses qui ont ébranlé la foi de milliers de croyants, et ont si profondément altéré les relations du catholicisme et de la société moderne, les Églises protestantes n'ont fait aucun progrès et n'ont exercé aucune action perceptible. Des formes innombrables dont se parèrent les dogmes au moment de*

la Réformation, pas une seule n'a conservé le pouvoir d'attirer la pensée. Tout ce que le catholicisme perd est gagné par le rationalisme, où le rationalisme recule, le catholicisme avance.

Non-seulement le protestantisme n'est pas agressif; il ne possède aucun principe conservateur de sa vitalité. Ses forces sont exclusivement centrifuges; elles se détruisent elles-mêmes. La raison et la logique peuvent nous convaincre *à priori* qu'il doit en être ainsi, et le syllogisme vient à l'appui de l'observation. Si nous pouvions faire abstraction des lieux où nous sommes et de l'heure qui s'écoule, considérer le temps à travers les siècles, l'espace qui embrasse le monde, un seul regard nous convaincrerait que le christianisme réformé est une décadence irréparable. Nous voyons une armée en retraite qui à chaque moment du schisme se fractionne en tronçons imperceptibles; des sectes qui se multiplient avec une rapidité surprenante. Elles n'ont ni unité dans la foi, ni autorité commune, ni action combinée; les dissentiments, les antagonismes sont amenés par les changements de temps et de circonstances. On dirait que dans leurs progrès et leurs métamorphoses, elles obéissent aux lois encore inconnues qui président aux évolutions du monde social et politique. Si un pareil corps peut avoir quelque cohésion, ce ne peut être que celle d'un conglomérat, un assemblage amorphe comme les atomes de l'ancienne philosophie, et à l'approche de quelque grande crise toutes les parcelles désagrégées ne seront plus que des molécules individuelles.

L'Église d'Angleterre ne forme pas exception; nulle contrée dans le monde n'offre une pareille multitude de dissidents. Je n'ai nulle intention de manquer de politesse, mais il faut être membre de la haute Église pour ne pas voir que la pression temporelle de l'*Établissement* peut

seule donner à cette bigarrure une apparence d'uniformité. *L'englicanism*, écrit Macaulay, est si loin de posséder cette unité de doctrine que M. Gladstone représente comme une de ses gloires, qu'en fait elle n'est qu'une agrégation de systèmes sans nombre. N'est-ce pas une véritable plaisanterie d'attacher tant d'importance à une unité de forme et de nom, lorsqu'il y en a si peu en réalité; de frémir à la pensée de deux Églises reconnues par l'État, et d'endurer patiemment le spectacle de la lutte que des sectes se livrent dans la même Église?

Si, au lieu de suivre cette méthode objective, nous en appelons à la conscience, à l'expérience individuelle, nous arriverons à la même conclusion. Je m'adresse aux hommes sérieux et sincères qui travaillent, qui prient jour et nuit pour le grand royaume de Dieu, et, je le demande, quel protestant n'a trop bien senti cette vague impression de faiblesse, cette pesanteur que rien n'allège, cette désespérance du cœur qui naît du sentiment sans cesse renouvelé de l'isolement et de l'abandon. Ne s'est-il pas quelquefois écrié, prenant sa tête à deux mains : *Pourquoi donc êtes-vous si loin? Revenez, Seigneur, pourquoi tarder autant?*

N'est-ce pas avouer, quoique le patient ne s'en rende pas compte, n'est-ce pas avouer que la raison et la foi, dont l'accord devrait nous donner la certitude, conspirent à nous tromper? Les protestants ne croient pas à leur religion comme à une doctrine, à une autorité qui leur impose obéissance. Cela est vrai même pour ceux qui ont le plus approché de la notion que les catholiques se font de l'Église. Par un effort d'imagination, ils arrivent à se créer une Église qui leur est propre, et ils ne peuvent se défendre d'être troublés lorsqu'ils s'aperçoivent que les autres ne voient qu'une illusion coupable dans ce qu'ils regardent comme le beau idéal. Quelles lamentations

n'entendons-nous pas sur l'individualisme, sur l'égoïsme de ces derniers temps? Ne sommes-nous pas fatigués d'implorer la paix, d'aspirer à une unité de plus en plus lointaine? Combien de temps, mes frères, pour parler comme les protestants, combien de temps nous laisserons-nous aller à ces lamentations? Écrira-t-on jamais quelque chose de plus persuasif que ces désolants passages dans lesquels Hooker déplore l'insubordination qui déjà suivait la réforme? quelque chose de plus pathétique que les lettres de Mélanchthon dont les larmes *ne cessèrent de couler pendant trente ans*. Rien ne pouvait le consoler des chagrins que lui causaient les divisions intestines. Ne serait-ce pas folie de croire que nous sommes aujourd'hui plus près de la paix et de l'harmonie que du temps de Hooker et de Mélanchthon? Qui de nous n'a dit que nous traversions une crise; que nous vivions dans un temps de transition; que l'avenir était plein d'espérances; que bientôt nous verrions poindre l'aurore d'un jour moins sombre? Mes chers amis, les hommes disaient et espéraient exactement les mêmes choses il y a trois cents ans.

La seule certitude de progrès que vous ayez est celle d'un changement perpétuel, et la restauration que vous rêvez ne vient jamais (1).

Le protestantisme n'a jamais pénétré ce qu'on appelle aujourd'hui les masses. Le motif peut en être évident ou obscur; mais l'existence du fait autorise à présumer un vice inhérent au système. Les gens riches et honorés peuvent se trouver à l'aise dans une Église protestante,

(1) Avez-vous jamais rencontré un catholique qui fût tourmenté pour son Église? qui doutât de la pureté de sa foi? qui attendit avec inquiétude le prochain synode? qui suivit ses travaux avec une animation fiévreuse, comme si son Église avait besoin d'un défenseur? Je fais cette remarque en passant : elle vaut la peine qu'on y pense.

les pauvres et les malheureux jamais ; c'est une religion de caste. Elle ouvre la porte à deux battants devant ceux qui se présentent en riche équipage, elle la ferme pour les haillons. S'il est une vérité que le fondateur du christianisme ait proclamée par ses actes, sur laquelle il ait insisté d'une manière toute spéciale, c'est qu'il était venu prêcher l'Évangile aux pauvres. Ce fut son premier enseignement à Nazareth, lorsqu'il revint du désert. C'est par ce signe qu'il fit reconnaître sa mission aux envoyés de Jean-Baptiste. Ce fut la leçon de la vie bienfaisante. Il eût voulu rassembler dans son royaume, non les pharisiens, mais les publicains ; non les orgueilleux, mais les humbles ; non les opulents et les délicats, mais les mendiants, les estropiés et les proscrits. Je propose maintenant une expérience. Sortons le matin de bonne heure, n'attendons pas notre confortable déjeuner, informons-nous du chemin qui conduit à l'église catholique. Ah ! c'est là que nous verrons accourir des rues et des carrefours de la cité les mutilés, les boiteux, les aveugles ; et les riches qui avaient été invités, où sont-ils (1) ?

Nous remarquons en outre, et ici l'évidence des faits est telle qu'un enfant peut les constater, que la réforme a échoué de la manière la plus complète, la plus désespérante dans l'œuvre de la conversion des infidèles. Disons la vérité, l'histoire des missions protestantes est un scandale et une farce. Il n'y a pas longtemps que la réforme s'est aperçue qu'il y avait des païens à convertir et que le précepte d'instruire toutes les nations n'avait jamais été révoqué. Depuis cette découverte elle a fait quelques efforts spasmodiques ; mais ils ont prouvé, ce qui d'ailleurs n'avait pas besoin de démonstration, que les divisions du protestantisme

(1) *Oui, chaque jour le mystère adorable du corps et du sang du Christ est souillé dans votre vicieuse, damnable, diabolique, idolâtrique, païenne, vile, infecte, blasphématrice, détestable, abominable*

seraient une barrière fatale au succès de ses missionnaires. Le christianisme doit aborder les païens d'aujourd'hui comme autrefois les idolâtres; il doit se présenter avec autorité; il doit venir comme une révélation directe du seul vrai Dieu, par l'entremise de ses seuls représentants légitimes. Si à l'avenir il ne doit plus être qu'une indécente concurrence où l'on se dispute les prosélytes, c'en est fait des conquêtes du christianisme.

Je dois avouer que depuis longtemps j'avais reconnu l'impuissance de nos missions. Mon cœur a saigné des luttes, des déceptions, de la mort prématurée de ceux que j'avais connus et aimés; je sentais que ces hommes, ces femmes si purs et si dévoués allaient vendre leurs vies sans résultat. Desespérant de tout succès, j'ajournais la question de la conversion des infidèles à l'époque où les divisions qui déchiraient l'Église seraient guéries. Je ne voyais pas alors ce que j'aperçois clairement aujourd'hui; c'est que la propagande protestante n'est pas seulement inutile, mais désastreuse. Aussi loin qu'elle peut s'étendre elle paralyse les efforts de la seule puissance capable de christianiser le genre humain. C'est une ruse satanique du grand ennemi des âmes qui, ayant commencé par aveugler des chrétiens, se sert de leur zèle et de leur esprit de sacrifice pour miner le christianisme lui-même. *Malheur aux sectes qui ont déchiré le vêtement sans couture! sans elles le monde serait chrétien (1)! »*

Ce n'est point ici le lieu de parler des prodiges accom-

messe. Voilà du véritable anglicanisme, cette trompette n'a pas de notes douteuses. Voilà un tintement qui résonne! Comme il rappelle les magnifiques attaques de Latimer, de Jewel, de Barrow, *et id omne genus!* Quelle honte pour les hésitations méticuleuses de nos temps efféminés, que ces audacieux défis! comme tous les mots portent coup! N'était-ce pas assez, en effet, de faire cette abominable chose une fois le mois? Mais vous le faites *chaque jour!*...

(1) De Maistre.

plis par les missionnaires catholiques. En passant je ne puis m'empêcher de payer un tribut d'hommage à la sublime patience avec laquelle leur Église a soutenu les attaques d'ennemis inattendus. Sans un murmure, avec une charité semblable à celle de son divin Rédempteur, elle s'est mise à bander de ses mains les blessures que lui infligeaient ses enfants égarés. Elle a doucement continué sa marche, comptant ses martyrs, rassemblant ses enfants, travaillant à l'œuvre assignée, dans le xix^e siècle, comme dans le xv^e, comme dans le ix^e. Elle ne s'arrête point pour proclamer ses conquêtes. Elle ne publie point de rapports, ne fait point d'appel. « Il n'y a dans son sein ni clameur ni jactance. Elle poursuit avec calme ses immortelles destinées. On dirait qu'elle n'a pas plus conscience de sa mission extraordinaire que ces globes célestes qui, en parcourant leurs orbites sans fin, illuminent l'espace de leurs rayons à d'incommensurables distances. Elle laisse ceux pour qui un essai de conversion est une chose nouvelle, qui en parlent comme d'une inspiration récente, d'une expérience à tenter, proclamer leurs efforts, enregistrer dans leurs rapports annuels leurs moindres espérances, employer les talents de leurs orateurs et l'art populaire des appels bruyants pour réveiller les vocations apostoliques (1).

En fait, le protestantisme se résout en naturalisme et rationalisme, et cela avec une régularité qui semble dévoiler l'action d'une force morale irrésistible. Cette tendance a été signalée par les uns avec une joie mal dissimulée; elle a été observée par un plus grand nombre avec un sentiment avoué d'inquiétude; mais le fait n'a été révoqué en doute par aucun observateur bien informé. M. Lecky, qui doit faire autorité en cette matière, s'exprime ainsi :

(1) Cardinal Wiseman.

Dans plusieurs pays protestants des efforts extraordinaires ont été faits pour enseigner et systématiser le rationalisme. Il emploie comme une expression reçue les mots *rationalisme protestant* et ajoute : « Il faut en vérité fermer volontairement les yeux aux leçons de l'histoire pour ne pas s'apercevoir que depuis un siècle le protestantisme rationaliste a complètement supplanté le protestantisme dogmatique, dans la lutte contre l'Église romaine. » En Angleterre le mouvement a été retardé par les formes traditionnelles des symboles et de la liturgie, et par l'inertie qui caractérise les Églises d'État; mais il n'a été que retardé, et ceux qui savent ce qui s'y passe depuis vingt-deux ans ne peuvent ignorer l'invasion rapide que vient d'y faire le rationalisme enseigné et systématisé.

Je pourrais sans peine et sans beaucoup de phrases, donner une preuve de la puissance inaperçue que le rationalisme exerce sur l'esprit des protestants les plus conservateurs. Mon argument sera sans doute reçu avec peu d'égards; je suis cependant convaincu que s'il était examiné avec bonne foi, il aurait sur les esprits une efficacité considérable.

Le terme de rationalisme ne laisse pas que d'être un peu vague, et M. Lecky lui-même prend bien soin de ne pas le définir. Je suppose cependant que pour tout le monde il signifie cette habitude de l'esprit qui, dans l'étude des phénomènes de la nature et des faits de l'histoire, commence par écarter la notion du surnaturel et nier la possibilité des miracles. Maintenant les protestants rejettent, sans hésitation et sans examen, tous les miracles qui auraient eu lieu depuis les temps apostoliques. Aujourd'hui tout miracle annoncé est rejeté avec une dédaigneuse indifférence, non parce qu'il manque d'authenticité, mais parce que c'est un miracle. En faisant cette remarque M. Lecky ajoute ces singulières paroles :

cette négation est tout aussi peu rationnelle que le fut autrefois l'affirmation des miracles apostoliques. Si Notre-Seigneur Jésus-Christ apparaissait une seconde fois et opérait au milieu de nous identiquement les mêmes prodiges que dans la Galilée et la Judée autrefois, il ne réveillerait aucune attention. Les journaux raconteraient quelques cures merveilleuses, un cas ou deux où la vie qui semblait suspendue s'est réveillée, et on en perdrait aussitôt le souvenir.

Demandera-t-on pourquoi les protestants ont pris cette attitude de rationalistes? La réponse est des plus simples. Il n'y a pas une raison d'accepter le témoignage d'un siècle et de refuser celui d'un autre. Au contraire, soutenir avec les catholiques que Dieu peut faire encore ce qu'il fit autrefois, est plus rationnel que d'affirmer, avec les protestants, qu'il ne fera pas ce qu'il a déjà fait. Cette assertion si dégagée que Dieu fait seulement des miracles pour promulguer une loi nouvelle, accréditer le fondateur d'une alliance spirituelle est une pure hypothèse, tout au plus une théorie spécieuse inventée pour fortifier une position occupée d'avance, et justifier les protestants de ne pas rejeter les miracles de Notre-Seigneur et de ses apôtres. Les écrits où les protestants font profession de puiser leur foi ne sauraient prêter une ombre d'autorité à une semblable hypothèse. Des miracles furent accomplis, avec plus ou moins de fréquence, pendant les siècles qui précédèrent le christianisme. Le Christ lui-même, loin de prédire qu'ils allaient cesser, en donnant leur mission à ses apôtres, au moment de s'élever au ciel, leur annonce que les signes se multiplieront sous les pas de ceux qui croiront en lui (1). D'ailleurs ceux qui adoptent l'hypothèse se rendent

(1) Saint Marc, xvi, 17. La seule limite indiquée par Notre-Seigneur au pouvoir surnaturel de faire des miracles a son importance de notre temps. L'Évangile nous dit que dans son propre pays il opéra peu de prodiges *à cause de leur incrédulité* (S. Matth., xiii, 38), ou suivant saint Marc : Il y fit peu de miracles, si ce n'est quelques

coupables d'une étonnante pétition de principe. La divinité du fondateur du christianisme leur parut un motif de croire à ses miracles. Ils méprisent les miracles de saint François Xavier parce qu'il était jésuite ; ils admettent ceux de Jésus-Christ parce qu'il était Dieu. Ce raisonnement est absurde ; et ce qu'il y a de plus triste, c'est que les protestants ne sentent pas cette absurdité. Ils n'aperçoivent pas ce qui est, ou du moins devrait être extrêmement clair : c'est que les miracles de Notre-Seigneur lui-même, comme ceux du plus humble de ses saints, doivent être démontrés par la même règle, par une évidence rigoureuse et impartiale.

Y a-t-il donc quelque caractère intrinsèque qui permette de discerner les miracles des Écritures de ceux de l'histoire ecclésiastique ? Voltaire devrait nous avoir convaincus depuis longtemps qu'il n'y a rien dans les légendes de la vie des saints qui soit plus grotesque et plus irrationnel (je parle comme un insensé), que les histoires de l'arche merveilleuse, de l'âne qui parle, les hauts faits de Samson, les prodiges d'Élie, le poisson de Jonas, les pourceaux possédés, les visions de l'Apocalypse. En un mot, le nombre et la valeur des témoignages qui attestent les uns font-ils absolument défaut pour les autres ? Je crains que ceux qui l'affirment n'aient jamais réfléchi avec beaucoup d'attention ou de sincérité sur ce sujet.

Les écrits des Pères abondent en récits merveilleux ; ils ont tous les caractères de la droiture ; ils entrent dans des détails tellement circonstanciés qu'il est impossible de distinguer les témoignages qu'ils rendent des miracles de ceux des évangélistes. Les témoignages de l'histoire ecclésiastique sont écrasants.

« Au commencement de sa *Free inquiry* le docteur

guérison de malades auxquels il imposa les mains. Après cette déclaration remarquable, peut-on lire sans tressaillir cet aphorisme du rationalisme : *Les miracles cessent lorsque les hommes cessent d'y croire et d'y compter* (Lecky, *History of European morals*).

Middleton reconnaît que la croyance au pouvoir de faire des miracles fut universelle dans tous les pays chrétiens, à tous les âges de l'Église jusqu'à la réforme; que l'histoire ecclésiastique ne fait aucune différence entre un siècle et un autre; raconte la succession des miracles, comme celle de tous les autres événements. Autant que les historiens peuvent jeter de la lumière sur une question, il n'en est pas qui ait été constatée d'une manière plus persévérante, plus explicite, plus unanime que la perpétuité du pouvoir des miracles à travers tous les âges, depuis l'époque la plus reculée jusqu'à celle des réformateurs. Depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours des hommes d'un caractère éminent par leur probité, leur science, leur dignité ont affirmé la même persistance du fait miraculeux au sein de l'Église catholique. » On peut ajouter un argument qui ne manque ni de vérité ni de force, c'est que dans les temps modernes les miracles ont dû supporter le gantelet du scepticisme qui n'était pas encore forgé dans les premiers siècles. Plus un miracle est récent, plus il a subi l'inquisition du rationalisme.

J'ai dit que j'avais à faire une réponse bien simple. La voici. Les protestants ne commencèrent pas comme rationalistes, mais comme protestants. Ils ne rejetèrent pas d'abord les miracles parce que c'étaient des miracles, mais parce qu'ils étaient faits par des papistes. Il n'y avait pas de milieu. Si les miracles étaient réels, les doctrines étaient vraies. Il fallait, coûte que coûte, qu'ils se délivrassent d'une attestation divine qui les accablait. Ils ne pouvaient faire aucune distinction entre les siècles : le témoignage de l'un valait celui de l'autre. Admettre que le don des miracles avait continué, même un instant dans l'Église, c'était fatalement livrer la cause du protestantisme aux mains de ses ennemis. Il fallait démontrer que c'était dans les temps où florissaient les miracles, dans le

III^e, IV^e, V^e siècle, que s'était surtout introduite la corruption du papisme. Middleton, en face de la difficulté, s'écrie : « Si après le temps des apôtres, vous accordez au romaniste un seul siècle de miracles, vous tombez dans une série de difficultés inextricables, et vous ne pouvez leur échapper qu'en accordant la même puissance à l'époque présente. » Ainsi, il n'est aucun moyen d'éluder cette conséquence fatale. Le protestantisme, contraint de manquer de logique pour échapper au catholicisme, est réduit par la logique à se jeter dans le rationalisme. Telle est la droiture de l'esprit humain qu'il ne peut s'arrêter longtemps dans une inconséquence. Les théologiens de Tübingen avaient annoncé que tôt ou tard la théologie protestante serait condamnée à une démonstration par l'absurde. En effet, quand on nie la possibilité des miracles dans le XIX^e siècle, on est amené à nier leur possibilité radicale. Si aucune évidence rationnelle ne peut établir l'existence actuelle d'un miracle, aucune évidence possible ne s'établira dans un pays éloigné, dans un temps crédule. Le seul moyen de se débarrasser des témoignages détaillés et unanimes des Pères, c'est de les accuser en masse comme Middleton, de n'avoir été que des *faussaires*. *Cette défense audacieuse de la sainte vérité*, le scepticisme (je serais plus exact en disant cette crédulité) qui affecte un pareil mépris pour les Pères, ne peut respecter longtemps la vérité de leurs prédécesseurs. Nous touchons à la conclusion. Trois siècles de protestantisme n'ont laissé aux chrétiens que la tradition lointaine d'une révélation surnaturelle. « L'idée de miracle qu'un observateur superficiel aurait pu prendre pour un caractère distinctif, a peu à peu disparu de la doctrine ; ce n'est plus qu'une lueur douteuse et mourante à travers les ténèbres amoncelées par dix-huit cents ans (1). »

(1) *Histoire du rationalisme*, p. 195.

Pour moi, j'ai creusé ce sujet sans remords et sans crainte. Je n'hésite pas à dire que si la raison me conduisait à rejeter en masse tous les miracles de l'Église catholique, je suivrais la raison plus loin et je m'enrôlerais comme un humble disciple de Strauss, de Spencer ou de Tyndall. J'ajoute avec une égale confiance, que la raison sera renversée de son trône avant qu'on ait pu me convaincre que le témoignage unanime de dix-huit siècles n'est qu'une fraude gigantesque; que les saints bénis de tous les âges ne sont qu'une bande de fourbes consommés.

Le protestantisme. — Ah! s'écriait Bossuet, *nos cœurs battent à ce nom; et l'Église, toujours une mère, ne peut y penser sans laisser échapper ses vœux et ses soupirs.* Protestants, le Saint-Père vous écrit à vous tous qui reconnaissez Notre-Seigneur Jésus-Christ pour votre rédempteur, et vous glorifiez du nom de chrétiens; il vous conjure d'examiner avec soin si vous êtes dans la voie tracée par notre divin Sauveur; il vous supplie d'être fidèles à la voix de la conscience, de demander instamment au Dieu de miséricorde qu'il brise le mur qui nous sépare, dissipe les nuages qui nous voilent la vérité; ses bras ouverts vous attendent au sein de la paix. Venez, mes frères, revenez. Le jour s'avance, *maioresque cadunt altis de montibus umbræ!* hélas! la nuit s'approche. Si la raison doit régner seule, elle régnera bientôt comme l'étoile de la nuit, sur des ombres qu'elle ne peut éclairer. Revenez avant qu'il soit trop tard; revenez de peur que vous ne soyez surpris au moment où vous combattez contre Dieu (1).

(1) Venite fratres, si vultis ut inseramini in vite.
Dolor est, cum vos videmus præcisos ita jacere.
Nunerate sacerdotes vel ab ipsa Petri sede,
Et in ordine illo patrum quis cui successit videte,
Ipsa est petra, quam non vinceret superba inferorum porta.
(Saint Augustin.)

CHAPITRE V

L'ÉGLISE ET LA CIVILISATION

Lorsqu'un homme est parvenu à se délivrer d'un affreux préjugé, il trouve de l'intérêt (cher lecteur, pardonnez-moi d'être prolix) à regarder en arrière et à mesurer la puissance de l'illusion qui le séduisait encore, lors même qu'il s'était emparé de vérités qui eussent dû la dissiper sans retour. Dans un discours que j'ai prononcé, il y a quinze mois, sur les relations de *l'Église et de l'enseignement*, je n'ai pu retrouver sans sourire le passage suivant :

« Il est extrêmement instructif d'observer l'étonnante prévoyance que l'Église romaine a montrée en Amérique dans la question de l'enseignement. Son regard pénétrant sonda l'esprit des Américains, pesa la valeur de leurs institutions. A l'aurore de notre existence nationale elle calcula la résistance des forces étrangères qui se trouvaient en jeu, ses plans furent dressés en vue de l'avenir, avec un tact consommé. Elle se mit à l'œuvre avec une indomptable énergie, et sur toute l'étendue de la vaste république s'élevèrent des écoles, des collèges décorés du nom usurpé, du titre trompeur de *catholique*. Et maintenant on est étonné, on est stupéfait d'apprendre que l'Église romaine, pour la première fois, au lieu d'être l'ennemie mortelle de

L'éducation populaire, en est le partisan le plus zélé, le plus habile promoteur. Au lieu d'étouffer les entreprises de l'intelligence, elle est une pépinière de savants, elle encourage de sa sympathie les investigations et les controverses. Nous n'avons pas été un instant la dupe de ces étranges apparences. *Elles sont trop bien démenties par l'histoire et la politique du romanisme dans les siècles passés.* Mais nous payons un tribut d'admiration à ce qui nous semble un chef-d'œuvre d'adresse, sur une grande échelle. L'Église romaine prévient que dans sa nouvelle campagne il lui serait inutile de faire usage de ses armes vieilles et lourdes, elle les rejeta et en choisit d'autres. L'histoire des cinquante dernières années montrera, croyons-nous, qu'elle se conduisit avec sagesse. Dans les débats ouverts sur l'éducation nationale, elle peut revendiquer une part qui n'est pas à dédaigner. Au milieu du fracas des systèmes divers d'éducation publique, elle se présenta armée de toutes pièces, en état de fournir sa carrière avec un immense avantage. »

Le protestantisme a été battu sur le terrain qu'il avait choisi, avec les armées dont il était fier; c'est un fait incontestable. J'avais cru fort habile de l'expliquer par une étrange théorie d'inspiration diabolique qui avait illuminé les astucieux tacticiens de l'Église de Rome. Il ne pouvait entrer dans mon esprit de révoquer en doute la traditionnelle hostilité du romanisme contre le progrès et le développement intellectuels : c'était un axiome pour moi. Cependant dans le même discours je trouve, sur le travail de l'Église au moyen âge, quelques mots qui eussent pu faire naître des soupçons sur ce prétendu truisme.

Nous ne croyons pas que l'Église du moyen âge soit responsable de tous les abus que l'on aime à lui reprocher. Cette accusation me semble trahir une connaissance superficielle de l'histoire. Dieu sait que ces temps passés furent

sombres. Le crépuscule fut long et redoutable. Si la lumière ne fut pas complètement éteinte, il faut cependant en remercier l'Église de Jésus-Christ. Il fallait du temps pour civiliser et christianiser les hordes sauvages que dégorgeait le Nord, et qui absorbèrent presque complètement les races latines de l'Europe méridionale. Au lieu d'être l'ennemie de la culture intellectuelle, l'Église du moyen âge, tâtonnant dans l'obscurité et chancelant sous le poids d'erreurs accumulées, fit une œuvre gigantesque en élevant les esprits de l'Europe au niveau qui leur permit de s'avancer rapidement dans le progrès moderne. Ses chefs d'école furent des travailleurs dont les recherches infinies et la vigoureuse logique auraient accompli, dans de meilleurs jours, de glorieuses conquêtes au service de la vérité. Ses universités se développaient avec une grandeur et une liberté qui feraient honte aux hommes de notre génération. Nous lui devons d'avoir sauvé les germes de la vieille civilisation qui, dans la plénitude des temps, a brisé ses langes et couvert l'Europe de riches moissons. Nous lui devons les monuments de l'antiquité chrétienne, les écrits des Pères qui sont nos pères comme les siens; nous lui devons l'intégrité des saintes Écritures. Non! tant que l'Église de Rome resta dans les vues de la Providence la grande Église catholique de l'Occident, elle continua d'être la puissante protectrice, l'inflexible gardienne des études et des sciences. Quelles que soient les fautes dont elle ait à répondre à d'autres égards, nous nous abstenons ici de lui jeter la pierre. »

Il faut bien le reconnaître, ces deux passages sont contradictoires. Le peu de vérités que le second renferme, quoique livrées à contre-cœur et avec partialité, suffit cependant pour détruire les assertions outrageantes du précédent.

En fait, le protestantisme doit son existence prolongée

à cette opinion, hardiment soutenue et inculquée sans relâche, que l'Église catholique, au lieu d'être la cause, la fondatrice de la civilisation moderne, a été le grand obstacle qu'il a fallu surmonter, fouler aux pieds, pour que l'esprit humain prit possession de ses conquêtes. Que le contraire devienne évident, la réforme perd sa base et n'a plus d'excuse. Un écrivain qu'on ne saurait accuser de faiblesse pour l'Église catholique affirme que le protestantisme a été obligé de refaire l'histoire et de subordonner les faits à ses nécessités (1). Une croyance que l'éducation a pour ainsi dire soudée à toutes les fibres d'une cervelle humaine devient inextricable. Elle donne un sens, une couleur à tout ce qui frappe les yeux et les oreilles. L'étudiant de la meilleure foi est à chaque pas le jouet de l'erreur. Les démonstrations de l'histoire n'ont plus de sens pour lui, ou plutôt il considère les faits d'un centre sujet aux illusions d'optique et ses jugements sont viciés par sa position fautive. Que par la grâce de Dieu cet homme change tout à coup de point de vue, qu'il soit transporté au sommet de la vérité,

*Despicere unde queas alios passimque videre
Errare, atque viam palantis quaerere vitæ.*

tout à coup les perspectives changent; les lignes brisées se raccordent, les abîmes sont comblés, ce qui était renversé se redresse, là où l'œil perplexe ne voyait qu'une scène confuse, un amas de contradictions, se déroule un panorama dont toutes les parties sont harmonieuses et laissent entrevoir les beautés d'un plan divin. Pour la première fois le chrétien se trouve en possession d'une philosophie intelligible de l'histoire.

(1) Pour vivre, le protestantisme a été obligé de se faire une histoire à sa façon. (THIERRY.)

Il ne peut entrer dans mon dessein de tenter une revue du christianisme dans ses relations avec les progrès de la civilisation, des arts, et de la littérature. Dans le court espace où je dois me borner, ce que je puis faire de plus utile, c'est de rassembler un petit nombre de faits constatés, de preuves acquises en dehors des catholiques, et d'en tirer la conclusion générale. Appuyé sur les témoignages de protestants, je montrerai aux protestants que la civilisation dont ils jouissent n'est pas le produit de leur prétendue réforme ; qu'ils doivent chercher son origine dans un âge plus reculé ; que les siècles si calomniés de l'obscurantisme ne furent pas après tout si ténébreux ; que le voile qui, pour un temps, semble envelopper le monde chrétien ne fut pas le signal de la décadence du christianisme, mais de l'invasion d'une corruption païenne ; qu'un travail antérieur au xvi^e siècle préparait une organisation pleine de vigueur et de lumière, fort supérieure à l'œuvre de pulvérisation sociale accomplie par le protestantisme. Si je puis amener un protestant seulement à soupçonner la vérité de ces faits historiques, je lui aurai mis dans la main un fil à l'aide duquel il aura bientôt démêlé toute la trame de ses préjugés de sectaire.

Remontons aux plus sombres jours de l'histoire de l'Église, au x^e siècle. « Il est vrai, le monde était sombre, très-sombre, très-barbare. On se ressentait de sa corruption jusqu'au sein de l'Église elle-même ; mais il faut être atteint d'idiotisme ou coupable de fourberie pour lui en faire un crime. Elle était le roc assailli par les vagues mugissantes ; elle maintenait le pouvoir de l'ordre et de la loi, elle gardait le germe d'une civilisation nouvelle au milieu d'un chaos tumultueux (1). »

« Au moment où l'Église venait de triompher des intel-

(1) Dr Novin, *Mercersburg Review*, november 1851, article EARLY CHRISTIANITY.

ligences et de la civilisation raffinée du vieil empire des Romains, il fut submergé, et elle resta seule avec ses sauvages destructeurs. Son rôle fut complètement changé; elle eut à dompter et à conduire des barbares. La voix qui avait réprimé l'hérésie fut sans pouvoir contre eux. Ils se ruèrent sur son troupeau, défièrent tous ses efforts pour le défendre, et de l'est à l'ouest remplirent l'Europe d'une violence, d'un désordre étourdissant. A peine commençait-elle à prendre de l'ascendant sur ce nouveau monde, qu'elle se vit aux prises avec des difficultés, des ennemis d'une autre nature. Ce n'était plus l'hérésie, c'était le vice, une perversité hautaine, hideuse, toute-puissante comme celle de Sodome ou des hommes avant le déluge. Ce n'était plus la foi, c'étaient les principes élémentaires du devoir, de la justice, de la pitié, de la vérité qui étaient remis en question par l'ambition sans frein et la licence sans honte de l'aristocratie féodale maîtresse de l'Europe. Elle avait à livrer bataille à cette fière noblesse pour défendre les pauvres et les faibles. Il s'agissait de savoir si la religion du Christ et les charges de son Église ne seraient plus que des honneurs, des décorations pour la chevalerie, des apanages pour les gentilshommes; s'il y avait encore sur la terre une force capable de soutenir et de venger les lois de Dieu contre les prévaricateurs. Elle devait se jeter entre l'oppresser et sa proie. Il fallait qu'elle arrachât le respect pour ce qui est pur et sacré à ceux qui n'avaient d'autres lois que leurs passions et leur puissance (1). »

Pensez-vous que le protestantisme ait jamais eu une influence suffisante pour ramener l'ordre au sein de cette épouvantable anarchie? Voyons ce que fit l'Église catholique. « L'Église avait encore, comme aux premiers jours, ses miracles, ses martyrs, ses zélés missionnaires, ses

(1) *British critic*, vol. XXXIII, p. 7.

saints, ses évêques, ses œuvres de dévouement et de charité, son amour pour l'intégrité de la doctrine, la conscience de sa mission céleste, de son pouvoir surhumain pour subjuguier les peuples (1). » Nous allons voir maintenant un nouveau monde surgir des grandes eaux. « Il y avait cinq institutions, écrit le chancelier Kent, qui contribuèrent à modifier les législations. De toutes les causes de réforme la plus puissante consistait dans la communauté de sentiments chrétiens qui unissait les grands pouvoirs. L'histoire de l'Europe pendant les premiers siècles des temps modernes excite notre intérêt par mille exemples concluants; elle nous montre l'ascendant de l'Église sur les princes ambitieux et les guerriers intraitables, l'autorité avec laquelle elle adoucit les mœurs, réprime les violences et fait prévaloir une morale qui ramène la paix, la modération et la justice. L'Église avait ses conciles, les réunions de son clergé qui formaient un lien fédéral entre toutes les nations chrétiennes. Quelquefois, dans ces assemblées, on écoutait les réclamations des princes, on réglait les affaires temporelles des souverains. Cette confédération des peuples chrétiens, unis par le sentiment des mêmes devoirs et des mêmes intérêts tenait en respect le reste du genre humain (2). »

« L'Église, dit M. Lecky, était le cœur de la chrétienté; son esprit pénétrait dans toutes les relations de la vie, et donnait leurs formes aux institutions mêmes qu'elle n'avait pas créées. » « Il y avait une unité typique qui ne se retrouve plus. Ni avant ni depuis, aucun système n'égalait l'influence acquise par le catholicisme au moyen âge, et la civilisation qui en fut le résultat est une des évolutions les plus importantes des sociétés humaines. En donnant une assise aux éléments hétérogènes et anar-

(1) Dr Nevin, *ubi supra*.

(2) *Commentaries on American law*, vol. I, lect. 1, p. 9, 10.

chiques qui se rencontrèrent sur les débris de l'empire romain, en infusant dans les esprits la notion d'une unité supérieure à la division d'une nationalité, d'un lien plus parfait que la force, en transformant l'esclavage en servage et en préparant les voies à l'émancipation du travail, le catholicisme a jeté les fondements de la civilisation moderne. Il offrait lui-même la plus admirable organisation, et ce fut sous son influence que se développa cet ensemble d'institutions politiques, municipales et sociales où nos gouvernements puisent encore la plupart de leurs matériaux. Dans la transition de l'esclavage au servage, du servage à la liberté, l'apostolat de l'Eglise fut le plus zélé, le plus infatigable, le plus efficace (1). »

« Il est historiquement incontestable, c'est le docteur Nevin qui le déclare, qu'avant l'époque de la réformation la société européenne s'avancait résolument vers une liberté rationnelle et sage. C'était un vaste et difficile problème de sauvegarder les intérêts de la royauté, de l'aristocratie et des peuples tout en cédant au mouvement civilisateur, de telle sorte que sans être un obstacle chacun vint concourir au bien-être de tous. Cependant, en présence de forces perturbatrices, nous voyons le problème approcher d'une solution convenable et totale. Il suffit de se rendre compte de l'antagonisme de ces éléments divers à la fin du moyen âge, pour sentir combien il est injuste de reprocher au vieux catholicisme d'être l'ennemi de la liberté populaire. A cette époque il y avait des siècles que le pouvoir était le seul gardien de la société européenne et il n'avait pas souffert qu'aucun des intérêts rivaux prit sur les autres une prépondérance exclusive (2). »

Cette force surhumaine, qui apparaît avec tant d'évidence, dans la réorganisation du monde moral et social,

(1) *History of rationalism*, vol. II, p. 36, 37, 209.

(2) *Mercersburg Review*, march 1851, Modern civilisation.

ne brille pas d'un moindre éclat dans les régions de l'intelligence. « Plus on étudie, nous dit Lecky, les temps qui ont précédé la réformation, plus on acquiert la certitude que le ^{xii}^e siècle est le point de départ de la rénovation intellectuelle de l'Europe. Grâce à des causes complexes qu'il serait fastidieux d'énumérer (1), la renaissance de la littérature latine modifia profondément les esprits (1). » Le docteur Nevin apporte aussi son témoignage : « C'est vraiment un enfantillage de supposer que le retour de l'instruction date précisément du ^{xvi}^e siècle. Il faut au moins remonter au delà du ^{xii}^e, et les preuves abondent pour établir que les progrès furent aussi rapides de cette époque à la réformation qu'ils l'ont été depuis. Toutes les branches des connaissances humaines étaient en pleine vigueur avant que le protestantisme vint disputer sa part à l'Église de Rome (2). » Vers le milieu du ^{xiii}^e le mouvement était si prononcé qu'Hallam a pu dire : « Cette époque jette une vive lumière, ce fut l'âge de la poésie et des lettres, des arts, des progrès incessants (3). » Le même auteur revient à plusieurs reprises sur la reconnaissance que nous devons à l'Italie pour la renaissance des études classiques. « On trouverait à peine, dit-il, un homme de quelque autorité littéraire dans l'histoire moderne, qui n'ait pas profité directement ou indirectement des trésors de la littérature ancienne. Il est très-vraisemblable que sans les Italiens du moyen âge ils eussent été perdus sans retour (4). »

(1) *Hist. of rat.*, n° 70. Rien d'étonnant que les historiens du rationalisme trouvent fastidieux de rechercher les causes de cette merveilleuse renaissance ! Ailleurs, dans un moment irréfléchi d'enthousiasme pour la grandeur de Saint-Pierre de Rome, M. Lecky s'écrie : « Là dorment les pontifes du moyen âge qui ont éclairé les ténèbres de siècles pervers, et guidé les nations dans leur marche. »

(2) *Mercersburg Review*, *ut supra*.

(3) *Middle ages*, ch. III, p. 41.

(4) *Literature of Europe*, vol. I, ch. II, n° 49.

L'Italie était le siège, on pourrait dire le domicile, de la papauté. En partant du xvi^e siècle, Hallam ajoute avec justesse : « Les principes de ce grand fondateur de la réformation, et l'ardeur avec laquelle l'attention se porta sur la controverse religieuse arrêtaient pour un temps les progrès de la philosophie et de la littérature de ce côté des Alpes (1).

Gibbon estime, je crois, qu'il y avait à la fin du

(1) *Literature of Europe* ch. iv, n. 61. Frédéric Schlegel, dans sa philosophie de l'histoire, appelle l'époque de la réformation : *une ère vraiment barbare*. On connaît les lamentations d'Érasme sur le préjudice que les lettres éprouvèrent de la réformation; mais on pourrait peut-être ici récuser cet auteur.

M. Littré, de l'Académie française, est loin d'être un catholique, et son érudition n'a pu refuser un tribut à l'œuvre régénératrice de l'Église au moyen âge. J'emprunte à un écrivain, *qui continue à rester protestant*, une observation spirituelle qui est encore présente à plus d'un souvenir. « La cause réelle des progrès modernes, dit le Dr Éwer, fut le réveil des intelligences qui devança de quatre cents ans le dogme du protestantisme. C'est à ce réveil de l'esprit, du goût, du génie d'invention, que l'on doit l'abandon des formes grossières des vi^e, viii^e, ix^e et x^e siècles, et longtemps avant la réforme continentale (pourquoi continentale?) la découverte de ces types d'architecture les plus élégants qui aient jamais existé. Dans le x^e siècle on inventa le papier; avant la naissance de Jean Calvin et de Martin Luther (de Thomas Cranmer et de Henri Tudor) on découvrit la gravure et l'imprimerie, ces deux gardiennes des pensées de l'homme. Dans le xiii^e siècle on établit des banques d'échange et d'escompte; on trouva la poudre à canon, la poste aux lettres, on fit l'application du magnétisme à la boussole; ainsi on donna au commerce et aux découvertes géographiques une impulsion qu'elles n'avaient jamais eue; dans le x^e siècle on construisit des horloges, on peignait à l'huile avant la naissance de Luther. Dans le xiii^e siècle l'astronomie, la géométrie et l'algèbre furent introduites en Europe, où elles ne cessèrent plus d'être cultivées; la découverte de l'Amérique précéda la Réforme. Avant la Réforme on avait vu naître Dante Pétrarque, Chaucer, Boccace; Roger Bacon, trois siècles avant son successeur, lord Francis Bacon, faisait connaître au monde la méthode d'investigation qui sert encore de guide à toutes les sciences et devait être la base sur laquelle lord Bacon élèverait sa renommée. Ce fut pourtant le Bacon des âges ténébreux du xvi^e siècle. Celui-ci ne fit que mettre en pratique les leçons qu'il avait reçues. (*Failure of Protestantism*, p. 142, 143.)

xv^e siècle une cinquantaine d'universités ; le docteur Helfenstein en donne une liste de soixante-six qui fonctionnaient au commencement de la réformation. Les plus anciennes, celles de Bologne, de Paris, d'Oxford, remontaient au xii^e, peut-être au xi^e siècle. La plupart avaient eu pour point de départ les écoles des monastères ou des cathédrales, beaucoup plus anciennes. Dans les décrets des conciles, dans les lettres des papes et des évêques nous avons les preuves les plus évidentes que dès les premiers siècles, l'Église travailla sérieusement à l'instruction gratuite de ses enfants. Les résultats obtenus par les universités du moyen âge est simplement magnifique. Les jeunes gens catholiques de l'Europe furent dévorés de la passion des lettres et se pressaient par milliers à la porte des grandes académies (1). Ils s'asseyaient par milliers aux pieds des grands maîtres (2). Si nous avons le temps de nous étendre sur ce sujet, les plans d'études et l'ampleur avec laquelle les écoles étaient administrées se disputeraient notre admiration.

Jetons encore un regard sur les témoignages que nous trouvons dans les bibliothèques. Nous ne ferons pas le voyage de Florence ni de Rome. Ce sont les collections des réformateurs que nous mettons à contribution. Suivons un charmant cicérone qui nous fera pénétrer dans un cabinet d'une bibliothèque de la protestante Angle-

(1) Le nombre des étudiants aux principales universités semble aujourd'hui tout à fait romanesque. En 1262, Bologne en comptait 10,000 ; en 1394, l'université de Paris en avait autant ; Salamanque et Vienne chacune environ 7,000. Woad, dans son *Histoire de l'université d'Oxford* porte le nombre de ses étudiants en 1250 à 30,000. Huber essaie de justifier cette évaluation, mais elle contient une exagération évidente.

(2) Abailard et Albert le Grand avaient à Paris plusieurs milliers d'auditeurs. Ils étaient obligés de parler en plein air. La place Maubert (Magni Alberti) est restée comme un monument curieux de cet enthousiasme scolastique.

terre. Écoutons les causeries de M. Matthew Arnold à propos des publications de l'abbé Migne. « Au milieu de tous les assauts qui viennent froisser les sentiments d'un bon catholique dans cette contrée protestante, en dépit de cette insensibilité dédaigneuse pour la grandeur de Rome, de cette froideur qu'il trouve partout, et trouve si dur de supporter, s'il sait ouvrir les yeux, il ne manquera pas de sujets de consolation, et de tous côtés découvrira des hommages rendus à la sublimité de sa religion. Je veux lui en signaler un. Qu'il se rende à Londres dans un lieu plein de délices, dans cette île fortunée de Bloomsbury, dans la salle de lecture du Musée britannique. Qu'il visite le quartier sacré, la région où sont collectionnés les ouvrages théologiques. Je tremble presque de lui dire ce qu'il va trouver, car M. Spurgeon, comme un second calife Omar, pourrait bien livrer la bibliothèque aux flammes. Il sera ébloui par un immense ouvrage catholique, les in-quarto de l'abbé Migne, qui règne sur cette région et contraste avec l'insignifiance des forces protestantes éparpillées sur ses frontières.

» La réformation y est en vérité dignement représentée. M. Panizzi connaît trop bien ses devoirs pour souffrir qu'il en soit autrement. On y voit toutes les variétés du protestantisme, la bibliothèque des théologiens anglo-catholiques savants, bien tenue, exemplaire, mais quelque peu dépourvue d'intérêt. Les ouvrages de Calvin, inflexibles, guerroyants, menaçants; les ouvrages du docteur Chalmers; le chardon d'Écosse, jouant parfaitement le rôle de la rose de Jéricho, mais sans rien perdre de sa couleur locale; les ouvrages du docteur Channing, le dernier mot de la philosophie religieuse, dans un pays plein d'érudits, mais décourageant pour les supériorités, la fleur de la médiocrité morale et intelligente. Il est vrai qu'ils sont tous divisés entre eux; mais, fussent-ils unis

tous ensemble, ils ne sembleraient encore que des pygmées près du léviathan catholique, leur voisin ! Dans sa majesté bleue et dorée, il remplit étagère sur étagère, compartiment sur compartiment, il élève sa droite jusqu'au ciel parmi les in-folio blancs des *Acta Sanctorum* et plonge sa gauche dans l'enfer au milieu des *octavo jaunés* des lois du Digeste.

» On trouve toute chose dans cette immense compilation. Un cours complet de patrologie, une encyclopédie théologique, une seconde encyclopédie théologique, une troisième encyclopédie théologique, religion, philosophie, histoire, biographie, arts, sciences, bibliographie, commerce. L'ouvrage embrasse tout ce qui peut intéresser l'esprit humain. Comme une de ces grandes cathédrales du moyen âge, il suffit seul aux études de toute une vie. Semblable au filet de l'Écriture, il prend dans ses mailles le bon et le mauvais, le sacré et le profane, tout ce qui peut offrir une pâture à l'intelligence. Ses proportions sont colossales comme l'autorité dont il émane ; c'est éminemment le pouvoir historique de l'Église ; je ne crois pas que ce soit l'Église de l'avenir ; mais, incontestablement, c'est l'Église du passé, l'Église de la multitude » (1).

Nous ne nous arrêterons pas à quereller le gracieux écrivain sur les doutes qu'il exprime à l'égard de l'avenir. Le témoignage qu'il rend du passé est le seul emprunt que nous avons à lui faire. Si M. Arnold s'imagine que lui, ou tout autre, est de force à construire une Église plus belle, ne troublons pas ses plaisirs dans cette hasardeuse expérience.

Nous croyons en avoir dit assez, assez tout au moins pour n'être pas surpris de l'indignation de cet historien germanique, de ce vengeur protestant d'Innocent III,

(1) *Essay on Pagan and mediæval religious sentiment.*

lorsqu'il s'écria brutalement. « Il n'y a que les esprits superficiels, que ceux qui n'ont pas étudié les documents, qui sont aveuglés par la prétendue supériorité de leur époque ou leur haine systématique, qui osent accuser l'Église d'avoir favorisé l'ignorance (1). » Nous en avons dit assez pour comprendre comment un réformateur anglais, écrivant au pape, crut devoir s'humilier et confesser sa honte d'avoir passé cinquante-deux ans de sa vie à décrier la religion de ses pères, « cette religion qui a nourri les pauvres des aumônes et des revenus de l'Église, cette religion qui inspira la générosité et la piété des architectes auxquels nous devons les monuments qui font notre admiration, ces hommes qui ont ouvert tant de retraites à la science, promulgué les lois, fondé les institutions qui font l'orgueil de l'Angleterre (2). »

(1) Hurter, *History of Innocent III*, book XXI.

(2) William Cobbett, *Letter to Pope Pius VIII*, nov. 10, 1828.

CHAPITRE VI

L'ÉGLISE ACCUSÉE DE PERSÉCUTION

Il n'y a pas de chapitre dans l'histoire de la race humaine qui m'affecte plus péniblement que les annales de la persécution. J'éprouve presque une défaillance physique au souvenir de ces jours lugubres où les hommes croyaient, en torturant les corps, réveiller les consciences, et employer un argument légitime pour former les convictions. Je frémis à la pensée de calculer les incalculables angoisses qui ont été infligées pour la défense, ou du moins, au nom de la religion. En écartant cette tâche j'éprouve un sentiment de reconnaissance envers le Dieu tout-puissant qui a permis que cette époque de cruauté soit passée, ou presque passée sans retour; qu'il me soit permis de terminer cette courte préface par trois courtes observations.

Lors même que les anciennes et sanglantes histoires qui jouent un rôle si dramatique dans la polémique protestante seraient d'une incontestable vérité, fourniraient-elles un argument quelconque au grand problème de l'apostolicité de l'Église? Comment infirmeraient-elles ce fait que l'Église catholique, en communion avec le siège de Pierre, est la seule qui vienne de Notre Seigneur Jésus-Christ? L'invention de la torture ne fait pas partie de

la foi catholique. On ne la retrouve ni dans l'Écriture ni dans la tradition. Les catholiques qui persécutèrent au xvi^e siècle, ne persécutaient pas parce qu'ils étaient catholiques, mais parce qu'ils étaient du xvi^e siècle. Lorsque des cruautés, commises dans l'âge de fer, sont citées en des jours meilleurs à la barre de juges plus humains, on sent redoubler l'horreur qu'elles inspirent. Il est vrai que, dans un certain sens, l'Église est intolérante et doit toujours l'être. L'erreur et la vérité sont incompatibles. La mission de l'Église est de condamner, de déraciner l'erreur. Mais toute son armure se compose d'un glaive spirituel qui n'entame point les chairs. Ses jugements ne reçoivent pas leur sanction de ceux qui tuent les corps, mais de celui qui du même coup peut jeter le corps et l'âme dans l'enfer. Dire, comme mes oreilles l'ont entendu, que l'Église a fait un dogme de la persécution est un reproche risible, ou plutôt il serait risible s'il ne causait une profonde tristesse. Ceux qui ont l'impudeur de soutenir de telles assertions se rangent parmi ces calomnieux dont parlait Bossuet. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils portent un tribut involontaire à la stabilité de cette divine Église. Au fond de leurs âmes, ils la croient donc tellement immuable, qu'elle couvre les usages et les empreintes de tous les temps, qu'elle traverse de générations en générations.

En second lieu, les accusations des protestants, loin d'être justifiées, sont souvent empreintes d'une telle exagération qu'elles portent en elles-mêmes le cachet de l'imposture. Je puis m'exprimer ainsi avec d'autant moins de réserve, qu'il y a un an, j'employais les mêmes expressions. Alors que j'étais encore protestant, je ne pouvais comprendre comment un homme pourvu de quelque éducation et quelque droiture pouvait rendre l'église responsable des atrocités des Espagnols dans les Pays-

Bas, des dragonnades des Cévennes et du massacre de la Saint-Barthélemy. Autant vaudrait accuser l'Église orthodoxe de Russie des malheurs de la Pologne, ou affirmer que les maux de l'Irlande sont la conséquence nécessaire des trente-neuf articles. Le *Te Deum* de Grégoire XIII est un morceau friand pour la controverse protestante; mais n'y a-t-il pas de l'enfantillage à nier que ce pape avait été complètement trompé sur les faits?

Une dépêche précipitée lui annonce que le roi de France et sa famille viennent d'échapper à une tentative de meurtre ourdie par les huguenots, et que les assassins ont été punis. Le pape entre à Saint-Pierre et adresse à Dieu de publiques actions de grâces. Il ne connaissait pas la vérité de cette nuit lamentable.

L'inquisition espagnole, comme son nom l'indique, était une institution locale, nationale et non catholique. C'était un tribunal plus politique que religieux, approuvé, il est vrai, par le pape, mais sollicité et maintenu par l'autorité royale. Son but était de maintenir l'unité espagnole; son principe était de poursuivre l'hérésie comme un crime contre la société, et de la compétence du pouvoir civil (1). MM. Lecky et Llorente lui-même reconnaissent que les pontifes romains firent leurs efforts pour adoucir cette sévérité et protestèrent contre les excès de Torquemada. Lorsque Charles V et Philippe essayèrent d'importer leur tribunal dans les villes d'Italie, les papes encouragèrent les Italiens à la résistance.

Quant à la cour de Rome, personne n'a jamais prouvé que sa procédure ait manqué de douceur et d'indulgence. Suivant la juste remarque de Balmès, l'usage que Rome fit de l'inquisition est la meilleure apologie que l'on puisse opposer à ceux qui la voudraient traiter des noms

(1) On pourrait citer Voltaire, Ranke, Guizot et d'autres auteurs qui constatent cette vérité.

de barbare et de sanguinaire. Dans les premières années de ce siècle, les procès-verbaux de la congrégation romaine furent portés à Paris par Napoléon, qui en fit faire une traduction française, et les documents pillés ne furent restitués au Vatican qu'en l'année 1846. En 1849 les archives romaines furent de nouveau livrées au pillage; en ce moment soixante-dix volumes in-folio se trouvent à Dublin, dans la bibliothèque du collège de la Trinité. Jusqu'ici, on n'a rien pu découvrir qui jetât quelque discrédit sur les procédés du tribunal de l'inquisition.

La publicité donnée à ces parchemins a eu pour résultat de jeter un jour nouveau sur un vieux mythe : les malheurs du célèbre Galilée. L'histoire de Galilée, soumis à la question, a fait noircir depuis trente ans un poids incalculable de papier. Le lecteur qui voudra bien prendre la peine de feuilleter quelques pages, aura bientôt une conviction faite. Il verra que l'astronome, non-seulement n'a pas affronté la torture, mais que la fameuse exclamation qu'on lui prête : *E pure si muove, n'est qu'un de ces mots de circonstance inventés après coup*. Toute la tyrannie de l'inquisition fat d'obliger un savant de s'en tenir à la science, et de laisser à l'Église l'interprétation des Écritures. Soutenir que l'Église s'est prononcée contre le système de Copernic ou tout autre système d'astronomie, c'est lui prêter des torts dont on triomphe sans peine. Copernic était un prêtre catholique. Pendant plusieurs années il jouit à Rome même des honneurs du professorat, et en 1543 il dédia son grand ouvrage *De Revolutionibus* au chef de l'Église, le Pape Paul III.

J'ai quelque temps hésité à faire une troisième remarque; mais j'ai la confiance qu'aucun ami bienveillant ne la prendra en mauvaise part.

Le protestant qui pousse les hauts cris en faveur de la

tolérance contre les persécutions de l'Église de ses ancêtres se livre à une tactique où la naïveté le dispute à l'effronterie.

Récriminer n'est point argumenter. En général, je ne me suis point aperçu que l'Église catholique eût l'habitude de rendre raillerie pour raillerie. Une petite vérité désagréable, suggérée par un écrivain qui n'est pas catholique, sera peut-être utile pour ralentir un instant ces flots intarissables de reproches mal fondés. Je n'assumerai pas la tâche odieuse d'évoquer les récits lugubres de cette haute Église que les puritains persécutés accusaient de s'être engraisée du sang de sa mère. Je ne donnerai pas une édition nouvelle du traité *De hæretico comburendo*, ni des lois pour *éventrer et pendre les papistes*. Laissons ces faits à l'histoire.

Je me contenterai de rapporter, sur la nature de la tolérance protestante, quelques passages extraits d'une histoire systématique de la persécution.

L'auteur avait peu de partialité pour l'Église catholique romaine; les mots que je vais copier le prouveront suffisamment.

« Le protestantisme, dit-il, considéré comme système dogmatique, a très-peu contribué à la liberté religieuse. Quelques réflexions mettront cette proposition en évidence.

» Le catholicisme est une ancienne Église. Il devait en grande partie son influence à des services considérables rendus à l'humanité. Il s'appuyait sur le principe d'autorité et avait à se défendre contre les attaques et les innovations.

» De cette situation prise, que le catholicisme ait essayé de noyer dans le sang une doctrine plus pure, c'est un crime odieux, mais c'est un crime qui ne manquait pas de prétexte. Il pouvait faire valoir les bienfaits inappréciables qu'il avait répandus sur le monde, l'esclavage

détruit, la civilisation fondée, les générations qu'il avait doucement endormies dans leurs tombeaux. Il pouvait montrer les institutions sociales toutes imprégnées de ses doctrines; les convulsions qu'il faudrait traverser pour les détruire; les antipathies que soulèverait le triomphe du jugement privé. Ces considérations n'effacent pas son crime, elles en atténuent la culpabilité. Que dirons-nous d'une Église qui n'était qu'une création de la veille, d'une Église qui n'avait rendu aucun service, n'avait aucun titre à la reconnaissance, faisait profession d'être la créature du jugement privé, quoiqu'en fait elle fût sortie des intrigues d'une cour vicieuse, et qui cependant supprimait par la violence un culte que la multitude jugeait nécessaire à son salut, qui persécutait par tous ses moyens et de toutes ses forces, ceux qui s'attachaient à la religion de leurs pères. Que dirons-nous d'une Église qui s'étendait tout au plus au quart de la chrétienté, qui s'était fractionnée en innombrables sectes, dès que son principe avait été proclamé, et qui était tellement possédée de la manie de dogmatiser, que chacune de ses sectes affirmait ses doctrines propres avec autant d'assurance, persécutait avec autant de violence, qu'une Église entourée depuis plus de douze cents ans de respects et d'hommages. Que dirons-nous de ces hommes qui, au nom de la liberté religieuse, inondaient leur pays d'un déluge de sang, foulaient aux pieds tous les sentiments de patriotisme, appelaient les étrangers à leur secours, se réjouissaient des désastres de leur patrie, et, devenus les maîtres, établissaient une religion aussi absolue, aussi tyrannique que celle qu'ils avaient renversée? Tel fut le spectacle que pendant plus d'un siècle le protestantisme donna partout. Son intolérance était générale, inflexible; on peut dire avec vérité que les catholiques romains donnaient plus d'exemples de modération que les protestants orthodoxes.

L'Hôpital et lord Baltimore, ces durs fondateurs catholiques du Maryland, furent les deux premiers législateurs qui, pendant la durée de leur pouvoir, maintinrent la liberté religieuse. Le Maryland fut le seul refuge des opprimés de toutes les sectes jusqu'au moment où les puritains prirent la direction des affaires. Ceux-ci retournèrent le code pénal contre ceux qui les avaient recueillis avec tant de noblesse et de générosité. On peut affirmer avec certitude que, pendant le *xvi^e* siècle, pas une voix ne s'éleva en faveur de la tolérance sans soulever l'indignation du clergé. A peine en trouvera-t-on de rares exemples avant le milieu du *xvii^e* siècle.

Il ne serait nullement exact de se représenter la persécution comme un glaive que l'on affine pour le moment du combat ; comme un accès de colère, ou comme l'usage aveugle d'une vieille tradition : elle constituait chez les premiers protestants une doctrine définie ; ils en avaient des traités ex-professo ; elle faisait partie intégrale de leur théologie. Les théologiens les plus habiles la soutenaient de leur autorité, la prescrivaient aussi bien contre les sectes les plus inoffensives, que contre les plus redoutables. C'était l'opinion reçue pendant l'âge d'or du protestantisme, et elle se manifestait avec plus de violence dans les classes où l'enseignement du dogme avait pénétré plus profondément.

Ce qui précède est à peu près résumé dans cette épigramme de d'Alembert : « Les réformés, qui reprochent tant l'intolérance à l'Église romaine, ne haïssent la persécution que quand ils la subissent et nullement quand ils l'exercent. »

La thèse que M. Lecky soutient avec d'excellents arguments et une grâce parfaite de langage, consiste à dire que la tolérance religieuse ne vient point du pro-

testantisme dogmatique, mais du rationalisme qui tôt ou tard prendra sa place. Si, comme le dit M. Lecky, l'exercice du jugement privé est un droit et un devoir, il est absurde d'imposer d'avance la conclusion qu'un homme doit tirer; il est absurde de voir une offense à la divinité dans l'esprit d'impartialité et de scepticisme. Je suis heureux de me trouver d'accord sur un point avec M. Lecky; je reconnais avec lui que la dogmatique protestante est une absurdité; mais je ne puis admettre avec lui que l'esprit d'infidélité ou, s'il le veut, le rationalisme soit un apôtre de tolérance plein de douceur et de miséricorde. Sans doute il est absurde que des gens qui ont proclamé le droit du jugement privé condamnent les indifférents et les incrédules, mais il est très-logique que ceux qui s'arrogent le droit de ne croire à rien, dénoncent, attaquent et s'unissent pour extirper une Église qui ose parler d'une autorité divine et condamner à la fois les hérétiques et les incrédules. J'ai relu l'histoire des cent cinquante dernières années, dans le but unique d'éclaircir ce problème, et j'ai acquis la conviction que de toutes les persécutions endurées par l'Église, aucune n'a été aussi sauvage, n'a montré autant de haine et moins de pitié, que celle qui lui fut infligée par les rationalistes, les libres penseurs et les libéraux de l'Europe moderne. Au début de ce chapitre, je me demandais avec hésitation si les jours de proscription et de violence étaient passés sans retour. Je crains — *quod Deus ervertat* — je crains que cette génération ne passe point avant d'avoir vu justifier ce doute. Cependant, quoique je sois convaincu de l'erreur de M. Lecky, je n'ai pas le moindre désir de voir donner à sa théorie ce démenti pratique.

Je suis bien persuadé que la véritable tolérance ne sera jamais le fruit de ce rationalisme qui, en reconnaissant la liberté du doute, a toujours refusé la liberté de croire. Elle

ne peut venir que de la paternité chrétienne, de cette charité surnaturelle dont la souffrance n'altère pas la douceur. Mais la charité chrétienne ne peut exister sans la foi chrétienne, et la base de la foi, c'est l'autorité. En admettant qu'une autorité divine se soit manifestée parmi les hommes, il importé de savoir si nous devons croire ou douter; si l'exercice du jugement privé est un droit, un devoir ou un acte de sens commun.

Cette question est restée en suspens dans les pages qui précèdent; elle ne peut être différée plus longtemps. Je vais entamer cette discussion, et, comme je ne m'adresse pas à des rationalistes avoués, mais à des protestants, je prendrai pour point de départ le fait de l'incarnation.

Avant de quitter le sujet que je viens de parcourir, je ne puis résister à la tentation de faire une demande, et d'avance je souris au doute qu'elle va soulever dans plus d'un fils de la réforme. Bien cher lecteur, ne soyez pas trop pénétrant; n'allez pas scruter avec trop de finesse. Je me contente de prendre un passage de la Bible anglaise et vous en laisse l'interprétation dans le calme de votre conscience. Saint Pierre, après nous avoir dit que Notre Seigneur souffrit pour nous laissant un exemple que nous devons suivre, nous rappelle que lorsqu'on l'insultait il n'injurait point. Notre divin maître lui-même adresse à ses disciples ces remarquables paroles : *Soyez heureux lorsque les hommes vous haïront, lorsqu'ils vous chasseront, lorsqu'ils vous feront des reproches, qu'ils maudiront votre nom pour l'amour du Fils de l'homme, réjouissez-vous en ces jours et tressaillez de joie parce que votre récompense est grande dans le ciel.*

Maintenant, promenez vos regards sur l'immensité de la terre; que votre pensée remonte de trois siècles dans les temps écoulés, et demandez-vous quelle est, entre toutes

les autres, la société qui a été le plus spécialement appelée à remplir le précepte du grand apôtre; quelle est celle qui a le mieux récolté les bénédictions de notre béni Seigneur et Sauveur ?

DEUXIÈME PARTIE

ORIGINE DIVINE DE L'ÉGLISE

CHAPITRE PREMIER

L'INCARNATION ET LA MISSION DU SAINT-ESPRIT

Le plus éminent des anciens philosophes confessait l'insuffisance de la raison pour déterminer certaines vérités de l'ordre immatériel. Son regard, animé d'une sorte d'intuition prophétique, semblait entrevoir la venue d'un Dieu qui fixerait les incertitudes par l'autorité de sa parole divine. L'heure est venue pour les protestants de se demander s'ils ne sont pas retombés dans les obscurités de Platon. Pour eux, le Dieu est venu et disparu. *Ad superos Astræa recessit*. La divine parole ne retentit plus sur la terre, les esprits flottent dans l'incertitude, comme si jamais elle n'était descendue du ciel. Le christianisme a été le principe d'une rénovation glorieuse, sa beauté lui a valu le nom de civilisation ; mais, quand nous venons à sonder la portée de cette expression, elle signifie simplement que de nouveaux espaces ont été livrés à l'intelligence humaine ; elle peut les parcourir en tous sens ; elle peut admirer et douter. Le rapport de la vérité à la raison, l'attraction qu'elle exerce sur l'esprit est la même qu'auparavant. La croyance aux doctrines chrétiennes

résulte de l'assentiment de l'intelligence à des vérités probables (1).

Voilà ce qu'on appelle la foi. Cette croyance est une opinion plus ou moins arrêtée et diffère seulement des autres jugements intellectuels, parce qu'elle ne provoque pas les mêmes émotions, ne rend pas les mêmes services, n'inspire pas les mêmes espérances. L'espérance qu'elle éveille la caractérise ; c'est un désir inquiet d'un état futur où la connaissance remplacera le doute, où l'éclat de la lumière dissipera les incertitudes. C'est précisément ce que demandait Platon ; c'est aussi, me direz-vous, ce que promettait saint Paul. Cette réflexion, cher lecteur, suffirait pour démontrer à quel point vous ignorez ce que c'est que la foi catholique. Voici ses propres paroles : *maintenant je sais et un jour je saurai*. L'assurance est la même, la mesure seule dans la connaissance diffère. Maintenant, je connais imparfaitement, un jour je connaîtrai comme je suis connu.

La foi protestante est un effort intellectuel, c'est une lutte pour saisir la vérité. La conserver est une entreprise difficile, lui assigner des limites précises serait impossible. La confiance avec laquelle l'esprit se repose sur ses croyances varie ; elle s'élève et s'affaisse ; le moindre choc intellectuel l'ébranle ; par instants, elle semble s'évanouir tout à fait. Il y a des jours où l'on sent mouvoir le sable sur lequel est construit le frêle édifice. L'esprit entrevoit que les deux prémisses de son argument fondamental ne sont que des opinions ; qu'elles sont incertaines et peuvent être fausses comme elles. Toute la théologie protestante se résume dans un syllogisme : •

Toutes les doctrines contenues dans l'Écriture sont vraies.

(1) Chillingwort ne s'est pas contenté d'écrire cette proposition, il s'est efforcé de la prouver.

Cette doctrine est contenue dans l'Écriture, donc elle est vraie.

Je défie un protestant d'établir la certitude des deux propositions dont il tire la conséquence (1).

Ainsi la foi devient pour l'esprit une torture spirituelle, l'homme sent qu'il doit croire; il est malheureux, il est poursuivi des remords de manquer à ce devoir. Il trouve une triste consolation à penser que le doute est une épreuve, la plus cruelle épreuve de cette vie passagère. Il y cherche le triomphe de la persévérance chrétienne. La perfection de cette vertu n'éclate-t-elle pas lorsque l'homme, ayant perdu toute espérance, ferme les yeux et se persuade qu'il espère encore? On pourrait y reconnaître, avec un cruel à-propos, la victoire de l'espérance sur la foi.

Les protestants ont l'espérance. Platon l'avait aussi. *Toute-puissante espérance! Le prix qu'il attendait était glorieux* — καλον τὸ ἄθλον καὶ ἡ ἐλπίς μεγάλη. Il n'y a pas de protestant de quelque intelligence, fût-il des plus dévôts, qui en conscience osât se servir d'expressions plus énergiques que celles que le philosophe païen met dans la bouche de Socrate. *Affirmer avec certitude que la vérité est telle que je viens de l'exposer, serait au-dessus de la raison de l'homme. Mais il convient aux hommes de croire qu'elle en diffère peu; de croire du moins à l'immortalité de son âme; il est digne d'eux de porter hardiment cette croyance au milieu des périls; de s'en servir comme d'un talisman pour repousser la séduction du mal.* Ce qui manquait à la foi de Platon, ce qu'il désirait avec ardeur, est précisément ce qui manque à la foi protestante, ce qui

(1) En effet, la mineure a toujours été contestée par une moitié des protestants; la majeure est de plus en plus révoquée en doute. En d'autres termes, les protestants n'auront bientôt plus de théologie, et par conséquent aucune espèce de foi.

fait l'objet de ses vagues aspirations : c'est la certitude. Mais la certitude est de l'essence de la foi. La foi et le doute sont des termes contradictoires. La foi protestante est quelque chose qui se couvre d'un faux nom. Les protestants croient à leurs opinions, mais la foi est la soumission de l'intelligence à une autorité qui est en dehors de nous, qui ne peut ni tromper ni être trompée.

Si Platon avait entendu la toute-puissante parole de Dieu, le caractère de sa croyance eût immédiatement changé. La conviction eût pris la place de la vraisemblance, la certitude n'eût pas été le fruit de conclusions rigoureuses déduites de prémisses; elle eût été l'assentiment raisonnable et joyeux de son intelligence à la parole du Très-Haut. Il n'eût pas questionné; il ne se fût pas arrêté à rechercher si la vérité révélée était bien en rapport avec ses goûts et ses notions antérieures; il n'y eût eu dans son esprit que deux actes : écouter et croire. Avant donc *que notre esprit se hasarde au bruit des mots et des choses, dans une voie obscure et ténébreuse*, hâtons-nous de nous incliner avec joie à l'appel d'une parole divine et par conséquent infaillible.

Si Notre-Seigneur revenait sur la terre dans sa gloire et sa majesté, nous cesserions vite de dogmatiser et de disputer. Nous nous écririons tous d'une voix : Voici le Messie; il nous enseignera toutes choses. Cher lecteur, ce n'est pas une hypothèse, c'est une réalité; Notre-Seigneur est en ce moment au milieu de nous; les preuves irrésistibles de sa divinité resplendissent; l'imposante autorité de sa voix retentit; dans la personne de ses ministres, il s'approche, il pose la main sur vous et vous dit : C'est moi-même qui vous parle.

Ce n'est point une figure de rhéteur, ce n'est point une audacieuse métaphore. La voix de l'Eglise est la voix de Dieu tenant au monde le langage qu'il lui adressait il y a

dix-huit siècles. Le Dieu dont le philosophe grec entrevoyait l'avènement possible, apparaît à l'heure présente. Les conséquences de cet avènement ont-elles jamais frappé votre esprit ? Avez-vous jamais compris, avez-vous jamais soupçonné le fait immense de l'incarnation ? L'infini, l'éternel s'emprisonne dans des limites ; il s'ensuit l'âme et le corps d'un homme ; il veut mourir en sacrifice pour les péchés du monde ; il crée l'Église, la fonde sur le roc et lui promet que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ; il choisit ses représentants ; sa toute-puissante parole leur donne une formidable mission, à l'un il remet les clefs du royaume des cieux, il dit aux autres : *Tout ce que vous liez sur la terre sera lié dans le ciel*. Il souffle sur eux en disant : *Recevez l'esprit saint : Les péchés que vous aurez pardonnés, seront pardonnés ; ceux que vous aurez retenus seront retenus*. Il ajoute ces mots inouïs : *Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie*. Celui qui vous reçoit me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit aussi celui qui m'a envoyé. Tout pouvoir m'est donné dans le ciel et sur la terre : allez donc, enseignez les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé ; et souvenez-vous que je suis avec vous jusqu'à la consommation du monde.

Ce n'est pas tout. Le Verbe incarné, après avoir déclaré que lui-même il sera perpétuellement présent, d'une manière ineffable, au milieu de son Église, annonce la venue prochaine du divin paraclet, de l'éternel esprit de Dieu qui descendra sur ses ministres choisis, et dans un but déterminé, ne cessera de résider avec eux. C'était l'esprit de vérité, dont la mission était d'enseigner toutes choses, de guider vers la vérité. Au jour de la Pentecôte, l'Esprit-Saint descendit, fixa sa demeure dans l'Église et commença l'œuvre surnaturelle par laquelle il nous guide et nous instruit.

Autrefois le récit des faits de l'Incarnation, de la descente du Saint-Esprit était pour moi lettre morte. C'étaient des doctrines, non des actes, — des vérités en paroles; elles restaient alors sous la couverture d'un livre. Lorsque leur véritable sens pénétra pour la première fois dans mon intelligence, il me sembla qu'un souffle d'un autre monde effleurait mon âme et réveillait des facultés dont je n'avais jamais eu conscience. Je découvris une foule de vérités inconnues jusqu'alors; je me sentis animé de forces spirituelles que je n'avais jamais éprouvées; il me sembla entendre retentir à mes oreilles tout à coup ouvertes cette voix puissante qui avait sans doute, à travers les âges, réveillé bien d'autres dormeurs. L'Église de Dieu m'apparut comme une création divine. Elle n'était pas soutenue par les efforts de l'homme, mais par une main toute-puissante; elle n'était pas guidée par les conseils de la sagesse humaine, mais par l'esprit infini qui la pénétrait; incorruptible, indéfectible, indivisible; au-dessus du temps qui fuit et du flot qui change, c'était le temple de Dieu sur la terre. Du faite céleste, des rayons de lumière jaillissaient sur un océan de ténèbres et de révolutions. Au seuil des portes ouvertes, des hérauts appelaient dans ses parvis les générations qui passaient; du sanctuaire un concert de voix chantait les joyeux alléluia, qui retentiront à travers les siècles éternels.

L'Église est la perpétuité de l'Incarnation. C'est nier l'Incarnation que de supposer l'Église corrompue dès les premiers siècles. Luther a dit : *Qu'est-ce que l'usage de la raison, sinon le droit de l'homme de juger pour soi-même !* Jugez donc pour vous-mêmes. En dépit des papes, des conciles et des canons, suivez la voie que la raison vous trace. Telle est la liberté, la sagesse chrétienne. En d'autres termes, ne tenez aucun compte de l'assistance du Saint-Esprit. Écoutons les réformateurs anglais :

Non-seulement les gens simples et sans instruction, mais les savants et les sages; non-seulement le peuple, mais les évêques; non-seulement les troupeaux, mais les pasteurs eux-mêmes, fascinés par le charme des images, sont des guides aveugles conduisant des aveugles et sont tous tombés dans une damnable idolâtrie. « Les laïcs et le clergé, les savants et les ignorants, tous les âges, toutes les sectes, tous les hommes, les femmes, les enfants du monde chrétien ont été ensevelis dans une idolâtrie abominable. Ce vice le plus détesté par Dieu, le plus dégradant pour l'homme a régné pendant plus de huit cents ans. On ne peut y penser sans horreur et sans effroi. » Ce qui fait frissonner, c'est la lecture de ces pages remplies de blasphèmes contre la divinité de l'Esprit-Saint.

D'un autre côté, la raison elle-même me donne la certitude qu'une institution divine suppose l'infailibilité. Aussi, lorsque l'Église catholique m'assure que sa voix est la voix de Dieu qui ne s'est plus contenté de parler une fois, mais parle toujours; quand elle proclame que les pères et les saints ne sont pas ses instituteurs, mais ses enfants et ses élèves; quand elle déclare que sa doctrine est la vérité; que l'Esprit-Saint est le guide qui la préserve de l'erreur, ses affirmations sont de tout point conformes aux conséquences logiques déduites par ma raison. Lorsque les adversaires de l'Église insultent à ses prétentions élevées; lorsqu'ils se plaignent de son attitude impérieuse et hautaine; qu'ils lui reprochent d'être exclusive; qu'ils flétrissent ses exigences rigoureuses; qu'ils l'accusent de ne faire aucune concession, de ne consentir à aucun compromis, de ne pas sacrifier un iota de ses dogmes, dans l'intérêt de la paix et de la concorde; je vois dans toutes ces clameurs le tribut que l'égoïsme et la faiblesse payent à l'interprète infailible des volontés de Dieu. Si l'Église est réellement divine, telle doit être l'autorité de sa

parole. Celui qui s'incline devant elle ne fléchit pas devant l'homme mais devant Dieu.

L'univers, dit saint Jean Chrysostôme, repose sur des bases moins immuables que celles de l'Église. Quelque Grec m'accusera peut-être de folie. Qu'il attende la démonstration et qu'il sache que le soleil s'éteindra avant que l'Église s'obscurcisse. Qui donc, dira-t-il, a pu proclamer cette invraisemblance? Celui qui a fondé l'Église et le soleil. *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.* Sur le roc où elle est assise l'Église brille toujours; et des années de ma vie se sont écoulées sans que mes yeux aient été frappés de sa lumière. Hélas, que mon aveuglement était profond! j'étais comme les malheureux oiseaux de nuit décrits par le poète.

Ils s'élancent sur leurs ailes nocturnes dans les splendeurs du jour; leurs paupières, bordées de bleu, s'affaissent; les yeux fermés, ils insultent le soleil qui brille au ciel et s'écrient : Où donc est-il?

Dans une lettre à l'archevêque de Munich, Pie IX condamne les procédés inconséquents de ceux qui, après avoir admis l'existence de la révélation, soumettent aux arrêts de leur raison privée les vérités descendues du ciel. Ce jugement de l'Église catholique n'a jamais varié depuis l'invention de ce célèbre principe qui sert de base à toutes les Églises réformées. Le droit du jugement privé sur les vérités est, en définitive, le seul dogme du protestantisme, et dans toute l'histoire de l'esprit humain, on n'en pourrait trouver de moins rationnel. Les catholiques sont logiques, ils sont persuadés que Dieu a parlé, ils croient sans discussion et sans réserve. Les infidèles ne croient pas à la révélation et ils agissent en conséquence. Les protestants croient à la révélation, puis ils se demandent jusqu'à quel point il est raisonnable d'admettre la parole

de Dieu. Ce procédé est déraisonnable et accuse une présomption aussi absurde que périlleuse.

Grâce à Dieu, j'ai enfin pénétré le sens du mot d'ordre de l'Église catholique. *Credo ut intelligam. Comprenez mes paroles*, disait saint Augustin, *pour que vous puissiez y croire, mais croyez aux paroles de Dieu, pour que vous puissiez les comprendre. Intellige ut credas verbum meum, sed crede ut intelligas verbum Dei.* O sublime harmonie de la raison et de la foi ! Dans les êtres humains la raison précise la foi. Mais quand Dieu parle, il parle avec autorité, et aussitôt que l'intelligence reconnaît la voix de Dieu, elle croit ; elle croit d'abord, elle comprend ensuite. Je m'incline, je tremble, je crois. Comme un enfant, j'écoute aux pieds de ma divine institutrice ; les leçons merveilleuses de l'Église, l'une après l'autre les éternelles vérités de Dieu pénétraient, comme des rayons de lumière, mon esprit saisi de respect. A la vue d'un temple éblouissant, je ne m'arrête pas sur le seuil pour m'informer des tableaux suspendus aux murs, des pierrieres disséminées dans les autels, j'entre et j'adore.

CHAPITRE II

L'INFAILLIBILITÉ

S'il y a sur la terre une Église de Dieu, un secours surnaturel doit la protéger de l'erreur. Si cette Église a pu s'égarer jamais, si elle a pu se départir un instant de la vérité, elle n'a pas cessé d'être divine, — ce serait là une absurdité, — elle n'a jamais été divine. Ceux qui affirment la faillibilité de l'Église sont fatalement amenés à nier les faits de l'incarnation et la descente du Saint-Esprit. Tôt ou tard tous les protestants en viendront, comme les réformés d'Allemagne les plus scrupuleux, à considérer les vérités primordiales de l'Église comme de beaux mythes dans le grand poëme du christianisme. D'un autre côté, ceux qui admettent l'existence d'une Église fondée et soutenue par une main toute-puissante, sont contraints, sous peine d'inconséquence, de croire que les vérités dont elle est dépositaire ne peuvent être ni perdues, ni douteuses. Il est clair qu'il ne peut y avoir qu'une Église infaillible.

Il n'y a non plus qu'une Église qui ose revendiquer l'infaillibilité.

Une affirmation de cette hardiesse creuse immédiatement un abîme sans fond entre elle et toutes les autres institutions? La faillibilité est le cachet des choses hu-

maines, et la société qui se dit à l'abri de l'erreur affiche ses prétentions à une céleste origine. Ses prétentions! Mais n'est-ce pas démontrer la validité d'un pareil titre que de l'invoquer? Les sociétés de la terre n'ont pas de telles audaces; il n'est pas de voix humaine qui s'élève sans défaillance à un tel diapason. Cependant, regardez l'Église catholique, y a-t-il dans toute l'histoire une attitude plus surprenante? A-t-elle jamais montré quelque faiblesse ou quelque hésitation? S'est-elle démentie jamais? Pas un instant sa voix n'a trahi d'incertitude, elle retentit à travers de longs siècles comme un roulement de tonnerre sans fin (1). Elle venait de Dieu et la conscience de cette origine surnaturelle ne l'a jamais trompée. Elle s'est avancée à travers les âges avec l'énergique sentiment de sa divinité, *Vera incessu patuit Dea*.

Il y a une chose dont je ne puis me rendre compte. Comment n'ai-je pas compris plus tôt que l'infailibilité était de l'essence de l'Église; comment n'ai-je pas vu ceux qui s'efforcent d'imaginer une Église divine et faillible, s'enlacer dans des contradictions désespérantes? Remontons au xvi^e siècle. Y avait-il alors dans le monde une Église de Dieu, oui ou non? Si elle n'existait pas, les réformateurs ne pouvaient lui donner naissance; si elle existait, ils n'avaient ni le droit de l'abandonner, ni le pouvoir de la refaire (2). Les protestants admettaient son existence. Chaque jour, en récitant le symbole des apôtres, ils faisaient un acte de foi au Saint-

(1) Videor mihi non verba sed tonitrua audire.

(2) Voir le même dilemme posé par saint Augustin aux réformés de son temps : « Quod si erat tunc Ecclesia, et hæreditas Christi non interrupta, perierat, sed per omnes gentes augmenta accipiens permanebat, tutissima ratio ut in eadem consuetudine permanere quæ tunc bonos et malos in una complexione portabat. Si autem tunc non erat Ecclesia, quia sacrilegi hæretici sine baptismo recipiebantur et hoc universali consuetudine tenebatur; unde Donatus apparuit? de qua terra germinavit? de quo mari emersit? de quo cælo cecidit? (Aug., *De bapt. cont. Donat.*, l. III, c. II.)

Esprit et à la sainte Église catholique. En même temps ils faisaient profession de croire que cette Église, au lieu d'avoir été préservée de l'erreur, par l'Esprit-Saint, était pleine de mensonges, frappée d'une contagion mortelle. Leurs paroles et leurs actes étaient contradictoires. Ils ne croyaient ni au Saint-Esprit ni à la sainte Église romaine.

Cependant, comme ils ne pouvaient s'entendre avec la vieille Église, ils en fondèrent une autre ou plutôt une centaine d'autres nouvelles et perfectionnées. Aussitôt qu'ils eurent élevé leurs Églises, ils les pourvurent de professions de foi mûrement étudiées. Les nouvelles Églises et leurs symboles avaient tous pour point de départ la chute et la corruption de l'ancienne. Et pourtant le seul fait de cette chute suffisait pour rendre leurs Églises impossibles et convaincre d'indignité toute croyance chrétienne. De quelle valeur peut être l'enseignement d'une Église qui adresse à ses néophytes des paroles comme celles-ci : Mon enfant, j'avoue avec franchise que je puis me tromper. Dieu me préserve de m'attribuer ce qu'on ne peut accorder à une institution humaine sans une folle impiété. L'Église romaine est tombée dans l'erreur. Toutes les Églises peuvent errer. *Errare humanum est*. Cependant je dois être en quelque sorte pour vous le représentant de l'Église visible. D'une manière ou de l'autre, j'ai autorité pour résoudre les controverses religieuses. Mon symbole est en harmonie avec les saintes Écritures que je suppose contenir toutes les vérités nécessaires, quoique je ne puisse pas démontrer la vérité de cette hypothèse. Si votre conviction différerait de mes doctrines, vous auriez la liberté, bien plus, vous auriez le devoir de les repousser. Cependant, dans ce cas, j'aurais le regret de vous dire qu'au moins en théorie, je me verrais obligé de vous repousser de ma communion (1). Ces

(1) Le jugement de de Maistre sur les fameux articles mérite d'être

plaisanteries inspirent la tristesse. Elles deviennent tout-à-fait grotesques dans les attaques dirigées par la Réforme contre l'infailibilité catholique. L'Église de Rome s'écrie : Je viens de Dieu, c'est lui qui m'inspire, ma parole a son autorité. L'Église anglicane répond : Je ne suis pas si présomptueuse. Je n'ai jamais eu la prétention de soutenir que je venais de Dieu, que j'étais assistée de Dieu. Je suis faillible, et je donne pour garant des erreurs de l'Église romaine ma réputation de faillibilité (1).

Eheu!

Quam temere in nosmet legem sancimus iniquam!

Voici maintenant une absurdité qui couronnera celles qui précèdent. Sans Église les professions de foi devenaient inutiles; il fallait donc définir l'Église. Voyons comment nos adroits réformateurs se tirèrent de cette difficulté sans se compromettre.

Les trente-neuf articles donnaient deux marques distinctives de l'essence de l'Église : la prédication de la parole et l'administration légitime des sacrements institués par Notre-Seigneur. La confession d'Augsbourg, une des plus célèbres, donne les mêmes signes caractéristi-

cité : « L'Église anglicane est dans le monde la seule association qui se soit déclarée ridicule par l'acte même qui la constitue... L'Église anglicane déclare à ses enfants qu'elle a des droits à leur obéissance, mais qu'ils ont des droits égaux de lui désobéir. Au même moment, avec la même plume, la même encre, sur le même papier, elle énonce des dogmes et déclare qu'elle n'a aucun droit de le faire... (*Du Pape*, liv. IV, chap. XI, § 5.)

(1) M. Palmer, du collège Worcester, l'un des anglicans modernes les plus classiques et plus conservateurs, a senti le ridicule de cette exposition, et voici comment il essaie de justifier l'Église anglicane : « Les 39 articles; en affirmant que l'Église romaine s'est trompée en matière de foi, font allusion à la correspondance de Liberius et d'Honorius; ils n'expriment nullement qu'elle puisse se tromper aujourd'hui. » Quel singulier aveu! Ainsi les 39 articles eux-mêmes ne contestent pas que l'Église romaine n'ait été longtemps infailible.

ques et ajoute que l'Église, est une, sainte et indéfectible. Les symboles de toutes les Églises protestantes s'accordent à reconnaître ce double caractère de l'Église visible. Dans la véritable Église la pureté de la foi est conservée, et les sacrements sont administrés conformément aux règles. Sans cela, l'Église n'est plus en harmonie avec sa définition; elle est altérée jusque dans son essence. Mais une définition qui était exacte en 1550 devait l'être en 1500. La véritable Église existait alors; son absence eût été un démenti formel à la profession de foi de la réforme naissante. Je crois à la sainte Église catholique. Puisque la véritable Église était une Église, la pureté de la foi y était conservée; les sacrements y étaient convenablement administrés. Il n'y a pas de faux-fuyant. Il est impossible de concevoir l'Église sans admettre la notion de l'infailibilité. Elle se glisse, bien plus, elle entre le front levé jusque dans les symboles mêmes des Églises protestantes. La définition des réformateurs restera comme un monument de leur folie, elle sera l'impérissable vengeance de cette Église infailible dont ils ont repoussé les leçons, dans leur présomptueuse révolte, et mutilé les sacrements au gré de leurs caprices.

Nous n'avons pas besoin de remonter trois siècles, pour voir dans quelles perplexités se jette celui qui fait profession de croire à une Église dont il conteste l'infailibilité. J'en ai sous la main un singulier exemple. A l'époque où j'étais encore protestant et me sentais entraîné vers l'Église catholique, mon attention fut vivement frappée par une lettre qui a fait quelque bruit et fut adressée par M. Houliques à l'archevêque de Westminster. Il n'y est pas question de controverses entre protestants et catholiques. Il s'agit d'un homme qui fait profession d'être catholique et accuse son Église dans des termes qu'un protestant pourrait envier. Cette lettre nous donne le spectacle d'une in-

faillibilité personnelle aux prises avec l'infailibilité de l'Église.

« Vous me direz sans doute, écrit M. Houlkes à l'archevêque de Westminster, que vous vous soumettez à l'Église de Rome parce qu'elle est infailible; que ses décisions ne peuvent vous induire en erreur; que vous les écoutez comme la voix de Dieu; que, sous peine de compromettre votre salut, vous ne pouvez leur désobéir, moins encore les contester. Pour moi, je me demande comment il se fait, si elle est réellement infailible, qu'elle soit moins occupée de controverse que l'Église que j'ai quittée pour elle et qui n'avait pas les mêmes prétentions? Je sentis que si je trouvais l'infailibilité de l'Église de Rome justifiée par les faits, je serais, après les avoir vérifiés moi-même, pénétré du plus profond respect. » On a quelque peine à s'empêcher de sourire en transcrivant de pareilles naïvetés. M. Houlkes avait un système à lui sur la réunion des schismatiques et sur le *credo* de saint Athanase. Après une douzaine d'années d'étude, il reconnaît que l'Église romaine n'adopte pas ses idées, alors il se retourne contre elle et l'apostrophe en ces termes : « Après mûr examen, j'arrive donc, milord, à cette conclusion inévitable que Rome infailible ou non en matière de foi, depuis mille ans, a donné des preuves surabondantes de sa négligence, de son inconstance, de ses incertitudes, de son égoïsme; ce n'est pour les autres qu'un guide hypocrite, même dans les questions de foi. » Dès les premiers pas, il avait constaté que Rome donnait ses enseignements et n'en recevait pas. Malgré les leçons qu'il lui avait faites, elle s'obstinait; aussitôt il s'arrête et s'écrie d'un ton railleur : « Rome a parlé; mais dans ses paroles j'ai vainement cherché un aveu de ses fautes, une amende honorable à la justice offensée, un regret pour le passé, un ferme propos pour l'avenir. Elle s'est préservée de l'erreur qui envahissait la chrétienté; toutes les ins-

titutions s'égarent, la papauté seule n'a jamais failli sur aucun sujet, elle est aujourd'hui ce qu'elle fut dans tous les siècles, elle garde son intégrité et sa foi sans souillure. » Quelle bonne fortune, en effet, ce serait pour nous, si Rome aussi voulait confesser qu'elle s'égare ! Alors du moins nous voguerions tous sur la même galère. Nous serions délivrés de cette incommode autorité dont le regard reste fixé sur notre orgueil. Nous aurions l'inexprimable certitude de savoir qu'il n'y a plus dans le monde ni vérité, ni certitude, ni moyen de recouvrer ce que nous aurions pour toujours perdu. Grâce à Dieu, lors même que la *chrétienté serait dans l'erreur*, la *papauté serait encore debout*. Grâce à l'éternelle miséricorde, il y a du moins une Église, qui, après nos égarements et nos fautes, peut encore nous tendre la main, être notre guide, notre maître divin, parce qu'elle n'a jamais failli sur aucune doctrine, qu'elle est aujourd'hui ce qu'elle fut dans tous les siècles, qu'elle garde son intégrité et sa foi sans souillure. L'hérésie est la négation pratique de l'infailibilité, c'est le moyen de choisir sa foi, au lieu de la recevoir sans réserve de l'Église. L'hérésie peut être dans l'Église, mais elle n'est pas l'Église ; et lorsque l'erreur prend des proportions dangereuses, l'Église la signale et la retranche de sa communion. Chaque fois que l'Église se débarrasse d'une erreur, elle ajoute à son symbole un nouveau degré de précision. On ne peut condamner une erreur sans affirmer une vérité. En proscrivant les hérésies l'une après l'autre, l'Église, par un progrès naturel, donne de sa doctrine, qui était crue implicitement, une expression plus explicite. La foi se formule en dogmes ; la définition du dogme est un exercice de l'infailibilité. Le développement n'est point la création d'une vérité nouvelle, mais l'évolution systématique de son exposé.

La vérité est immuable, l'erreur toujours mobile. La

variation est un des signes de l'hérésie et ce caractère a été signalé dès les premiers siècles. Partout, écrivait saint Augustin, *il y a des hérétiques, mais non les mêmes hérétiques. Il y a une hérésie en Afrique, il y en a une autre en Orient, une troisième en Égypte, une quatrième en Mésopotamie; dans les contrées différentes, elles diffèrent quoiqu'elles aient une mère commune, la superbe. Les fidèles aussi n'ont qu'une mère, l'Église catholique. Mais quoiqu'ils soient dispersés partout, ils sont partout les mêmes. — Jamais, dit Tertulien, l'hérésie ne change sa nature qui est de ne jamais cesser d'innover. Les valentiniens se permettent ce que s'est permis Valentinien. Les marcionistes ont un pouvoir égal à celui de Marcion. Les disciples d'un hérétique ont les droits de leur maître. Tout change dans l'hérésie et si on la suit avec attention on la retrouve au bout de quelque temps totalement différente en certains points, de ce qu'elle était à son origine.* Quand l'Église prend la parole, que ce soit dans le iv^e ou dans le xix^e siècle, ce qu'elle dit, elle le dit une fois pour toutes.

Elle sait quand elle doit rendre ses jugements et jusqu'où ils doivent s'étendre. Ses arrêts ont une clarté qui confond les ruses évasives, et une décision qui n'admet point d'appel. Les hérétiques ne peuvent attendre sans folie qu'elle révoque ou modifie ses sentences. La main de l'homme détachera plutôt de la voûte céleste une des étoiles qu'y a suspendues le tout-puissant, qu'il n'arrachera du symbole impérissable de l'Église une de ces vérités que l'esprit de Dieu y fait briller à jamais.

Il ressort certainement de ce qui précède que l'infailibilité est un des caractères de la vraie Église. L'Église qui affirme aujourd'hui qu'elle reçoit une assistance surnaturelle, doit être identique avec celle qui, au 1^{er} siècle, se disait la création de l'Esprit-Saint. Avons-nous besoin

de démontrer que l'Église catholique a toujours compté sur un secours divin ? Ne serait-ce pas une puérilité de soutenir que l'Église a découvert qu'elle était infaillible, lorsqu'il y a quelques siècles, les esprits s'occupèrent de l'infailibilité ? Autant vaudrait dire que la foi dans la divinité du Verbe éternel s'éveilla lorsqu'Arius mit en question sa génération éternelle. Mais quoi ! suivant la remarque d'un célèbre Anglais revenu à la foi catholique, tous les conciles qui s'assemblèrent, tous les Pères qui écrivirent, tous les martyrs qui furent suppliciés croyaient que la grâce de l'Esprit-Saint illuminerait l'Église de Dieu jusqu'à la fin des temps. Sans cette croyance, les conciles, les Pères ni les martyrs n'eussent existé. L'évêque d'Orléans ou de Westminster pourraient-ils, dans le xix^e siècle, s'exprimer avec plus d'énergie que l'évêque de Lyon dans le second ? « Nous gardons, écrivait Irénée, la foi que nous avons reçue de l'Église, et qui procède de l'Esprit-Saint. C'est un dépôt sacré renfermé dans un vase précieux. En se renouvelant, la foi renouvelle le vase qui le contient. L'office de l'Église de Dieu est de communiquer à toute créature l'inspiration divine ; répandre la vie dans tous les membres. C'est elle qui révèle le principe de notre union avec le Christ ; c'est elle qui nous donne l'Esprit-Saint, le gage d'une vie incorruptible... Ceux qui vivent en dehors ne peuvent participer à cet esprit. Ils suspendent en eux la vie par leurs pensées mauvaises et leurs actions vicieuses. Où est l'Église là est l'esprit de Dieu ; là où est l'esprit de Dieu se trouve l'Église, et la grâce ; l'esprit est vérité. » Les Pères étaient si bien convaincus de l'incorruptibilité de l'Église qu'ils voyaient une figure de ce dogme jusque dans les accidents de la vie de Notre-Seigneur sur la terre. Saint Ignace, le contemporain des apôtres, disait en parlant des parfums de Madeleine : *Notre Seigneur permit que sa tête fut em-*

baumée de myrrhe pour communiquer à son Église l'incorruptibilité.

Ce que les Pères croyaient de l'Église, l'Église le proclame d'elle-même. Le cachet de tous les conciles de l'Église catholique fut frappé au concile apostolique de Jérusalem. Son décret envoyé à l'Église d'Antioche commençait par ces mots : *Il a semblé bon à l'Esprit-Saint et à nous.* En 318, lorsque les Pères de Nicée tinrent le premier concile œcuménique de l'Église, ils rendirent leur sentence dans ces paroles mémorables : « Quant à ceux qui prétendent que le Fils de Dieu n'a pas toujours été ; qu'il a été produit d'éléments imaginaires ; qu'il n'est pas de la substance, de l'essence de Dieu ; qu'il peut changer et se transformer, l'Église catholique et apostolique leur dit anathème. » Les mains qui lançaient ainsi la foudre se sentaient animées d'un pouvoir surnaturel. Le grand Athanase, en écrivant aux évêques d'Afrique, put dire de cette assemblée, à laquelle il avait pris une part glorieuse : *La parole de Dieu manifestée dans le concile œcuménique de Nicée demeure éternellement.*

Si nous en venons au grand concile du xvi^e siècle, qui, plus que tous les autres, intéresse les protestants, nous sommes immédiatement arrêtés par le même langage, la même autorité surnaturelle qui s'imposait aux premiers chrétiens. C'est un langage qui n'admet pas de contre-façon et qu'une assemblée purement humaine n'essaya jamais de s'arroger. A toutes ses sessions, en tête de chaque décret, le concile débute par ces paroles : *Le Saint et sacré concile général œcuménique de Trente, légalement assemblé, avec l'aide du Saint-Esprit.* Ces mots, toujours ces mots ou d'autres semblables : *assemblé avec l'assistance, sous la direction du Saint Esprit. Plein de défiance dans nos forces humaines, mais comptant sur le secours et l'assistance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a promi*

de mettre dans la bouche de son Église sa parole et sa sagesse.

Vient ensuite le grand canon : *Si quelqu'un dit qu'il peut être justifié devant Dieu par ses œuvres, par les seules forces de la nature ou de la loi sans le secours de la grâce de Dieu par Jésus-Christ, qu'il soit anathème.*

« Si quelqu'un dit que la grâce de Dieu par Jésus-Christ est seulement donnée à l'homme pour le rendre plus capable d'accomplir la justice et de mériter la vie éternelle ; mais que sa libre volonté sans la grâce peut, quoique avec plus de peine, mériter l'une et l'autre, qu'il soit anathème.

» Si quelqu'un dit que, sans la grâce prévenante du Saint-Esprit, sans secours surnaturel, l'homme peut croire, espérer, aimer, se repentir, de manière à mériter la justification, qu'il soit anathème.

» Si quelqu'un dit que la libre volonté de l'homme, mue et excitée par Dieu, ne lui opposant aucun obstacle, et s'abstenant de toute coopération, peut mériter d'être justifiée ; que nous ne pouvons refuser notre consentement, que nous n'agissons point, que nous restons passifs comme des êtres animés ; qu'il soit anathème. »

Rangées par ordre l'une après l'autre, les hérésies, page après page de cette irrésistible législation, tombent sous la sanction divine. Chaque fois qu'elle s'abaisse, la redoutable faux moissonne une couche naissante d'erreurs funestes. Sociniens, calvinistes, luthériens, anabaptistes, anglicans ! hélas ! voici couchées sur le sol les mauvaises herbes de mon petit jardin, eh bien, soit ! Je me réjouis de les voir flétrir. Église toute-puissante ! épouse du Christ, je viens à toi, je m'agenouille à tes pieds. Prends-moi, enseigne-moi, conduis-moi par la main et ne permets plus que jamais je m'égare.

Le concile de Trente fut pour les protestants de toutes les sectes ce que le concile de Nicée avait été pour les

ariens, celui d'Éphèse pour les nestoriens et celui de Chalcédoine pour les eutychiens. Quand les protestants déclament contre le concile qui les a condamnés, ils ne font que suivre l'exemple des révoltés, leurs prédécesseurs. Leurs injures ne prouvent pas que le concile fut nul et sans utilité; mais elles démontrent qu'ils ont été condamnés comme hérétiques. Les oracles protestants distinguent les doctrines tridentines des doctrines catholiques. « Au concile de Trente, disent-ils, l'Église romaine se rendit coupable d'hérésie et d'innovation. » « L'assemblée de Trente, dit l'évêque Bull, ne doit point s'appeler un concile général. » Il l'appelle un misérable trépas de papistes. Il parle des superbes prévarications des Pères de Trente. Il déclare qu'en s'efforçant d'imiter les anciens Pères et les conciles, ils les ont contrefaits un peu moins bien que les singes imitent les hommes. Barrow dit que le synode de Trente fut réuni pour consolider un fatras d'erreurs et de superstitions. Il annonce que le pape, avec sa bande de clients mercenaires se servit à Trente de scolastique et de sophismes, non de théologie chrétienne. Suivant le théologien réformé, les doctrines définies par le concile avaient été réfutées d'avance par les sages, et ne seront jamais admises par des hommes qui ont la liberté de leurs jugements. En un mot, la plupart de ses définitions étaient inutiles. « A quoi bon, s'écriaient les ariens, définir que le fils a la même substance que son père ? » « A quoi bon, disaient les nestoriens, définir que la Vierge Marie est mère de Dieu ! »

Il est temps de nous reposer de ces cris et de ces déclamations et d'écouter les paroles que l'Église nous adresse par l'organe du même concile.

« Le saint synode désire ardemment et prie Dieu avec instance de donner la paix à son Église. Pussions-nous tous connaître sur la terre une mère qui ne peut oublier

les enfants sortis de son sein ! Puissions-nous unir nos voix pour glorifier ensemble notre Dieu, le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! L'Église exhorte et supplie, par la miséricorde de notre même Dieu et Seigneur, tous ceux qui sont séparés de sa communion à se réconcilier, à s'unir à ce saint synode ; à pratiquer la charité qui est le lien de la perfection ; à se réjouir dans la paix de Notre-Seigneur par qui nous sommes tous conviés à ne former qu'un seul corps. A l'appel de cette voix qui n'est pas celle d'un homme, mais celle de l'Esprit-Saint, qu'ils n'endurcissent pas leurs cœurs, qu'ils ne se laissent pas égarer par leur propre jugement ou leurs passions ; qu'ils se laissent toucher ; qu'ils se laissent convertir par les avis charitables et salutaires de leur mère ; qu'ils cèdent aux instances de ce saint synode où ils seront reçus avec tous les empressements de l'amour. »

Résisterons-nous plus longtemps à l'éloquence de cet appel ? fermerons-nous toujours l'oreille à cette voix qui n'est pas celle d'un homme, mais celle de l'Esprit-Saint ?

CHAPITRE III

L'ÉGLISE ET L'ÉCRITURE

En général les protestants appellent des décisions de l'Église vivante au texte des Écritures. Ils justifient ce procédé en niant qu'il y ait dans le monde aucun tribunal d'institution divine, auquel ils soient obligés de soumettre leurs opinions en matière de foi. Il est impossible que des hommes qui désirent connaître et accomplir la volonté de Dieu aient recours à un genre de suicide plus efficace.

Chers amis, j'ose vous supplier de vous adresser à vous-mêmes un petit nombre de questions. Qui vous a dit que la Bible était la parole de Dieu ? qui a dit à Cranmer et à Ridley que la Bible contenait tout ce qui est nécessaire au salut ? qui leur a dit qu'il n'y avait d'articles de foi obligatoires que ceux qui sont écrits dans la Bible, prouvés par la Bible ? comment saurai-je si les opinions de Cranmer, celles de tout autre, les miennes elles-mêmes sont conformes à ce que la Bible enseigne ou condamne ? Essayons de résoudre les trois questions suivantes : 1° l'inspiration, 2° la compétence, 3° l'interprétation de l'Écriture.

1° Qui vous a dit que les écrits variés que vous avez en votre possession, reliés en un volume, publiés par la Société américaine de la Bible, contiennent la parole inspirée de Dieu, miraculeusement préservée de l'erreur, fidèle-

ment transcrite de manuscrits en manuscrits sous la garde de l'Esprit-Saint? Qui vous l'a dit? Personne — si ce n'est quelque pauvre mortel sujet à l'erreur et dont l'opinion a exactement la même valeur que la vôtre. Vous l'avez appris et vous croyez ce qu'on vous enseigne. Vous le croyez aveuglément, sans pouvoir donner une raison satisfaisante, pas même intelligible de votre croyance. Appelez votre cœur en témoignage; n'est-il pas vrai, si vous y avez quelquefois pensé, qu'à certains moments vous avez été saisis par le doute, effrayés du peu de certitude de vos convictions? Le sol sous vos pieds s'est entr'ouvert un instant et vos regards ont plongé dans le vide et les ténèbres. Vous avez détourné la tête, vous avez calmé le doute, banni la crainte, vous avez fait ce raisonnement : il faut que l'Écriture soit inspirée; car, s'il y avait sur ce point la moindre incertitude, le repos de ma conscience serait à jamais détruit. Ainsi votre espérance repose sur votre foi, votre foi sur le fait de l'inspiration des Écritures et ce fait est prouvé par... quoi? Votre petit monde, comme celui de l'Indien, repose sur le dos d'un éléphant, l'éléphant sur une écaille de tortue et l'écaille sur le vide.

Peut-être votre conviction repose-t-elle sur vos études. L'influence que l'Écriture a exercée sur votre vie et votre caractère est un témoignage évident de son inspiration. Ainsi la preuve de l'inspiration c'est votre foi et le motif de votre foi c'est l'inspiration. Regardez de près, vous verrez que vous avez commencé par un acte de foi dont le reste n'est que la conséquence. Appelez d'ailleurs vos croyances du nom qu'il vous conviendra, conviction, certitude, expérience, elles ne seront, après tout, que votre foi personnelle; quelles que soient les consolations qu'elle vous donne, elle est tout à fait inutile pour les autres. Les hommes ne croiront pas à l'inspiration sous la garantie de votre autorité. Le fait de l'inspiration est un fait surna-

turel, il ne peut être attesté que par un divin témoignage ; est-ce vous qui le donnerez ? Comment la preuve de l'inspiration des Écritures peut-elle résulter de leur étude ? Pour que l'homme croie à la divinité des Écritures, il ne suffit pas qu'un homme le lui dise, il faut un messenger envoyé de Dieu.

Pardonnez-moi si je vous fais remarquer qu'il n'est pas possible que vous ayez mesuré toute l'étendue de votre affirmation. Voulez-vous dire que par l'étude vous avez acquis la certitude complète que les lettres de saint Jacques et de saint Jude étaient écrites sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, tandis que les lettres de saint Barnabé et de saint Clément n'étaient que des œuvres humaines ? En examinant votre vie, pourriez-vous y reconnaître les effets incontestables produits par les leçons du livre d'Esther, du Lévitique, du Cantique des Cantiques ? La Bible n'est pas formée d'un seul livre, mais de plusieurs, écrits en diverses langues, chez différents peuples, attribués à des auteurs qui vécurent séparés par plusieurs siècles. Qui a rassemblé ces fragments épars en pages dissemblables ? qui fit un tout impossible à confondre avec aucun autre ? qui les scella du cachet de l'autorité divine ? qui proclama pour tous les peuples et tous les siècles, que ces livres, eux tous, eux seuls, n'étaient pas l'œuvre des hommes dont la main les avait tracés, qu'ils étaient vraiment l'ouvrage d'un auteur divin, comme si chacune de leur page était écrite par le doigt de Dieu lui-même ?

Peut-être répondrez-vous, comme jé le faisais moi-même il y a quelque temps. Les quatre évangiles sont des documents historiques dont l'authenticité, dont l'intégrité est consacrée par la pierre de touche d'une critique séculaire. Vous les acceptez comme les histoires de Tacite ou de Thucydide, ou pour rendre l'analogie plus frappante, supposons que Thucydide, Tacite et deux autres historiens

témoins oculaires ou parfaitement renseignés, eussent laissé quatre récits séparés de la même histoire. L'étude de ces documents vous a convaincu que Jésus-Christ était, comme il le prétendait, un Dieu fait homme. Mais dans tout cela y a-t-il rien qui vous autorise à supposer que les évangélistes étaient inspirés? Nulle part ils ne font mention de cette influence surnaturelle; ils gardent sur ce point une réserve entière. Si l'impulsion, la direction divine ne repose sur aucune preuve dans les évangiles eux-mêmes, comment pourrait-on la revendiquer pour tous les livres du Nouveau et de l'Ancien Testament?

Le témoignage des évangélistes peut nous convaincre que Jésus-Christ a organisé une Église; qu'il lui a délégué son autorité, et qu'il lui a promis une infaillible assistance. L'histoire nous apprend qu'après un certain nombre de siècles, les livres s'étant multipliés, l'Église après un examen attentif des documents qu'elle avait en sa possession, en fit un choix spécial, et, assemblée en concile, déclara solennellement que ces livres différaient de tous les autres écrits, qu'en un sens ils étaient l'œuvre de Dieu, l'expression de sa parole toute-puissante. Vous acceptez donc le fait de l'inspiration sur l'autorité de l'Église fondée par Notre-Seigneur.

Ce raisonnement est inattaquable, ceux qui l'accusent de tomber dans un cercle vicieux ne se font pas une idée nette de ce reproche. Il est vrai qu'un protestant peut lui opposer deux objections. Le canon qu'il reconnaît diffère de celui qui fut défini en ces termes par le concile de Trente : — *Omnes libros, tam veteris quam novi Testamenti, quum utriusque unus Deus sit auctor*. Mais le canon du concile de Trente est identique avec celui qu'établissait le concile de Carthage, où saint Augustin assistait en 397. Il fut continué par les décisions du pape Innocent et le concile de Rome sous le pape Gelase au v^e, par le

concile de Constantinople dans le vi^e, par le concile de Florence dans le xiv^e. La seconde objection c'est qu'un homme qui reconnaîtrait la justesse de ce raisonnement ne pourrait demeurer une heure dans le protestantisme.

2^o Sur quelle autorité s'appuient les réformateurs pour affirmer que la parole écrite est et devait être la révélation complète des vérités divines, qu'elle contient en conséquence tout ce que doit croire un chrétien? Sur aucune. Il fallait à tout prix un moyen d'assaillir l'ancienne Église, on prit au hasard cette arme audacieuse et commode; la multitude irréfléchie fut entraînée par la hardiesse même de l'attaque. On n'essaya pas même de justifier cette tactique par une apparence de preuve. Depuis la réformation pas un protestant n'en a démontré la légitimité. On ne peut l'étayer d'aucun argument, ni par la raison pure ni par le texte des livres sacrés eux-mêmes. Chillingwarthe a épuisé toutes les ressources qu'il possédait en faveur de cette cause, et il n'a pas trouvé de démonstration. Tout ce qu'il est parvenu à prouver, pour ceux qui le comprennent, c'est que la Bible, à elle seule, était toute la religion des protestants. Je ne sais si cette conclusion ingénieuse sera pour eux une source de foi et de satisfaction. Nous n'en dirons pas davantage sur ce point avant la fin du chapitre.

3^o Qui déterminera pour les protestants le sens réel de la parole écrite? Remarquons d'abord qu'il ne peut y avoir qu'une seule interprétation vraie. « La vérité de l'Écriture, nous dit saint Jérôme, ne doit pas être cherchée dans les mots, mais dans le sens. *Nec putemus in verbis scripturarum esse Evangelium sed in sensu*. Comment se fait-il donc, mon frère, lorsque nous sommes réunis, que chacun de nous ait son interprétation? *Tot capita tot sensus*. Parmi toutes les significations, laquelle vient de Dieu? »

La Bible et rien que la Bib'e. Que d'absurdités ont été

suscitées par cette sentence ! Parmi les innombrables sectes engendrées par le protestantisme, il n'y en a pas une seule qui ait complètement mis en pratique ses propres théories. Chacune d'elles, en dehors de la Bible, a son petit système de théologie, son catéchisme, ses articles de foi, tous différents, contradictoires et tous fondés sur la même règle infaillible. La conséquence est évidente et sir William Hamilton la déduit en ces termes : « On ne court point à la Bible pour y chercher ce que l'on doit croire, mais pour y trouver ce que l'on croit. L'étendard de l'unité et de la vérité est devenu dans la main des hommes l'enseigne de la licenciée Lesbos. » L'expérience constate et les philosophes ne sont pas éloignés de reconnaître cet étrange phénomène. Lorsque les hommes veulent s'initier par eux-mêmes à la connaissance des choses divines, une fascination inévitable s'empare, sans qu'ils en aient conscience, de leur esprit et de leur cœur. En étudiant l'Écriture, ils voient dans les mots, comme dans un miroir, les reflets de leur éducation, de leurs méthodes et de leurs propres goûts. *Quæ volunt sapiunt.* Les protestants ont remplacé les paroles de Dieu par celles de l'homme et l'homme du monde le plus superficiel peut mettre sa Bible de côté et s'écrier en souriant comme le vieux calviniste :

Hic liber est in quo quærit sua dogmata quisque,
Invenit et pariter dogmata quisque sua.

« Les réformateurs, écrit Bossuet, pensent qu'ils termineront toutes les disputes par l'Écriture et ne veulent pas d'autre juge qu'elle. Cependant le monde entier est témoin qu'ils se disputent sans fin sur l'Écriture. Ils ne peuvent s'entendre sur un des passages les plus clairs, consigné dans un testament comme l'expression d'une dernière volonté. Écoutez les deux adversaires s'écrier à

la fois : C'est l'évidence même, il suffit d'ouvrir les yeux. En vertu de cette évidence, Luther déclarait que rien n'était plus impur et plus téméraire que de nier le sens littéral, et Zwingle trouvait qu'il fallait être grossier et absurde pour le suivre. Depuis Zwingle et Luther l'histoire démontre à chaque page que la raison de l'homme laissée à ses propres forces ne peut pénétrer le sens d'une révélation surnaturelle. Quelque humiliant que soit cet aveu, il est de la compétence de la raison elle-même, il se peut aisément reconnaître qu'un testament divin a besoin d'un divin interprète :

Examinons un instant les mêmes questions à une lumière plus vive.

Les catholiques croient à leur Église, mais leur foi n'est pas une conséquence logique des paroles de l'Écriture. Ils seraient convaincus, sans elles, de la divinité de l'Église. Elle est debout et son existence démontre son origine; elle parle et l'autorité de sa voix est un témoignage; elle agit et ses œuvres sont une démonstration; elle montre le passé, et son histoire est un argument sans réplique; elle avait apparu dans le monde avant qu'aucun auteur chrétien eût commencé sa tâche sacrée. Elle était alors ce qu'elle est aujourd'hui. Contemporaine de tous les siècles, ses fonctions seront toujours identiques. Sa tâche est d'enseigner; elle n'a pas reçu sa mission de livres écrits après coup, mais de la bouche de Notre-Seigneur, au jour de son ascension.

Cette voix descendue du ciel, nous l'entendons aujourd'hui, comme elle fut entendue dans tous les siècles; lors même que saint Luc n'eût point écrit à Théophile, ni saint Jean aux sept Églises de l'Asie, la voix céleste retentirait encore.

Pour confirmer notre foi, il a plu au Seigneur d'inspirer à quelques-uns des témoins ou des contemporains de sa

vie terrestre, d'en écrire les principaux événements. Pour l'édification de l'Église, il lui a plu de conserver quelques lettres, écrites, dans des circonstances diverses, par les premiers apôtres à leurs frères, aux enfants qu'ils avaient engendrés par l'Évangile. Ces documents qui, par leur nature même, ne sont que des fragments et non des traités, n'ont aucune relation avec la mission que l'Église a reçue d'enseigner les peuples. Leur but n'était nullement d'exposer aux hommes les principes de la doctrine chrétienne. Ils sont adressés à des personnes qui en étaient instruites. « Je sais, disait saint Jean, que *je n'écris point à des ignorants, mais à des disciples qui connaissent la vérité; vous avez reçu l'onction de l'Esprit-Saint qui enseigne toutes choses.* » Ces écrits naissaient des circonstances; ils contiennent un renseignement, une exhortation, un conseil, une consolation, une réprimande. On ne voit nulle part que les apôtres aient pris la plume pour éclaircir un doute, convaincre un incrédule, instruire un ignorant. Pour se faire des disciples ils n'employaient ni la plume ni le parchemin. Cette œuvre s'accomplissait alors comme aujourd'hui par la parole autorisée de l'Église enseignante.

A qui donc appartiennent les Écritures? A l'Église de Dieu; à l'Église seule. Elle les vit écrire, elle les reçut des mains des saints Pères; elle en fit son trésor; elle se charge de leur défense. Elle les transmet à ses enfants de siècle en siècle; rend témoignage de leur inspiration, et peut seule interpréter leur sens mystérieux. Dépositaire de la révélation totale, elle connaît seule l'étendue de la foi et la mesure des vérités reproduites dans les livres sacrés.

Ils sont l'héritage de l'Église, elle en use comme de sa propriété. Lorsqu'elle s'adresse à ses fidèles enfants, elle leur expose l'Écriture comme la parole même de Dieu. Lorsqu'elle parle au monde incrédule, elle ne s'appuie pas sur l'inspiration des Écritures, car pour l'admettre il

faut croire à sa propre autorité; elle invoque seulement alors le témoignage des faits et leur valeur historique. Pour vous, hérétiques, qui dédaignez votre bienfaitrice et portez vos mains téméraires sur les présents divins, pour vous, qui envahissez et profanez son beau domaine, voici les paroles qu'elle vous adresse : « Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Étrangers, d'où vous vient cette hardiesse d'envahir mes domaines? De quel droit, Marcion, ravagez-vous ces plantes que j'ai cultivées? De quelle autorité, Valentin, détournez-vous le cours de mes eaux limpides? Sous quel prétexte, Apelles, resserrez-vous les bornes qui me servent de limites? Une possession immémoriale a consacré ma jouissance; j'ai en main les titres authentiques délivrés par le propriétaire primordial. Je possède l'héritage des apôtres; ils m'ont fait leur légataire, et ils vous eussent chassés comme des étrangers et des ennemis (1). »

Ces paroles de Tertullien sont remarquables. Il serait facile d'en trouver dans les auteurs plus modernes d'aussi frappantes. Les sophismes renouvelés par les protestants sont de vieille date. Je ne multiplierai pas les citations qui établissent les relations véritables de l'Église et de la parole écrite, qui démontrent la folie d'opposer l'autorité de l'une à celle de l'autre. Quelques lignes suffiront.

J'ai avancé que, par son origine, l'Église est indépendante de l'Écriture; écoutons saint Irénée : « Si les apôtres n'avaient rien écrit, suivrions-nous les préceptes qu'ils transmirent à ceux qui furent chargés du soin de l'Église? Plusieurs nations barbares suivent ces préceptes et elles ignorent ce que c'est que l'encre et le parchemin. Elles ont la parole de salut gravée par le Saint-Esprit dans leurs cœurs, et gardent fidèlement les traditions qu'elles ont reçues. »

(1) Tertullien, *De prescrip.*, c. XIX.

J'ai soutenu que jamais les Écritures n'ont eu pour but de nous laisser un traité complet de doctrine. Cette vérité est établie de la manière la plus claire et la plus concise dans un commentaire de saint Chrysostome. « Il est évident, dit-il, que les apôtres n'ont pas consigné toute vérité dans leurs écrits, et nous ont laissé beaucoup de vérités qu'ils n'ont pas écrites. Nous devons croire les unes et les autres. Soumettons-nous à la tradition de l'Église; qu'il vous suffise qu'une vérité soit de tradition. N'en cherchez pas davantage. — παράδοσις ἐστὶ, μηδὲν πλέον ζητεῖ. »

J'ai ajouté que les catholiques reçoivent les Écritures de l'Église et que son autorité est la seule garantie de leur inspiration. « *Je n'aurais pas cru à l'Évangile*, déclare saint Augustin, *si je n'y avais été décidé par l'autorité de l'Église catholique.* « *Evangelio non crederem nisi me Catholicæ ecclesiæ commoveret auctoritas.* »

J'ai dit encore que l'Église était l'interprète des Écritures. *Pour celui qui croit*, écrit saint Iréné, *tout devient facile. Il comprendra aisément l'Écriture avec le secours des prêtres de l'Église qui sont, comme je l'ai dit, les dépositaires de la doctrine apostolique. En dehors de l'Église*, remarque saint Hilaire, *on ne peut avoir l'intelligence des paroles divines.* Saint Augustin ajoute : *Pour pénétrer les vérités de l'Écriture, il faut se conformer à l'interprétation de l'Église universelle, à laquelle les Écritures elles-mêmes rendent témoignage.* » Le *monitorium* de saint Vincent n'est qu'une démonstration de la nécessité de joindre au texte écrit l'autorité des explications de l'Église.

J'ai cru pouvoir affirmer que les protestants ne voient dans la Bible qu'un reflet de leur propre théologie. Le philosophe écossais n'a pu signaler le phénomène plus clairement que le grand évêque d'Hippone : *Les Écritures ne servent à rien si on ne les entend comme elles doivent*

l'être. Les hérétiques qui reconnaissent leur autorité s'imaginent les suivre lorsqu'ils sont le jouet de leurs propres erreurs. Ce n'est pas parce qu'ils méprisent les Écritures, c'est parce qu'ils les entendent mal, qu'ils sont hérétiques.

Quant aux absurdités prêtées à l'Écriture par ceux que les anciens Pères s'obstinent à nommer hérétiques parce qu'ils suivent leur sens propre dans l'interprétation des saints livres, je renonce à faire un choix dans les passages innombrables que j'ai sous les yeux. Saint Vincent seul à chaque page en fait une satire si mordante que, si je me les appropriais, on m'accuserait de manquer de politesse.

Je termine ce sujet par un texte de Tertullien dont les paroles accablantes défient toute réponse : « Ergo non ad Scripturas provocandum ; nec in his constituendum certamen in quibus aut nulla, aut incerta victoria est, aut par incertæ. Nam etsi non ita evaderet collatio Scripturarum ut utrumque partem parem sisteret, ordo rerum desiderat prius proponi, quod nunc solum disputandum est : quibus competat fides ipsa ? cujus sint Scripturæ ? a quo et per quos et quando et quibus sit tradita disciplina qua fiunt christiani ? Ubi enim apparuerit esse veritatem et disciplinæ et fidei christianæ, illie erit veritas Scripturarum et expositionum et omnium traditionum christianarum. » Ainsi l'appel aux Écritures est tout à fait stérile. Il n'y a qu'une question à débattre. Quel est le juge de la foi ? à qui appartiennent les Écritures ? par qui, aux mains de qui, quand, pour qui a été déléguée cette autorité d'enseigner la doctrine qui fait les chrétiens ? Là où l'on retrouve la discipline et la doctrine, là aussi se retrouveront la vérité des Écritures, de leur interprétation et toutes les traditions chrétiennes.

O protestants ! vous dont l'orgueil inconsidéré fait parade de science biblique ! Aveugles qui accusez l'Église de Dieu de déshonorer, d'annihiler sa parole, vous ne voyez

pas que seule elle en a le dépôt, qu'elle en rend témoignage? Vos yeux seront-ils toujours fermés? n'apercevrez-vous jamais le gouffre d'incrédulité où conduit votre protestantisme? ne voyez-vous pas qu'il anéantit toute confiance dans ces mêmes Écritures qu'il fait profession de diviniser? Il y a trois siècles, les protestants croyaient à l'inspiration du Saint-Esprit. A qui doivent-ils cette foi? A l'Église catholique. C'était une tradition divine que l'infaillibilité avait enracinée aux cœurs des hommes. Les protestants ont renversé le rempart qui protégeait la croyance à l'inspiration, et de toutes parts aujourd'hui on monte à l'assaut de cette croyance. En Angleterre, aujourd'hui un protestant, un ministre peut trouver honneur et faveur en enseignant que la théorie surnaturelle de l'inspiration, ne repose sur aucune base. Dans l'Allemagne protestante, toute théorie de l'inspiration disparaît sous le ridicule. Dans l'Amérique protestante les pages sacrées de nos livres commencent à devenir l'objet des plaisanteries les plus grossières. Les traces de respect qui existent encore chez les protestants pour la parole écrite ne sont que des débris de la foi catholique, c'est un écho lointain qui retentit encore dans leurs cœurs sans qu'ils en aient conscience. Les protestants ne soupçonnent pas qu'ils payent chaque jour tribut à l'Église catholique. Ils sentent moins encore que l'Église est la seule puissance qui empêche les caprices et les passions des hommes, la malice des esprits de ténèbres de mettre en pièces les feuillets de la Bible. Grâce à Dieu, elle s'élève sur un roc qui brave tous les assauts; grâce à Dieu un respect instinctif pour les leçons de leur mère survit dans les âmes qui ont cessé de lui obéir. Jusqu'au milieu de ses enfants égarés, la Grande Église protège encore de son égide les trésors confiés à ses soins.

CHAPITRE IV

L'ÉGLISE ET L'ANTIQUITÉ

Quelques protestants appellent des décisions de l'Église vivante à l'enseignement de l'Église primitive. Par cette conduite ils nient comme les autres l'existence actuelle d'un tribunal dont la compétence s'étend sur leurs opinions en matière de foi.

Que cet appel parte d'une Église locale ou de quelques individus, il a la même signification. Je fais cette distinction, parce qu'après un examen sincère, je n'ai trouvé aucun corps schismatique, constitué en Église, qui se soit servi de cet argument pour justifier son schisme. Les réformateurs anglais ont mis un peu d'ardeur, sinon beaucoup de science, dans l'étude des anciens Pères. Dans leur constitution ecclésiastique nouvelle, ils se sont conformés, autant que l'a permis leur maître royal, à ce qu'ils ont pris pour le modèle de l'Église primitive. Cependant il est certain que l'Église d'Angleterre, lorsqu'elle fut mise en demeure de poser des questions de doctrine, ne tint, ou du moins eut la prétention de ne tenir aucun compte de l'antiquité chrétienne. Les trente-neuf articles sont basés sur l'Écriture, et l'Écriture seule. Aussi longtemps que l'anglais trouvera des lecteurs, il est certain que, dans l'Église épiscopale, le parti évangélique est fondé

à soutenir que les dogmes de sa communion sont les seuls principes bibliques.

Il n'y a point à se méprendre sur les trente-neuf articles, ils donnent clairement les règles anglicanes de la foi. Leurs auteurs n'ont point prétendu interpréter l'Écriture par l'antiquité; au contraire, ils ont essayé de juger l'antiquité par l'Écriture; ils ont affirmé que l'Écriture seule suffisait, et ils ont pris soin de ne pas dire un mot de son interprétation par les conciles ou les Pères. Toute doctrine reçue l'a été uniquement parce qu'elle semblait conforme à l'Écriture. Non-seulement on ne s'est pas appuyé sur l'antiquité, on s'est efforcé, on a affecté de n'en tenir aucun compte. On a conservé le baptême des enfants, non parce qu'il était conforme aux traditions de l'Église, mais parce qu'on a jugé qu'il rentrait dans l'ordre établi par le Christ. La doctrine des quatre premiers grands patriarches fut condamnée, je ne parle pas du cinquième, celui de Constantinople, qui ne fut pas même mentionné. On se débarrassa promptement de l'autorité imaginaire des conciles généraux. On nia leur infaillibilité et on déclara que leurs décrets dogmatiques n'avaient que la force qu'ils empruntaient aux Écritures. Ainsi, les grandes croyances catholiques ne devaient plus être acceptées de la main de l'Église ni des conciles, mais, ce qui était bien plus satisfaisant, sur la parole que les réformateurs donnaient pour caution des livres saints. La doctrine romaine sur le purgatoire, les indulgences, l'invocation des saints, ce que ces honnêtes iconoclastes appellent l'idolâtrie des images et des reliques, tout cela fut rejeté sur l'injonction d'un protestant qui n'avait plus même l'excuse d'une garantie de l'Écriture. En un mot, du commencement à la fin des articles, si on cite cette malheureuse Église primitive, c'est plutôt comme une concession à la coutume, que pour établir la doctrine.

Cette allusion même semble déplacée dans une confession qu'un historien distingué caractérise en ces termes : *Calvin et Knox y trouveraient à peine un mot à redire.*

Bientôt cependant il fut de toute évidence que l'on avait besoin d'un interprète de la parole de Dieu plus habile que les compilateurs des trente-neuf articles. L'Église anglicane produisit des hommes plus intelligents et plus instruits, qui s'efforcèrent d'étonner la théologie hâtive et chancelante de leurs prédécesseurs.

Ils ne pouvaient suppléer aux Écritures, par ce que saint Vincent appelle l'autorité des interprétations de l'Église ; ils avaient rejeté ces interprétations et s'étaient révoltés contre cette autorité. Ils essayèrent de combler cette lacune en apportant ce qu'ils savaient des interprétations d'autrefois. Sans invoquer des noms que naguère encore je ne pouvais prononcer sans respect, sans m'arrêter à transcrire des passages qui me laisseraient de douloureux regrets, je me hâte de montrer en peu de mots le caractère défectueux de ce protestantisme revu et corrigé.

Sans doute, un homme qui croit à la révélation et qui oppose les Écritures à l'Église, qui les lui donne et lui garantit leur divine origine, entreprend une tâche bien peu logique ; mais celui qui, croyant à l'Église catholique, invoque le passé contre le présent, juge l'Église du XIX^e siècle par celle du III^e, se livre à une entreprise bien plus irrationnelle encore. Une Église représentant et organe de l'Esprit-Saint, dont les enseignements sont infaillibles, existe aujourd'hui dans le monde ou n'existe pas. Si elle n'y est plus, elle n'y fut jamais. La rechercher dans les siècles écoulés peut être une occupation intéressante, mais certainement sans utilité pratique. Portons le dilemme au III^e siècle. L'Église était infaillible ou elle ne l'était pas. Si elle ne l'était pas, y a-t-il au monde un

avantage à la rechercher? Sans infailibilité, pas de certitude, et ce qu'il nous faut, c'est la certitude. Si elle était infailliable, elle n'a pas plus cessé de l'être que Dieu d'être Dieu. Ceux qui parlent d'une infailibilité limitée ou réformée disent une chose absurde.

Vous me répondrez que vous ne cherchez point si l'Église de tel ou tel siècle était infailliable, mais seulement si elle n'était pas dans l'erreur; vous ne demandez pas si elle ne pouvait pas se tromper, mais seulement si elle ne s'était pas trompée. Vous êtes réduit, en effet, à cette question contradictoire. Si vous ignorez que l'Église soit infailliable, comment pouvez-vous savoir *qu'elle ne s'est pas trompée*? Il n'y a que l'impossibilité de se tromper qui puisse nous donner la certitude. Le fait de l'infailibilité est divin, perpétuel; il repose sur la parole de Jésus-Christ; mais l'absence d'erreur, pour un temps donné, n'a d'autre garantie que celle de votre parole. Cela revient à dire que vous avez recours à l'antiquité parce que cela vous fait plaisir. L'antiquité ne vous a point fait d'avances; vous n'avez pas entendu sa voix; vous êtes généralement allé à sa recherche; vous lui avez donné autant d'autorité que cela vous a plu; puis, vous soumettez votre jugement propre à cette autorité qui est votre créature. Il est vraiment amusant de voir des hommes qui s'imaginent être des modèles d'obéissance et de docilité, lorsqu'ils reconnaissent pour leur souveraine une fille sortie de leur imagination, et que leur foi soumise accepte les décrets d'un législateur tout aussi inexorable que leur bon plaisir. Riez de moi, chers lecteurs, il y a peu de temps j'étais un des serviteurs de cet aimable maître, et je ris avec vous de moi-même.

« En définitive, il ne peut y avoir d'intermédiaire entre l'esprit de Dieu se révélant par un organe de son choix, et l'esprit de l'homme s'arrogeant le droit de prononcer

par ses propres forces du sens et de l'évidence de la révélation. Il y a ou il n'y a pas au milieu de nous un enseignement divin indéfectible. Vous serez le disciple ou l'adversaire de la révélation; il n'y a pas de milieu pour la raison humaine (1). » Cela est de toute évidence, et cependant pour un bon nombre d'honnêtes réformés l'étude de l'Écriture, unie à celle de l'antiquité, constitue un progrès d'un genre nouveau sur l'étude de l'Écriture seule. Lorsque après avoir parcouru les écrits des apôtres, ils se remettent à l'ouvrage et lisent les écrits des Pères, ils se sentent récompensés par la conviction d'avoir renouvelé les règles de leur foi. Ils ne remarquent pas qu'au lieu d'avoir acquis un nouveau critérium, ils ont seulement multiplié les difficultés de l'ancien; au lieu d'avoir trouvé un interprète, ils ont accru le nombre des documents qu'ils devront interpréter pour eux. Loin d'avoir trouvé en dehors d'eux une autorité à laquelle ils puissent soumettre leurs préjugés et leurs erreurs personnels, ils ont naïvement cité à comparaître devant le tribunal de leur petit jugement des justiciables de quelque notabilité : les Écritures, les Pères et les conciles. Étrange folie qui serait incroyable si elle n'était sous nos yeux ! Des hommes sont parvenus à se croire sérieusement catholiques, tandis qu'ils arrivent à l'aide des subtilités les plus ingénieuses à s'affranchir de toute croyance et de toute autorité !

Faisons une hypothèse impossible ; supposons que l'Église ne soit surnaturellement préservée de l'erreur que pour un temps limité ; faisons un effort de plus, admettons que deux personnes soient d'accord sur le jour et l'année où l'Église cessera d'exercer ses fonctions divines. Comment saurons-nous infailliblement quelles sont les

(1) L'archevêque Manning, *Mission temporelle*, p. 85.

vérités révélées en vertu de ce pouvoir impossible? Il faut parcourir une longue route pour remonter au concile de Chalcédoine et au temps de Photius. La foi transmise à travers les siècles écoulés, échappée aux mains divines, est devenue mobile comme les choses humaines. Qui donc, en dépit des émigrations et des révolutions, des invasions de barbares et des tempêtes religieuses, qui pourra constater que les traditions sacrées sont arrivées jusqu'à nous sans altérations? Cette remarque est précisément l'objection triomphante qu'opposent aux catholiques les hommes qui n'ont jamais pu comprendre ce que c'était que l'Église. Ils ne croient pas aux promesses qu'elle a reçues du Christ; ils ne croient ni à la mission de l'Esprit-Saint ni à l'assistance qu'il prête à l'Église. C'est en effet un argument sans réplique pour ceux qui nient les fonctions permanentes d'un maître surnaturel et cherchent en aveugles dans le passé, une vérité qui ne peut plus avoir pour eux d'existence dans le présent.

Les protestants ont été entraînés à l'étude de l'antiquité par la nécessité évidente d'opposer une résistance aux efforts désordonnés des gens qui travestissaient de mille manières le texte des saints livres; mais les faits démontrent ce que l'on pouvait prévoir sans être un grand philosophe : les hommes diffèrent dans l'interprétation de l'antiquité, autant que sur le sens des citations. Parmi les chercheurs d'antiquités vous n'en trouverez pas dix qui aient été conduits *par leurs propres études*, aux mêmes conclusions. Prenons, si vous le voulez, la constitution primitive de l'Église : *C'est une question*, dit lord Macaulay, *sur laquelle des hommes éminents par leur science et leur piété n'ont pu s'entendre, et encore aujourd'hui ils sont essentiellement divisés*. Prenons la nature de la présence de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie ; Cranmer, dans son traité sur ce sacrement, nie toute présence réelle ;

M. Palmer maintient une sorte de présence réelle, et tout naturellement, assure que Cranmer a été trompé par certains passages des Pères qu'il a mal compris. Le docteur Waterland écrit un volume pour développer ses vues sur la saine doctrine anglicane. Le docteur Pusey a composé deux gros volumes pour démontrer que la doctrine des Pères et celle de l'Église anglicane sur la transsubstantiation ne diffèrent que d'une quantité infinitésimale et que, d'après les principes de mathématique, elle peut être négligée en toute sûreté de conscience. Que pensent-ils de l'invocation des saints? Le docteur Newman, avant sa conversion, pensait que l'invocation des saints était démontrée avec plus d'évidence dans l'antiquité, que la présence de certains livres dans le canon de l'Église. Le docteur Harold Browne étouffa les soupçons qui s'élevaient par cette affirmation hardie *qu'on ne pouvait trouver en faveur de cette pratique une seule autorité respectable*. Parcourez ainsi la série des dogmes contestés et vous verrez que les théologiens varient autant dans leurs jugements sur la doctrine de la primitive Église que Luther et Zwingli sur la signification des mots les plus évidents de l'Écriture.

Après tout, la difficulté la plus sérieuse à laquelle nous venons de faire allusion, reste à résoudre. Quelle que soit la règle de foi chrétienne, il est certain qu'elle doit être universelle. Ce doit être une règle uniforme, d'une application facile, à la portée des savants et des hommes du peuple. Il est également certain que l'interprétation de l'Écriture par l'étude de l'antiquité, exige des conditions et des aptitudes qui constituent de véritables privilèges. L'interprétation des Écritures par le jugement privé est d'une pratique facile, mais il est rare qu'elle donne des résultats uniformes. Les classes instruites, dans les nations civilisées, peuvent se procurer une traduction de l'Écriture; mais pour se faire une opinion sur les croyances

de l'Église primitive, il faut un travail qui demande du loisir, de la science et des recherches consciencieuses. La masse du genre humain, d'après un tel principe, devra s'en rapporter pour sa foi, et par conséquent pour son salut, à l'érudition et à la probité de quelques professeurs qui se seront donné leur mission, qui se disputent entre eux, et ne peuvent garantir qu'ils y verront plus clair que les aveugles qu'ils conduisent. *Non in dialectica*, dit Saint-Ambroise, *non in dialectica complacuit Deo salvum facere populum suum*. Non, Dieu n'a pas appelé la scolastique à sauver le monde; mais la *théorie de l'antiquité peut-elle au moins sauver les antiquaires*? A quel écrivain moderne devons-nous cette phrase magistrale? Je ne sais. L'auteur a-t-il voulu décocher la flèche acérée de la vérité contre un de ces escamoteurs anglicans qui inventent mille tours d'adresse pour échapper à l'autorité inaltérable, imprescriptible de l'enseignement de l'Église?

Ce que nous venons de dire suffirait si notre but était seulement de combattre ceux qui, pour renverser l'Église catholique de nos jours, se retranchent derrière le mythe d'une Église primitive. Il y a des hommes qui ne se servent pas de l'antiquité pour défendre une cause dont ils sentent la faiblesse, qui reconnaîtraient volontiers la divinité d'une autorité dont ils comprennent la puissance, mais qui sont retenus par une crainte enracinée, par les préjugés de leur éducation; ils sont persuadés que l'enseignement de l'Église diffère aujourd'hui de ce qu'il était dans les premiers siècles. Je voudrais leur adresser quelques réflexions, et je demande à Dieu qu'elles leur soient utiles pour triompher de leurs difficultés.

Avez-vous abordé vous-même l'étude de l'antiquité? Si vous ne l'avez pas fait, pouvez-vous admettre que les assertions d'un petit groupe de théologiens anglicans doivent l'emporter sur les témoignages de cette longue suite de

docteurs de tous les âges, supérieurs à leurs adversaires par la science comme par le nombre?

Avez-vous remarqué que cet appel regrettable à l'antiquité a été, comme je viens de le dire, un coup de Jarnac de la réformation? Vous connaissez assez l'histoire pour savoir que la scission du xvi^e siècle n'eut rien de commun avec l'étude de la patrologie. Les réformateurs jetèrent les Pères aux vents avec les papes, les canons et les conciles. Un coup d'œil sur la révolution qui s'accomplit alors en Angleterre vous convaincra que Macaulay a quelque raison de l'appeler une intrigue inspirée par des passions brutales et soutenue par une politique égoïste. « Un prince qu'on peut caractériser d'un mot en l'appelant le despotisme incarné, des ministres sans foi ni loi, une aristocratie rapace, un parlement servile, tels furent les instruments qui délivrèrent l'Angleterre du joug de l'Église romaine. L'œuvre commencée par un Henri VIII, le meurtrier de ses femmes, fut continuée par Sommerset, le meurtrier de son frère, et complétée par Élisabeth, la meurtrière de son hôte. » Dans le principe on n'avait aucune intention de changer un iota à la doctrine catholique. Le prince adultère avait seulement résolu d'être son *propre pape*; et il le devint. La séparation était complètement et définitivement consommée lorsque l'Église rebelle aperçut la nécessité de se réformer elle-même. Ce fut seulement lorsque la réformation eut été constatée, en style parlementaire, que les théologiens d'Élisabeth s'avisèrent d'évoquer les écrivains des premiers siècles pour justifier les changements qu'ils avaient introduits dans l'Église.

Quittons les origines de la réforme, et fixons notre attention sur un mouvement qui se produit sous nos yeux, et qui, sous certains rapports, est l'antithèse de celui du xvi^e siècle. Il remonte à l'année 1833. Les talents des

chefs de l'école d'Oxford n'étaient égaux que par la pureté de leurs sentiments religieux. Leur caractère, leur vie sans reproche réduisait au silence jusqu'à la calomnie, et nul de ceux qui furent initiés à leurs premiers écrits, n'oserait révoquer en doute leur affection pour leur Église maternelle. Ils débutèrent par une recherche enthousiaste de la patrologie, sans prévoir le but où les conduiraient leurs études. Une douzaine d'années s'étaient à peine écoulées, et l'élite du clergé d'Angleterre sollicitait son admission dans une école que ses savantes recherches avaient familiarisée avec les premiers conciles et l'Église des catacombes. Le docteur Newman, que l'on peut nommer entre tous, a plusieurs fois répété que les Pères l'ont rendu catholique. Ainsi, d'un côté, nous voyons des hommes qui se séparent de l'Église et finissent par recourir à l'antiquité; de l'autre, des hommes qui débutent par la lecture des Pères et finissent par revenir à l'Église dont les Pères eux-mêmes furent les premiers enfants.

Lors même que l'identité de l'ancien et du moderne catholicisme ne serait pas pour nous d'une certitude divine, mais seulement une question de pure critique historique, nous n'hésiterions pas à préférer l'opinion de ceux qui, n'ayant pas inventé de théories religieuses, n'étaient point intéressés à les défendre. Contentons-nous d'une seule citation qui, pour tout juge impartial, aura autant de valeur que tous les arguments des docteurs anglicans qui ont écrit ou qui écriront jusqu'à la fin de l'anglicanisme. *Un homme instruit, dit Gibbon, ne saurait résister à l'évidence historique. Dans les quatre premiers siècles de l'Église les principaux dogmes des doctrines papistes étaient reconnus et pratiqués.*

Après une pareille sentence, nous arrêterons-nous aux futilités des arguments vides de sens, aux témérités sans consistance dont nos oreilles sont fatiguées? Je dis sans

consistance. On nous raconte, par exemple, que la doctrine de la transsubstantiation a été forgée par le concile de Latran. Mais, quand les ariens soutiennent que la foi orthodoxe sur la trinité fut inventée au concile de Nicée, les mêmes théologiens savent bien leur répondre que la date d'une définition de l'Église n'est pas la date de l'invention d'une vérité; elle indique seulement l'époque où un dogme fut nié pour la première fois. Et je répète, inconsistency! Lorsque l'évêque Jewel, faisant de la controverse à Saint-Paul's Cross, s'écriait de toutes ses forces : *Qu'on me montre un seul Père, un seul docteur, une seule phrase, deux lignes et j'abandonne le champ de bataille* : il devenait l'auteur responsable d'une pièce dont la sotte imprudence eut un effet désastreux pour sa propre cause. Lorsque, aujourd'hui, vous entendez un prédicateur rappeler le défi de Jewel, vous en concluez qu'il est d'une profonde ignorance, ou qu'il compte beaucoup sur l'ignorance de son auditoire. On nous dit que Pierre Lombard fut le premier à découvrir les sept sacrements. « Pourquoi donc, dit charitablement l'honnête Barrow, pourquoi maudire les gens qui assurent que les sacrements ne sont pas précisément au nombre de sept... en voyant qu'avant Pierre Lombard personne n'avait fait mention de ce nombre. » Mais Pierre Lombard a été le premier à soutenir que la confirmation, la pénitence, l'extrême onction, l'ordre et le mariage étaient des sacrements. *O seriestudiorum!*

Assez sur ce sujet. Je me contente de vous armer d'un seul, d'un simple argument qui balayera comme des toiles d'araignée toutes ces laborieuses dissertations, toutes ces audacieuses affirmations des Anglais érudits. Dégagez-vous de ces bruyantes et ténébreuses controverses des chrétiens de l'Occident, portez vos regards au milieu des populations silencieuses et stationnaires de l'Orient. Là vous

verrez dispersés, comme des oasis au milieu des fossiles de la civilisation orientale, les restes d'anciennes Églises, des Églises mortes, séparées du tronc, vivant de longs siècles avant Pierre Lombard et les scolastiques. Les noms d'Éphèse et de Chalcédoine leur sont aussi inconnus que ceux de Latran et de Florence; cependant on les reconnaît encore. Selon la belle expression de de Maistre, *elles sont conservées au milieu du mahométisme, comme un insecte dans un morceau d'ambre*. On dirait qu'un miracle de la providence les tenait en réserve pour anéantir les imputations des hérétiques modernes. Au milieu d'elles vous avez un moyen de confronter le présent et le passé. Demandez-leur combien elles reconnaissent de sacrements. Demandez-leur si elles croient que le Fils de Dieu s'offre lui-même, dans un sacrifice non sanglant, sur nos autels pour les vivants et les morts. Demandez-leur si elles invoquent les saints et honorent leurs reliques; si elles offrent leurs progrès et leurs aumônes pour le soulagement des âmes qui ne jouissent pas encore du bonheur des bienheureux. Elles auront gardé peut-être quelques anciennes hérésies qui leur sont propres, mais d'une voix unanime, grecs, arméniens, nestoriens, jacobites, géorgiens, cophtes, chrétiens de saint Thomas, tous vous diront que les doctrines et les rites attribués par la science des protestants aux papistes du moyen âge leur ont été légués par les apôtres et leur sont aussi précieux que la vie même.

Peut-être vous êtes-vous plongé dans l'étude de l'antiquité. Permettez-moi de vous demander alors comment vous avez étudié, avec quel esprit et dans quel but? En lisant les ouvrages des anciens, aviez-vous quelque prévention contre la théologie de l'écrivain? D'où venait cette prévention? Aviez-vous, oui ou non, le dessein de chercher des arguments contre l'Église romaine? Lorsque vous ren-

contriez un passage qui pouvait être utilement dirigé contre elle, ressentiez-vous, oui ou non, un sentiment de plaisir? Vous demandiez-vous si ce passage pouvait être entendu dans un sens catholique? Dites moi quelle était votre règle de critique. Interprétiez-vous l'antiquité contre l'Église toutes les fois qu'elle ne lui était pas résolument favorable, ou dans le sens de l'Église lorsqu'elle ne lui était pas manifestement contraire?

Si vous avez suivi la première méthode, adieu; nous n'avons rien à démêler ensemble. Si vous avez adopté la seconde, si vous êtes disposé à la suivre avec quelque fermeté, je vous suis uni par les mêmes études. Je suis loin d'être un savant, mais je ne me reproche pas, d'avoir livré à la paresse les années que Dieu m'a données. J'ai passé bien des heures pénibles sur ces pages que j'écris pour l'amour de mes compagnons d'étude, avec l'espoir de les retrouver au terme où le travail ne donnera plus de fatigue. Avec cette franchise qui devrait être le talisman du travailleur et l'auréole de son front, permettez-moi de vous adresser une question. Pouvez-vous dire avec sincérité que le témoignage de l'antiquité est opposé à l'enseignement de la sainte Église catholique, apostolique et romaine? Si vous étiez, comme moi, romain catholique, auriez-vous trouvé une sentence, une ligne qui pût jeter l'inquiétude dans votre honnête conscience, ou obscurcir par l'ombre d'un doute les certitudes de votre foi?

Je veux aller au-devant de vos difficultés. Elles ont été les miennes et je veux essayer de les écarter. Vous avouez que le iv^e siècle rend un témoignage incontestable, évident, en faveur de l'Église romaine. Le docteur Middleton ne fait que payer un tribut à la vérité lorsqu'il dit : *Les principes et la pratique religieuse exposés par les Pères les plus éminents du iv^e siècle, ont une ressemblance frappante avec les rites actuels de l'Église papiste.* Vous

reconnaissez aussi que, dans les écrits du ⁱⁱe et du ⁱⁱⁱe siècle, il n'y a rien de contraire à l'enseignement de l'Église; on y trouve même des choses qui feraient supposer l'identité; mais il vous semble que vous n'avez pas le droit de l'affirmer et vous trébuchez devant ce scrupule : les anciens Pères ont dit très-peu de chose des traits que l'on regarde aujourd'hui comme les signes distinctifs de l'Église de Rome.

Vous n'avez aucun droit de supposer que l'enseignement de l'Église ait toujours été le même! Quoi! ignorez-vous, cher ami, que les catholiques, en vertu des seuls principes de la logique, sont convaincus que si l'Église est d'institution divine, c'est-à-dire si elle est véritablement une Église son enseignement doit être le même dans toutes les générations. Là où vous ne voyez qu'une présomption, une hypothèse, ils placent l'anneau où est resté la chaîne qui unit la terre au ciel. Mais, hélas! vous n'êtes pas encore de ceux qui admettent l'immuable autorité de l'Église. C'est à moi de vous suggérer la réponse. Pour terminer le débat, il me suffira d'appeler votre attention sur un fait que votre impartialité ne contestera pas. Les Pères, anciens et modernes, d'une voix unanime attestent et proclament cette immutabilité dont, vous, disciple des Pères, vous ne semblez pas persuadé. Ainsi, l'antiquité comble elle-même cette lacune que vous signalez. Il n'y a pas de réplique, et il ne vous reste plus qu'à chercher une autre cour d'appel. Si les Pères se sont trompés sur ce dogme fondamental, que m'importe leurs opinions sur des bagatelles! Tout en vous imposant le silence, je puis craindre que cet argument ne vous laisse quelques obscurités qu'il est utile de dissiper.

Veuillez remarquer qu'il ne s'agit pas précisément de démontrer que les croyances du ⁱⁱⁱe siècle étaient identiques à celles du ^{iv}e. Les doctrines papistes du ^{iv}e siècle

étaient unies par d'inextricables liens à la théologie de cet âge. Elle était enseignée universellement; transmise comme la foi catholique que l'Église avait reçue, il y avait trois cents ans, de la bouche des apôtres. Est-il vraisemblable, est-il possible qu'elle eût été presque inconnue du siècle précédent? Mais alors, me direz-vous, pourquoi le siècle précédent en parle-t-il moins? A cette question, vous répondriez certainement vous-même.

Vous savez que le iv^e siècle fut l'âge d'or du christianisme. Ce fut l'âge où il fit la conquête de l'empire romain; l'âge du premier concile, des grands saints et des grands docteurs; des Athanase et des Basile, des Grégoire de Nazianze et des Grégoire de Nysse, des Ambroise et des Jérôme, des Chrysostome et des Augustin. Vous n'ignorez pas non plus l'histoire du ii^e et du iii^e siècle. Ils furent l'âge de fer des persécutions; l'âge où les puissances des ténèbres se conjurèrent pour empêcher le royaume de Dieu de se développer parmi les hommes; les orages succédaient aux orages, et leur fureur ne cessait d'assaillir le berceau de l'Église; c'étaient les jours des catacombes et des martyrs, les jours sanglants des Septime, des Décus, des Valérien et des Dioclétien. Un évêque était un témoin appelé à confesser la vérité dans les tortures. Jusqu'au milieu du iii^e siècle (glorieux souvenir!) tous les papes, à l'exception d'un seul, trente-quatre, l'un après l'autre, emportèrent la couronne du martyre. La tempête ne se calma un instant que pour reprendre avec plus de furie. Nous avons une médaille de Dioclétien, frappée au commencement du iv^e siècle, dont la légende laconique en dit plus en trois mots que les volumes de Lactance et d'Eusèbe. Voici son exergue : *Nomine Christianorum deleto*. Vain orgueil! Dix ans ne s'étaient pas écoulés, Constantin régnait, et l'Église, enfin libre, sortait des entrailles de la terre. Elle apparaissait brillante, car la lumière s'était faite et

la gloire du Seigneur resplendissait autour d'elle (1).

Si les protestants ne séparaient pas les écrits des Pères de l'histoire du christianisme, celle-ci leur donnerait l'intelligence des autres. Le simple aperçu des faits que je viens de rappeler explique pourquoi les ouvrages du iv^e siècle rempliraient une bibliothèque, tandis que les principaux auteurs des siècles précédents peuvent être comptés sur les doigts d'une main, et n'ont traité que des sujets limités. Sous le règne des empereurs idolâtres, les chrétiens avaient autre chose à faire qu'à composer des traités pour le plaisir des protestants futurs. Lorsqu'ils étaient appelés à prendre la plume, c'était comme chrétiens au milieu des idolâtres, c'était pour venger leur religion attaquée du fanatisme des Romains et de l'incrédulité des Grecs. « Les anciens Pères, dit le docteur Waterworth, étaient plus occupés à jeter des fondements solides et à fortifier les grands mystères du christianisme qu'à *défendre leurs ouvrages* avancés. Leur tâche était d'établir l'unité de Dieu, la divinité du Christ; de réfuter les accusations grossières ou calomnieuses que les ardents défenseurs du paganisme faisaient peser sur eux. Que l'on veuille bien y réfléchir, et leurs allusions nombreuses et précises aux doctrines, aux pratiques de l'Église paraîtront merveilleuses. Tant que la doctrine catholique n'a pas trouvé de contradicteurs, le silence auquel les protestants attachent aujourd'hui tant d'importance, n'inspirait aucune inquiétude. » Remarquez que l'hérésie a le plus souvent nécessité les différences dont elle voudrait se faire une arme.

(1) Comment pourrait échapper au ridicule, pour me servir d'une expression adoucie, cette prudence des savants de la haute Église, qui, dans leur appel à l'antiquité, ont grand soin de s'arrêter au iii^e siècle? En savent-ils bien long sur cette époque? Autant vaudrait en appeler au vide. Si nous avons à construire une Église de papier, demandons *carte blanche* ou au moins presque blanche.

Tant qu'un article de foi n'était pas attaqué, il n'y avait aucun motif pour le défendre; ce sont les controverses qui l'ont mis en évidence. Avant Nestorius, pas un chrétien ne refusait à la sainte Vierge Marie le titre de mère de Dieu. Avant Vigilantius, personne ne trouvait impie d'invoquer les saints qui règnent dans la gloire (1). Les ariens furent les premiers à révoquer en doute l'efficacité du sacrifice non sanglant (2) pour les âmes des défunts. Avant Béranger, nul n'avait contesté que dans les saints mystères le pain et le vin se changeaient en la substance du corps et du sang de Notre-Seigneur. Le docteur Waterworth avait raison de s'émerveiller de la fréquence et de la clarté des anciennes allusions à des doctrines dont la contestation était impossible à prévoir. Que Dieu accorde à mes prières votre conversion au catholicisme, et alors, mon cher ami, vous trouverez pour confirmer votre foi d'abondants témoignages. N'eussiez-vous jamais ouvert un volume de saint Augustin ou saint Chrysostome, l'antiquité vous paraîtra suffisamment explicite dans saint Cyprien, Tertullien, saint Irénée.

(1) Les protestants ressemblent à Vigilantius. Ils seront peut-être curieux de savoir quelle correction lui inflige saint Jérôme. « Insensé! lui crie le grand polémiste, vous adorez les martyrs? vous pouvez vous imaginer qu'un mortel est Dieu! et, faisant allusion à la simplicité des catholiques ignorants, vous accusez ces hommes d'être des idolâtres. »

(2) Permettez-moi d'attirer l'attention sur le merveilleux argument que l'évêque Bull tire de cette expression *sacrifice non sanglant* dans sa lettre sur la corruption de l'Église de Rome. « Les anciens docteurs, dit-il, les liturgies elles-mêmes affirment que l'Eucharistie est un sacrifice non sanglant, un sacrifice où il n'y a pas de sang. Mais cette expression serait évidemment fausse, si le sang du Christ était vraiment présent et offert à Dieu. » Les anciens docteurs, dites-vous? Mettons-y de plus les nouveaux docteurs, et n'en parlons plus. Le Goliath anglican s'est-il informé de la doctrine catholique sur l'Eucharistie? a-t-il lu le concile de Trente? a-t-il entendu parler des instructions que le concile de Trente ordonne aux prêtres de donner aux enfants qui apprennent le catéchisme?

Nous en avons dit assez sur ce que nous sommes en droit d'appeler l'évidence dans la patrologie; mais n'oublions pas que les catholiques ont à produire de la constante identité de leur foi d'autres preuves que les opinions des Pères. Il y a des voix longtemps muettes qui recouvrent la parole, des restes ensevelis dans la poussière du passé qui se redressent pour rendre témoignage. J'en veux dire quelques mots en terminant ce long chapitre.

Considérez attentivement la nature et l'objet de l'ancienne discipline du secret, et laissez-vous convaincre par la lumière qu'elle jette aujourd'hui sur les mystères qu'elle devait cacher autrefois. Pesez aussi avec soin le caractère des calomnies que les païens peu scrupuleux répandaient contre les adeptes de la religion nouvelle, et la manière remarquable dont elles étaient repoussées. Interrogez les témoins silencieux des catacombes. Elles recélaient des preuves que les protestants invoquait de toute leur ardeur. Tant que la pouzzolane les recouvraient, elles n'étaient pas compromettantes; mais, depuis quelque temps, le zèle des hérétiques s'est singulièrement refroidi, et je me hasarderai bien à prédire qu'avant peu d'années ils garderont un scrupuleux silence. De nos jours, l'étude méthodique des antiquités souterraines a été entreprise sur une large échelle.

Au début des travaux du chevalier de Rossi, des protestants les suivaient avec tout l'intérêt qu'ils méritaient si bien. Mais, hélas! à mesure que le savant poursuivait ses investigations enthousiastes, que le *magnum opus* approchait de sa perfection, une évidence désespérante démontra que, suivant l'expression de l'évêque Newton, non-seulement la graine du papisme avait été semée dès les temps apostoliques, mais qu'elle avait germé, qu'elle avait porté des fruits.

Étudiez enfin les liturgies primitives dont la messe

romaine elle-même est une des plus anciennes parties. C'est avec une douce satisfaction que je parle de ces antiques prières, parce que c'est en les parcourant que mes derniers doutes de protestant s'évanouirent comme un rêve effacé sans retour. Elles sont presque identiques. *Une goutte d'eau*, dit Bossuet, *ne ressemble pas plus à une autre goutte d'eau.*

Prenez deux de ces liturgies, par exemple, celles de Jérusalem et d'Alexandrie et retranchez-en tous les passages qui vous paraîtront postérieurs au III^e siècle. Il n'y a aucune raison sérieuse de douter que ces liturgies ne soient de l'apôtre et de l'évangéliste dont elles portent les noms, saint Jacques et saint Marc. Le docteur Neale, dont on connaît l'exactitude, incline à penser que saint Paul cite la liturgie de saint Marc et qu'il désigne celle de saint Jacques. A mon avis, les arguments par lesquels le docteur Neale établit que la citation de saint Paul I. Cor, II. 9 n'est pas empruntée à Isaïe, mais aux *ænaphora* de la liturgie de saint Jacques, équivalent à une démonstration. La question qui nous occupe est celle de savoir s'il y a eu quelque variation dans la foi. Veuillez me dire si entre les liturgies que je viens de citer et les définitions du concile de Trente, il y a l'épaisseur d'un cheveu? Ne sont-elles pas d'accord sur les doctrines fondamentales du sacrifice (1); sur les changements merveilleux opérés par la toute-puissance dans les saints mystères; sur l'adoration due à Notre-Seigneur présent sous les saintes espèces; sur

(1) Voir l'ardente prière des liturgies orientales; elle s'accorde avec l'acte d'adoration de l'Église d'Occident au moment où le corps et le sang de Notre-Seigneur deviennent présents dans l'Eucharistie. On s'est efforcé de prouver que l'Orient et l'Occident diffèrent dans le culte qu'ils rendent au corps et au sang. L'objection est des plus futiles : en Europe, dit-on, les portes de l'Église sont closes; en Arménie, on tire un voile devant l'autel. L'adoration cesse-t-elle d'être identiquement la même?

l'intercession des bienheureux en notre faveur; sur la commémoration de ceux qui se sont endormis dans le Seigneur; sur les honneurs que toute créature doit rendre à celle qui, par une grâce spéciale, est immaculée et fut choisie pour être la mère de son Créateur?

Par hypothèse, supposons que l'Église de notre temps vienne à disparaître de la surface du globe et que les seules traces qui en restent soient le symbole des apôtres, les lettres apostoliques du Nouveau Testament et la liturgie de saint Pierre — celle de la messe. Étant données les quantités, on retrouverait la foi de l'Église du ^{xix}^e siècle. Substituez maintenant la liturgie de saint Jacques à celle de saint Pierre et avec les autres quantités exécutez le même problème, vous retrouverez la foi du ⁱ^{er} siècle. Mais la liturgie de saint Pierre est équivalente à celle de saint Jacques et vous pourrez traduire ce raisonnement par une expression algébrique :

$$\begin{aligned} a + b + c &= x, \\ \text{Mais } c &= d, \\ \text{donc } a + b + d &= x. \end{aligned}$$

En d'autres termes : les liturgies du ^{xix}^e siècle et du ⁱ^{er} sont équivalentes.

Si seulement les protestants voulaient étudier tous les écrits apostoliques, c'en serait fait de leur protestantisme. S'ils voulaient prendre l'épître aux Hébreux, adressée à l'Église de Jérusalem et la confronter, article par article, avec la liturgie qui était en usage au même temps dans la même Église, des flots de lumière leur feraient voir quel était le sentiment des apôtres sur le sacrifice unique et perpétuel de la nouvelle loi. Suivant la remarque du docteur Neale, il importe fort peu que l'apôtre ait emprunté les paroles de la liturgie de l'Église à laquelle il écrivait, ou que la liturgie ait pris les mots de la lettre

apostolique. Dans l'un comme dans l'autre cas, la doctrine de l'Église et celle de la liturgie restent identiques.

PAROLES DE SAINT PAUL.

Ép. aux Hébreux, ch. x., v. 19.

Mes frères, puisque nous avons la confiance d'entrer dans le sanctuaire par le sang de Jésus, en suivant cette voie nouvelle et vivante, qu'il nous a montrée par le voile, c'est-à-dire par sa chair. Puisque nous avons un grand prêtre qui est établi sur la maison de Dieu, approchons-nous de lui avec un cœur sincère, une foi parfaite, une âme dégagée des souillures de la mauvaise conscience et le corps lavé dans l'eau pure.

LITURGIE DE SAINT JACQUES.

Prière du voile (1).

Nous vous remercions, Seigneur notre Dieu, de nous avoir donné la confiance d'entrer dans votre sanctuaire, par la voie nouvelle et vivante que vous avez consacrée pour nous par le voile de la chair de notre Christ. Nous donc à qui il a été donné d'entrer dans le tabernacle de votre gloire, d'être sous le voile et de voir le saint des saints, nous nous prosternons devant votre bonté. Maître, ayez pitié de nous. Nous sommes saisis de crainte et d'effroi au moment de paraître devant votre saint autel, de vous offrir le sacrifice redoutable et non sanglant pour nos péchés et pour les ignorances du peuple. Envoyez, ô Dieu, votre

(1) Caro Christi ritè per velum significatur, quia sicut velum operiebat arcana sanctuarii, et tamen ingressum illuc præbebat, ita caro Christi divinitatem obtexit quodam modo. — Cornélius à Lapide. (Note du traducteur.)

grâce à nos âmes, à nos corps et à nos esprits. Donnez-nous la piété, afin que nous puissions avec une conscience pure vous offrir l'hostie propitiatoire et le sacrifice de louange.

Laissons de côté la seule question qui, après tout, soit importante, celle de l'autorité et de l'infailibilité de l'Église. Le simple argument que je viens d'exposer me semble avoir une puissance tellement irrésistible, qu'à lui seul il suffira pour terminer la controverse doctrinale qui sépare les protestants de l'Église dont ils ont la prétention de réformer l'enseignement.

NOTE

L'histoire des premières hérésies appartient à une époque postérieure au ^{III}^e siècle; c'est pour ce motif que je n'ai pas cru devoir en parler dans ce chapitre. Elle démontre que l'autorité exercée par l'Église dans les premiers et dans les derniers conciles est identiquement la même. Mon intention n'était pas de traiter ici de l'autorité de l'Église, et j'ai cru devoir me renfermer ici dans des questions secondaires. Pour un esprit logique la question d'autorité, ainsi que je viens de le dire, est la seule qu'il importerait de résoudre. Ce fut l'étude du monophysitisme qui frappa d'abord le Dr Newman. Il fut obligé de reconnaître que l'attitude de l'Église en présence des hérétiques du ^{VI}^e siècle était la même qu'elle tenait vis-à-vis des protestants. Il est à peine nécessaire de rappeler le passage si connu où il signale le terrible effet que produisit sur lui cette découverte. Elle fut rendue plus saisissante par le contraste qu'il remarqua entre les récits impassibles de ces luttes éteintes et la fiévreuse animation des polémiques récentes. (*Apologia*, p. 156.) Combien d'anglicans ont été convertis par l'étude du schisme des donatistes en Afrique! Rien ne contribua plus à leur ouvrir les yeux que l'application faite à l'Angleterre de cette antique histoire par le cardinal Wiseman. Les chercheurs d'antiquité se sentirent tout à coup renversés par l'explosion de la mine qu'ils creusaient eux-mêmes. L'antiquité se rangeait du

côté de l'autorité, et les jetait dans une confusion inexprimable. (Voyez la *Revue de Dublin*, 1839, art. THE ANGLICAN CLAIM.)

Le passage suivant de saint Augustin n'a pas été donné par le grand cardinal anglais. Je l'emprunte au regretté R. J. Wilberforce, sur qui il avait fait une profonde impression. « Je sais qu'un grand nombre d'hérétiques, réveillés par la voix de la vérité, ont le désir de devenir catholiques; mais, de peur d'affliger leurs amis, ils ajournent leur conversion de jour en jour. D'autres sont retenus par les chaînes de vieilles habitudes; ils justifient cette observation de l'Écriture : *Un serviteur opiniâtre n'est jamais corrigé par la parole*; il entend, mais ne veut pas écouter. D'autres restent donatistes parce que, pour suivre la vérité, il faudrait sortir du repos, faire des efforts pénibles. D'autres sont arrêtés par de scandaleuses histoires, et trouvent un prétexte dans l'étrange sacrifice que nous offrons sur l'autel. D'autres pensent qu'il importe peu d'être d'une Église ou d'une autre, pourvu que l'on soit chrétien. Ils restent donatistes parce qu'ils sont nés dans cette hérésie, que personne ne les presse de se convertir et de rentrer dans le sein de l'Église catholique. »

CHAPITRE V

LES NOTES DE L'ÉGLISE

L'Église, dans le concile de Constantinople, déclara qu'elle était une, sainte, catholique, apostolique. Ce ne sont pas seulement des qualités essentielles, ce sont des signes extérieurs et visibles par lesquels on peut toujours la reconnaître.

L'unité est son premier signe caractéristique. Quelle qu'elle soit d'ailleurs, elle est une et cette unité visible est au-dessus de toute méprise et de toute contestation.

Il y a peu de temps, l'unité au lieu d'être pour moi une marque à laquelle on devait reconnaître l'Église, était plutôt un article de foi qui s'imposait à ma raison comme un mystère; ou pour m'expliquer plus franchement, elle m'imposait une contradiction dont je faisais des efforts pour me délivrer. Je raisonnais ainsi : En fait, impossible de nier que l'Église ne soit divisée; cependant la raison s'accorde avec la foi pour me dire que l'Église est une. Voilà une difficulté; mais il ne faut pas que ce soit une absurdité. L'Église est une sans doute, dans quelque sens divin et caché, qui ne frappe point mes sens. Je me mettais donc au travail pour expliquer comment l'Église pouvait être une et divisée à ceux qui me montraient l'Église fractionnée, composée de sectes différentes : je répondais que

toutes ces sectes étaient apostoliques, dans leur origine, leur discipline et leur succession; que toutes les Églises qui pouvaient remonter par la suite de leurs évêques jusqu'aux apôtres, faisaient partie de l'Église universelle (1). Toutes les branches apostoliques se rattachent à l'Église catholique, et c'est ainsi que l'Église catholique est une. Les faits, il est vrai, semblaient démentir cette conclusion, mais tant pis pour les faits ils doivent avoir tort.

Je ne m'arrête pas à faire remarquer la facilité avec laquelle on admet pour légitime une proposition qu'il faudrait démontrer, ni à faire ressortir en détail l'absurdité d'un raisonnement qui faisait rentrer dans l'Église la plupart des hérésies qu'elle avait rejetées de son sein. Je signale seulement le sophisme qui dès le premier pas me fit tomber dans le piège et enlace beaucoup d'autres raisonneurs maladroits. *Je lisais les notes de l'Église à rebours.* Je commençais par l'apostolicité, je prenais ensuite la note de la catholicité et je finissais par l'unité. Je disais : l'Église est catholique, apostolique, sainte, et si elle n'est pas une, elle doit l'être. Je crois que cette inversion illégitime, pour ne pas dire illogique dans la méthode de reconnaître l'Église est au fond de toutes les confusions, de toutes les perplexités qui égarent l'esprit d'un grand nombre d'anglicans. Ils mettent au dernier rang ce qui devrait être au premier et rencontrent un embarras, une pierre d'achoppement et détournent leurs regards du phare lumineux qui brille au champ de la paix.

(1) Je n'insiste pas sur l'unité de doctrine; cependant il me semble impossible de soutenir que des doctrines contradictoires soient également apostoliques. Prenez, par exemple, les articles du synode de Bethléem (1672) et les articles du synode de Londres (1562). Un homme qui n'est pas dépourvu de sens commun n'essayera jamais de les concilier ensemble. Comment soutenir que l'Église grecque et l'Église anglicane fassent également partie de l'Église universelle?

D'abord l'Église est une. *Elle est une parce que Dieu est un et comme il est un.* Si l'Église pouvait être divisée, elle cesserait d'être une, et par conséquent elle cesserait d'être l'Église. En appeler à l'unité de l'Église des temps passés, c'est reconnaître sa division dans le temps présent; affirmer sa division, c'est reconnaître la perte de l'unité; mais l'unité est de l'essence même de l'Église, elle est donc inadmissible. Nous parlons de l'indivision de l'Église dans le même sens que de l'indivision de la Trinité, — indivisée parce qu'elle est indivisible, — c'est l'évidence même. Et maintenant, cher lecteur, demandez-vous s'il y a quelque chose de plus clair que la proposition suivante : Toutes les Églises, excepté une, reconnaissent que l'Église universelle est divisée. *Il y a une Église et il n'y en a qu'une, qui maintienne et proclame que l'unité n'a jamais été et ne sera jamais partagée.*

Remontons une centaine d'années, avant l'époque où l'Église définit pour la première fois le dogme de l'unité dont son maître l'avait dotée, et recherchons ce que les anciens Pères pensaient de cette unité surnaturelle. Le traité de saint Cyprien, *De unitate Ecclesie* est une dissertation splendide sur la vérité de cette unité divine, qui implique l'indivisibilité. L'Église étant une par une volonté divine ne peut être ni partagée ni mutilée. Des branches peuvent être retranchées du tronc, mais le tronc reste entier indivisible. Quelques passages donneront une idée de l'ensemble.

Le Seigneur a dit : Moi et mon père, nous sommes un. De plus il est écrit du Père, du Fils et du saint-Esprit : et ces trois sont un. Qui pourrait croire que cette unité, venant de l'unité divine, cimentée par des sacrements divins, peut être divisée dans l'Église, que la collision des volontés peut y opérer le divorce? Celui qui n'est pas convaincu de cette unité, n'a-t-il pas perdu la foi? Il ne

peut avoir Dieu pour Père, celui qui renie sa mère l'Église. « Le type de l'unité de l'Église est cette tunique sans couture, tissu d'une pièce, que les soldats romains eux-mêmes ne voulurent point partager. En un mot, *l'unité exclut la division ; le corps de l'Église étant indivisible ne peut être lacéré* (discidio compaginis). Ce n'est qu'un solennel enfantillage de venir dire comme M. Palmer qu'il faut entendre saint Cyprien en le sens que dans un même tronc il ne peut y avoir plusieurs vraies Églises. J'ai choisi saint Cyprien parce qu'il est le premier qui ait traité *ex professo* la vérité qui nous occupe. Je pourrais multiplier les citations à l'infini, car toute l'antiquité chrétienne affirme l'unité de l'Église.

Je disais tout à l'heure que je considérais les communions romaine, grecque, anglicane comme autant de branches de l'Église catholique. En d'autres termes, j'étais coupable de complaisance pour la plus bizarre des conceptions qui peuvent égarer une intelligence humaine. Elle est connue sous le nom de théorie des branches. Elle a été inventée pour expliquer comment des corps qui n'ont plus aucune communion l'un avec l'autre peuvent encore faire partie d'un tout organique. Son extravagance consiste dans cette hypothèse, qu'une branche ne commence à exister, comme branche, qu'au moment où elle est séparée du tronc. On pourrait l'appeler la théorie fantaisiste de l'unité. L'unité n'est pas nécessairement synchronique, mais historique ; ce n'est pas un fait, ce n'est qu'un *diagramme*.

En perdant de vue que l'Église est un être vivant, en la considérant comme un arbre généalogique, nous parvenons à former une esquisse, qui ne nous donne pas, il est vrai, l'unité comme une réalité actuelle, mais nous en donne un dessin gracieux et symétrique, tel du moins qu'on peut la représenter sur le papier. Voici par exemple une simple

illustration de l'Église : figurez-vous qu'elle soit représentée par un arbre. Le tronc s'élève tout droit et ne porte aucun rameau jusqu'à huit pieds du sol. Vers le neuvième pied il se bifurque en deux branches principales. Nous appellerons celle de l'orient le rameau grec et celle de l'occident le rameau latin. Six pieds plus haut, c'est-à-dire à quinze pieds du sol, le rameau occidental se subdivise en deux grosses branches. Nous nommerons la plus belle anglicane, et l'autre romaine. Ces deux branches ainsi que le rameau grec, s'élèvent à dix-neuf pieds et demi (sic) du sol. Nous avons ainsi trois grandes pousses, garnies chacune de leur feuillage. L'anglicane à l'occident, la romaine au centre, la grecque à l'orient.

Le moment où les Églises grecque et anglicane sont retranchées du tronc principal, est celui que l'on choisit pour les revêtir d'une végétation luxuriante. C'en était trop, même pour ma simplicité protestante, elle ne pût résister à cette ingénieuse naïveté. *Voilà les trois grandes pousses.* Mais où est le tronc ? oh — ne le savez vous pas ? — il y a plus de mille ans que le tronc n'existe plus. Mais comment sont elles unies ? Quoi ! — cher monsieur, ne voyez-vous pas au seizième siècle la soudure intime de la branche anglicane avec sa branche jumelle, et la soudure de la branche grecque un peu plus bas dans le neuvième ?

Il est presque inutile de remarquer que la comparaison d'un arbre a été empruntée par Notre-Seigneur, par les apôtres inspirés et par les Pères de l'Église pour mieux faire comprendre l'union des membres et du corps. Mais cette union type est simultanée et reste la même dans la succession des siècles. Le schisme serait un signe d'unité. (*Risum teneatis, amici*). La hache sépare une branche morte du tronc, et vous appelez cette résection une germination nouvelle. *Je suis la vigne*, dit Notre-Seigneur, *vous êtes les branches, celui qui ne demeure point en moi*

sera rejeté comme une branche sèche et il se flétrira.

Quelques-unes des branches, dit saint Paul, *parlant de l'Église juive, ont été brisées.* L'Église, dit saint Cyprien, est une, quoiqu'elle s'étende au loin, et que le nombre de ses enfants se multiplie sans cesse. Le soleil n'a qu'une lumière quoiqu'il ait beaucoup de rayons : les arbres ont beaucoup de rameaux quoiqu'ils n'aient qu'une sève alimentée par les racines qui plongent sous le sol. Une source abondante peut donner naissance à d'innombrables ruisseaux. Vous essayerez en vain de séparer un rayon de soleil, et la branche détachée du tronc de l'arbre ne bourgeonnera plus. Interceptez le courant qui vient de la source et le lit du ruisseau sera desséché. Ainsi l'Église, resplendissante de lumière qu'elle emprunte à son époux, envoie ses rayons aux extrémités du monde, mais c'est la même lumière qui resplendit partout ; elle étend aux extrémités de la terre ses branches parées de fleurs et de feuillage ; elle porte au loin les bienfaits de ses flots, mais il n'y a qu'un chef, qu'une source, qu'une mère dont la fécondité répand en tous lieux l'abondance et fait éclater l'amour.

Saint Augustin imite saint Cyprien et emploie fort à propos la même métaphore contre les donatistes. « L'Église dit-il, étend ses branches dont la vigoureuse végétation couvre la terre, partout elle supporte le scandale de ceux qu'il a fallu ça et là retrancher du tronc à cause de leur orgueil... Là où ils sont coupés, ils tombent, ils restent, ils se flétrissent tandis que l'Église continue à se développer. Partout où il y a des hérétiques, l'Église catholique existe, mais la réciproque n'est pas vraie, elle s'étend plus loin que l'hérésie. Ce phénomène suffit pour faire reconnaître l'Église par sa vitalité ; les branches brisées, à peine séparées de la racine qui les nourrissait de sa sève, meurent et se dessèchent. Les populations de l'Afrique eussent pu nous expliquer elles-mêmes le sens de la para-

bole de la Vigne et de ses rameaux. Leur grand évêque leur apprit à opposer aux donatistes le chant d'un psaume dont voici les derniers versets :

« Venez, frères, si vous voulez être greffés sur la vigne : nous gémissons de vous voir séparés du cep. Comptez les évêques qui vous rattachent à la chaire de saint Pierre. Dans cette liste des saints Pères, reconnaissez les successeurs légitimes. Voilà le roc contre lequel l'orgueil des portes de l'enfer ne prévaudra pas.

Il y a peu de temps l'évêque d'Orléans disait : « Toutes les questions qui concernent l'Église peuvent en définitive se ramener à celle-ci : où est l'unité ? hélas ! combien d'hommes sincères et zélés usent leur vie en efforts stériles pour résoudre ce problème : Comment revenir à *l'unité perdue* ? J'ai dans ma mémoire l'affligeant souvenir d'un homme, contre lequel, je le crains, j'ai laissé des mots trop durs s'échapper de ma plume. Sa destinée n'a été que le commentaire étrange de cet aveu de sa bouche : *refaire l'unité est le rêve de ma vie*. Nous avons vu comment cet homme, studieux et intelligent, s'était fait catholique sans croire à l'infailibilité de l'Église. Nous pourrions constater ici qu'il ne pouvait reconnaître les prérogatives surnaturelles de l'Église de son choix. Ses écrits ne le montrent que trop, jamais il ne regarda l'Église en communion avec le successeur de saint Pierre, comme l'Église une de notre Seigneur Jésus-Christ. Au lieu de s'imaginer qu'il était appelé de Dieu à souffrir le martyre pour retrouver ce qui serait introuvable une fois perdu, que n'a-t-il compris la vérité de ces mots du grand évêque martyr : l'unité ne peut être divisée ! Si chacun s'appliquait à chercher cette indestructible unité qui est encore ce qu'elle fut dans tous les temps, sans laquelle la foi est impossible, avec quelle promptitude ses troubles s'évanouiraient, avec quelle obéissance empressée il reviendrait à l'Église qu'on

ne peut quitter sans souffrance. Si chacun travaillait dans la mesure de ses forces à cet heureux retour vers l'unité avec quelle joie le grand pasteur du troupeau ramènerait les brebis égarées à l'unique berceau. »

II. L'Église est sainte. La sainteté est de l'essence de l'Église. Elle ne peut cesser d'être sainte sans cesser d'exister. Parce qu'elle est une l'Église est indivisible, parce qu'elle est sainte, incorruptible. La corruption de l'Église serait la seule excuse de la réforme, le protestantisme repose donc sur une absurdité. Pendant que j'étais protestant j'apercevais bien cette objection; mais je me disais encore : ce n'est qu'une difficulté qu'il faut résoudre. L'Église du *xv^e* siècle doit avoir été d'une sainteté mystérieuse que je ne comprends pas bien; je me mis au travail pour démontrer comment l'Église devait être sainte, quoique ne l'étant pas comme la première fois, je ne m'apercevais pas que la plus grande des absurdités était de supposer un problème, là où il devait y avoir une évidence, une note de l'Église.

L'Église est donc sainte. Elle l'est parce que la troisième personne de la trinité qui est l'Esprit Saint habite en elle, l'assiste, la dirige. Non-seulement la véritable Église n'a pas été réformée, mais il n'est pas possible qu'elle le soit. Le concile de Trente, comme le remarque Bossuet, ne craignait pas le mot de réformation, et l'œuvre accomplie à Trente fut une réformation non de l'Église, mais par l'Église. C'est une œuvre analogue que tous les conciles ont successivement réalisée, c'est pour cela qu'ils s'assemblent, c'est pour cela que fut établie l'Église. Sa vie n'est qu'une lutte perpétuelle contre la nature qui tend à dégénérer, contre les passions mauvaises, contre les erreurs qui séduisent les imaginations. Mais, considérée en elle-même dans sa foi, dans l'harmonie de son gouvernement, dans la source des grâces surnaturelles, l'Église est incorruptible et ne peut être réformée.

Les hommes peuvent bien consolider une coupole ou réformer une société politique, mais ils ne peuvent pas plus réformer l'Église de Dieu que surprendre le mouvement du globe, modifier l'ordre des saisons ou s'opposer à la précession des équinoxes. L'Église gardée par l'amour et le sang du Christ, l'Église qu'il a purifiée, qu'il a sanctifiée est pour toujours sainte et sans tache, pour toujours glorieuse, sans souillure et sans rides.

L'Église est sainte et son office est de conduire les hommes à la sainteté. Par sa participation aux mérites du Christ, par la grâce des sacrements le fidèle est justifié. Il se purifie de l'injustice et reçoit la justice de Dieu. Le Saint-Esprit en est le distributeur souverain, et l'accorde aux âmes suivant les dispositions qu'il y trouve et la coopération qu'elles lui prêtent. Par les mérites de la sainte passion, les hommes reçoivent en même temps la rémission de leurs fautes et l'infusion de la foi, de l'espérance et de la charité. La foi sans l'espérance et la charité ne suffit pas pour nous unir à Dieu et faire de nous des membres vivants de l'Église. Saint Jacques nous en donne le motif, *sans les œuvres la foi est morte. Le Christ Jésus, ajoute saint Paul, ne tient nul compte du circoncis ou de l'incirconcis, mais de la foi qui opère par la charité.* Après avoir déclaré l'Église corrompue, les protestants nièrent l'efficacité de la grâce, dans la justification des pécheurs. Non contents de souiller la robe sainte de l'épouse du Christ ils voulurent porter un coup mortel à la sainteté de l'âme humaine. Avec la légèreté qui les caractérise, ils proclamèrent leur nouvelle doctrine : ils affirmèrent que Dieu en justifiant l'homme, n'opère pas ce que le mot semble annoncer. En fait il n'agit point sur l'âme, mais considère comme réalisé ce que son pouvoir tout-puissant s'abstient d'accomplir. Dans la justification l'homme est réputé juste mais il ne le devient pas.

Il n'entre pas dans le plan de ce volume de discuter un point de doctrine. Cependant au risque de faire une digression inutile, je hasarderai quelques mots sur ce que les hérétiques protestants appellent fièrement la doctrine de la réforme. Je cède à l'espoir de dissiper des préjugés que je partageais naguère dans des esprits qui n'ont jamais bien compris l'enseignement de l'Église catholique, sur cette importante matière.

La maxime fondamentale des réformateurs, aussi bien sur le continent qu'en Angleterre, c'est que la foi seule justifie. Voici assurément le *nec plus ultra* de la confiance en soi-même. On érige en dogme une proposition qui non-seulement est contraire à l'enseignement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de l'Écriture, mais que la sainte Écriture a condamnée clairement, formellement, *totidem verbis*. L'Église a toujours enseigné que l'homme ne pouvait être justifié sans la foi, il ne peut l'être par ses propres actions, qu'elles soient inspirées par la nature ou par la loi écrite, il ne peut l'être sans la grâce de Dieu, par Jésus-Christ. L'Église a frappé d'anathème la doctrine contraire, elle déclare qu'il est nécessaire de croire que les péchés ne sont remis et ne seront jamais remis que par la miséricorde gratuite de Dieu et pour l'amour de Jésus-Christ. Rien de ce qui précède la grâce, ni la foi ni les œuvres, ne mérite la justification.

Ce n'est point la récompense, c'est une grâce; s'il en était autrement, ajoute l'apôtre, la grâce ne serait plus la grâce. Soutenir que les pécheurs ont droit à la justification sans les œuvres accomplies, avec le secours de la grâce, par la foi et la foi seule, c'est une doctrine insoutenable pour la saine raison, fatalement destructive de la sainteté, expressément repoussée par l'Écriture et solennellement condamnée par l'Église.

C'est une terrible confirmation des avertissements de

l'Esprit Saint qui, par la parole de saint Paul, prévient les hommes dépourvus de vertu et de science qu'ils travailleront de leurs mains à leur propre destruction. Voilà trois cents ans que les protestants ne peuvent apercevoir la distinction, je devrais dire l'antagonisme que le grand apôtre des Gentils signale entre les œuvres de la loi accomplies sans le secours de la foi et de la grâce, et les bonnes œuvres qui sont un don de la grâce, et seules sont méritoires par les satisfactions de Jésus-Christ. Nulle part saint Paul ne dit que nous sommes justifiés par la foi seule. Nulle part il ne dit, Dieu l'en préserve, que nous sommes justifiés par la foi sans les œuvres. Ce qu'il dit, c'est que nous sommes justifiés par la foi sans les œuvres de la loi. Le concile de Trente tient le même langage.

La formule négative, la foi sans les œuvres de la loi, trouve son complément dans la formule affirmative : la foi avec les œuvres de la charité. Saint Paul est si éloigné de nier le mérite des œuvres de la grâce, qu'aucun des écrivains inspirés n'affirme plus explicitement que la persévérance dans les bonnes œuvres sera couronnée par la vie éternelle.

Ce serait une rude tâche d'écarter de la doctrine catholique de la justification toutes les fausses imputations accumulées contre elle. Il serait tout à fait inutile d'énumérer les calomnies qui se reproduisent sans cesse, des centaines d'années après qu'elles ont été convaincues d'imposture.

Je ne puis me rappeler sans honte et sans confusion qu'autrefois je maintenais et j'enseignais que la doctrine du mérite des bonnes œuvres obscurcissait, bien plus neutralisait les satisfactions infinies de notre béni Rédempteur. O mon âme, *cave in ista tam frigida, tam jejuna calumnia desideas!* Comment avez-vous pu vous payer si longtemps d'arguties vides, froides, misérables! Com-

ment le mérite des bonnes œuvres obscurcirait-il le sacrifice de Jésus-Christ, puisque c'est la justice de Jésus-Christ qui opère en nous et rend nos œuvres agréables à son Père ? Comment le mérite de la charité serait-il incompatible avec la grâce lorsqu'il n'est qu'un don, un fruit de la grâce elle-même. Protestants, rougissez de honte ; j'ai bien le droit de faire remonter jusqu'à vous le reproche que je m'adresse à moi-même ; rougissez de honte pour votre ignorance, votre aveuglement et votre folie.

Suivant la doctrine catholique, par la justification, le Christ imprime son image vivante sur l'âme croyante ; quoique faible et imparfaite, elle reproduit le type divin ; selon la doctrine protestante, le Christ jette seulement sur l'âme une ombre sous laquelle sa culpabilité, qui n'est point effacée, cesse d'être aperçue de Dieu. Dites-moi laquelle de ces deux doctrines est le plus à la louange de cette toute-puissante rédemption accomplie sur le calvaire ? L'Église, d'après le théologien que je viens de citer, demande que nous soyons justes dans notre personne ; mais en même temps elle nous enseigne que jamais nous ne deviendrons justes par nos propres forces. Quelle place y a-t-il là pour la vaine gloire et la présomption ? Voulez-vous savoir en quoi le catholique se plaît à mettre sa gloire en son amour-propre ? Écoutez les paroles de notre guide inspiré, l'Église elle-même. Elle nous enseigne que la justice que nous recevons, la grâce avec laquelle nous opérons ne nous appartient pas de telle sorte qu'elles n'appartiennent aussi à Jésus-Christ. Si nous ne pouvons rien de nous-mêmes, nous pouvons tout en Celui qui nous assiste et nous fortifie. L'homme n'a donc rien dont il puisse se glorifier, toute sa gloire lui vient du Christ. C'est en lui que nous vivons, que nous méritons, que nous sommes justifiés. Nous portons de dignes fruits de pénitence dont il fait toute l'efficacité, qu'il offre à son père,

et que par lui son père accepte. Dieu garde un chrétien de mettre sa confiance ou sa gloire en lui-même et non dans son Seigneur dont la générosité est si grande, qu'il veut bien lui faire un mérite des dons qu'il a reçus. Devenu catholique, je comprends pour la première fois la glorification que fait de lui-même ce Saint qui, ravi au troisième ciel, était à la fois le dernier et le plus grand des apôtres. *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis; sa grâce en moi n'a pas été stérile; j'ai travaillé avec plus de fruit que tous les autres; ou plutôt ce n'est pas moi, mais la grâce de Dieu en moi. A Dieu ne plaise que je me glorifie d'autre chose que de la croix de Jésus-Christ.*

Je me suis trop longtemps égaré loin de mon sujet, il est temps d'y revenir.

L'Église est sainte, et c'est une mère féconde en saintes générations. Jamais je n'aurai la peine de parler légèrement de ces hommes dont la vie aimable et pure fut le bel ornement de l'Église d'Angleterre. Je ne voudrais pas effacer un seul de ces beaux noms qui brillent dans ses annales. Je n'oublierai pas le pieux évêque dont le manuscrit de prières, trouvé après sa mort, était usé de ses doigts et encore humide de ses larmes. Dans les temps passés, je me suis efforcé de m'approprier ses invocations sublimes, et souvent aussi je les ai baignées de mes pleurs. Sa mémoire ne peut revenir à ma pensée sans qu'elle lui paye un tribut de tendre et respectueuse émotion. Moi qui m'efforçai d'apprendre l'humilité à Bishopsborne, la piété à Bemerton, qui emportai d'Hursley ma première leçon d'amour pour le nom de Celle *que nous n'adorons pas mais qui a droit à tous nos hommages*; je ne puis rappeler sans une vénération, sans une reconnaissance profonde, la mémoire des Hooker, des Herbert, des Keble. Ames pures, douces et chéries, puissiez-vous reposer en

paix! *Requiem æternam dona eis, Domine : et lux perpetua luceat eis.* Cependant je ne puis oublier que comme protestant, j'ai toujours senti que le temps des saints était passé sans retour. Un saint anglican me semblait un être déplacé, à demi ridicule; je ne comprenais rien à la vie intime des catholiques. Je regardais avec envie ces siècles écoulés, éblouissants d'une gloire lointaine, où les vertus prenaient des proportions colossales, où la dévotion brûlait comme une fournaise ardente. J'admirais les géants des jours évanouis; leurs formes héroïques m'apparaissaient à travers les obscurités d'un lointain lumineux. Je gémissais de notre taille lilliputienne, de la piété froide, calculée, enfantine du siècle présent et les mots du poëte païen s'échappaient de mes lèvres :

Nos utinam inter
Heroas natum tellus me prima tulisset!

Je ne saurais peindre la joie indescriptible qui m'inonda le cœur, lorsque pour la première fois, je commençai l'étude de la vie et des écrits des saints catholiques des temps modernes. La découverte de ces âmes célestes élevées par la grâce au-dessus de la foule, me sembla belle comme le nouveau monde sortant des flots sous le regard du navigateur génois. Il me semblait toucher à cet océan de délices que je n'avais jamais entrevu que dans mes rêves. Je retrouvais cette race des saints que je croyais éteinte. Sainte Église, incomparable Mère! Au moment où les hommes vous reprochaient d'être stérile, vous comptiez parmi vos enfants, les Ignace, les François Xavier, les Charles Borromée, les Thérèse, les Louis de Gonzague, les Philippe de Néri; plus tard vous donniez au monde François de Sales et Vincent de Paul, et presque de nos jours Alphonse de Liguori et Paul de la Croix.

III. L'Église véritable est catholique. La catholicité est

sa troisième note. J'ai déjà parlé de l'erreur de ceux qui la mettent au second rang. Si l'on n'a bien compris la nature de l'unité, on ne peut se faire une idée juste de l'universalité de l'Église. *Unitas catholica que toto orbe diffusa est*, c'est le canon que saint Augustin opposait aux donatistes et à l'aide duquel il réduisit l'un après l'autre leurs subtils sophismes. La formule qui doit nous guider dans cette démonstration n'est pas : D'une manière ou de l'autre, l'Église catholique est Une; mais bien : L'Église qui est une et indivisible est aussi catholique. Ainsi comprise, la catholicité est si évidente que l'homme égaré ne peut manquer de la reconnaître. D'abord il n'y a qu'une seule Église qui ait la prétention d'être catholique, c'est-à-dire d'être toute l'Église catholique. Les autres Églises, quoiqu'elles soient absolument isolées, quoique l'une d'elles soit séparée de toutes les autres par une mer infranchissable, ont seulement la prétention de faire partie de l'Église universelle. En second lieu, il n'y a qu'une seule Église qui de fait soit répandue sur toute la surface du globe. *Toto orbe diffusa*. A l'exception de cette Église toutes les autres sont locales. *Ubi cadunt, ibi remanent*.

L'incomparable Augustin qui ne touche pas une question sans la résoudre, démontre la catholicité d'une autre manière aussi simple que décisive. Il trouve dans l'usage populaire du nom *catholique* un argument irrésistible et à la portée de tout le monde. Plus d'une fois dans ma route vers la véritable Église, j'ai eu l'occasion de discuter cet argument avec des ministres intelligents; mais, chose étrange, il était écarté sans le moindre égard. C'était bon, disaient-ils, pour le temps de saint Augustin, mais nous *avons changé tout cela*. Pardon, gentlemen, remarquez-vous que saint Augustin fait appel au sens commun? Le catholique est celui que l'univers appelle de ce nom. Il n'est pas ici question de doctrine, dit saint Augustin. Le mot

de catholique n'a pas été inventé pour exprimer une opinion, mais un fait. Or il n'y a maintenant qu'un seul corps ; il n'y en a jamais eu, il n'y en aura jamais qu'un seul, ayant une existence objective, reconnaissable et appelé du nom d'Église catholique. Quand le mot catholique est employé dans un autre sens, il désigne une théorie, non un fait. Je cite les propres paroles de saint Augustin. Elles peuvent se passer de commentaire et n'admettent pas de réplique.

« Nous devons, dit-il, rester dans la communion qui est catholique et qui est appelée catholique non-seulement par ses enfants, mais aussi par tous ses ennemis. En dépit d'eux-mêmes les hérétiques et les schismatiques lorsqu'ils parlent *non à leurs coreligionnaires, mais à des étrangers*, ne désignent pas l'Église catholique autrement ; ils disent : *Église catholique*. Ils ne seraient pas compris s'ils n'employaient pas le nom qui est celui de tout le monde. » Dans un autre passage il énumère les motifs qui l'attachent à l'Église catholique. Il l'aime à cause de cette sagesse qu'elle possède et que les hérétiques lui refusent ; de cette unanimité avec laquelle les nations et les peuples la reconnaissent, de sa miraculeuse et perpétuelle autorité, de la succession des évêques qui remonte jusqu'au siège de Pierre à qui le Seigneur a confié son troupeau ; et enfin, dit-il, à cause de ce nom de catholique que l'Église seule a su s'approprier au milieu de toutes les hérésies qui la jalourent. Tous les hérétiques désirent s'appeler catholiques et cependant si un étranger leur demande où est l'Église catholique ? pas un seul d'entre eux n'oserait indiquer sa propre Église.

Je me suis aventuré à me servir d'un argument analogue lorsqu'au commencement de ce volume j'ai désigné sous le nom d'Église catholique la grande organisation spirituelle qui trouble la paix du genre humain. Peut-être

cher lecteur, m'avez-vous accusé de me rendre coupable d'une assertion erronée. Soyez raisonnable, cher lecteur, et vous reconnaîtrez que j'écrivais correctement. Je n'ai pas dit que l'objet de votre aversion était l'Église catholique, mais que vous détestiez le romanisme, le papisme. Mais quand je m'adressais à tout le monde je parlais le langage de tout le monde. Vous vous appelez vous-même catholique. Très-bien, autrefois je me donnais aussi ce plaisir, et précisément saint Augustin vient de dire que tous les hérétiques ont la même faiblesse.

Chacun est libre de prendre le nom qui lui plaît et Lais elle-même peut écrire sur sa porte : Maison d'Artémise. La grande difficulté c'est d'obtenir des autres qu'ils nous donnent tel ou tel nom. Ce n'est pas tout à fait facile de se décorer soi-même de sa propre autorité; mais il n'y a de nom réel que celui qui est généralement reconnu. Vous mettez une attention scrupuleuse à disgracier du nom de romanistes ceux que la vulgaire populace persiste à nommer catholiques. Très-bien : vous savez par saint Grégoire de Tours, que les ariens et les autres hérétiques de son temps se distinguaient par les mêmes scrupules : *Romanorum nomine vocitant nostræ religionis homines*. Vous dites que c'est le papisme qui est schismatique. Parfaitement, mais ni vous ni moi n'avons été les premiers à nous distinguer par ce brillant paradoxe.

Les donatistes exécutaient un tour analogue avec la même dextérité, et montraient la succession de leurs évêques remontant jusqu'à saint Pierre. Malgré tout son esprit, le pauvre saint Augustin se sentait à bout d'arguments. Écrivant à Pétitianus, un de leurs évêques, il se contentait de s'écrier : « Comment serions-nous schismatiques, nous dont la communion est répandue sur toute la terre? C'est comme si vous me disiez que je suis Pétitianus, je ne saurais pas comment vous réfuter mais j'en

rirais comme d'une plaisanterie, ou j'en aurais compassion comme d'une insanité. Je suis dans le même embarras, et m'en tire de la même manière.

IV. Enfin l'Église une, sainte, catholique est aussi apostolique. Nous n'aurons plus de difficulté à constater le sens dans lequel l'apostolicité est et doit être comprise comme note de l'Église. Évidemment il ne s'agit pas de reconnaître l'Église par ce fait qu'elle enseigne la vérité, ce que j'appellerais une proposition indéterminée. Nous ne pouvons savoir où est la vérité, avant d'avoir trouvé la véritable Église; et pour découvrir la véritable Église nous avons besoin de signes extérieurs et visibles qui nous servent de guides. Le signe que nous cherchons ne peut être différent de celui que nous signalent les anciens Pères, et qui leur servait à constater l'Église de leur communion. Il consiste dans la succession apostolique.

Faut-il admettre que toutes les Églises où le pouvoir que donne le sacrement de l'ordre s'est transmis sans interruption depuis les apôtres sont apostoliques? Mille fois non. L'enseignement que nous avons reçu ne nous a point préparés à croire en deux églises, mais en une Eglise apostolique. Interpréter ainsi la note d'apostolicité serait faire de l'unité une ridicule chimère. Commençons par écarter cette inconséquente prétention que l'apostolicité se reconnaît au pouvoir d'ordre. Nous retrouvons ici notre vieille connaissance la théorie des branches plus verdoyante que jamais.

Tous les hérétiques et les schismatiques qui ont été signalés par les Pères, et anathématisés par l'Église ont essayé de faire valoir les mêmes droits et se sont appuyés sur des titres bien plus plausibles que ceux que l'on produit aujourd'hui. C'est en les condamnant que l'Église a fait un article de foi de son apostolicité; c'est contre eux que les Pères se sont victorieusement servis de cette arme.

La succession des apôtres ne renfermait pas seulement le pouvoir de l'ordre mais aussi deux autres pouvoirs d'une importance égale, la mission et la juridiction. La juridiction ne peut venir que d'une source unique. Ce que cette source a toujours été, ce qu'elle sera toujours, selon la promesse d'un Dieu tout-puissant, les lecteurs qui ont suivi l'histoire de l'Église, ailleurs que dans les livres des schismatiques anglais, l'ont compris sans peine, et ils l'ont cru sans hésitation. Elle découle de cette chaire suprême qui d'abord fut occupée par celui que le choix de son maître mit à la tête des apôtres, celui dont il changea le nom pour en faire la pierre fondamentale de son indestructible Église. Cette chaire est le centre où toutes les fonctions du royaume de Dieu viennent aboutir et où elles reçoivent leur expression. Sa prééminence depuis les jours de Pierre jusqu'à ceux de Pie IX a toujours été connue et honorée; c'est le siège apostolique par excellence.

Nous arrivons enfin à considérer directement l'Église sous cet aspect vers lequel nous nous sommes élevés graduellement, et auquel nous avons fait plus d'une allusion. Il ne m'a pas été possible de traiter de ce qui tient à l'essence de l'Église sans toucher à l'institution qui couronne toutes les autres. Elle résume toute l'économie divine qu'il plut à l'infinie sagesse de concevoir et de réaliser pour sauver les hommes de leur déchéance.

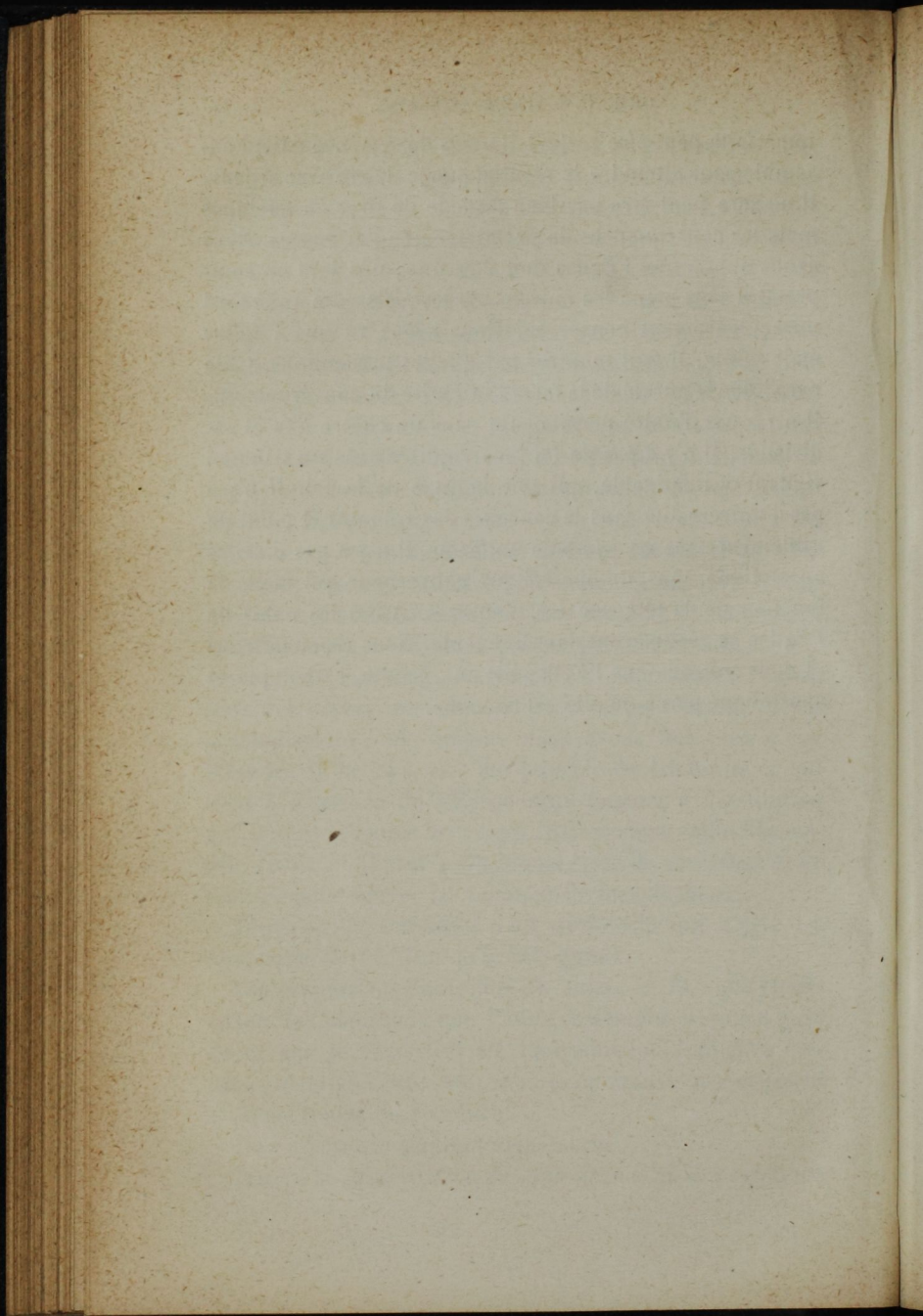
J'éprouve la sensation d'un architecte qui a jeté les fondations de l'édifice qu'il entreprend.

Les proportions naturelles du sujet, le plan que j'avais conçu, les matériaux que j'avais rassemblés devaient faire de ce que je viens d'écrire l'introduction d'un gros volume; mais les circonstances où je me trouve m'avertissent qu'il est temps de conclure.

Une espérance soutient mon courage.

Malgré la précipitation de mon travail et son exécution

imparfaite peut-être reste-t-il assez de symétrie dans l'ensemble pour atteindre le résultat que je désire avec ardeur. Il ne sera peut-être pas bien difficile de tirer en quelques mots les conséquences de prémisses que j'ai posées. Nous avons appris que l'Église doit être une; dès lors on comprendra sans peine les moyens par lesquels cette unité s'est miraculeusement conservée. Nous avons vu que l'Église était sainte, il faut montrer par quelles précautions a été perpétuée la pureté de la foi et l'intégrité du gouvernement. Il n'y a pas d'unité permanente sans un centre fixe et indivisible. Il n'y a pas de foi incorruptible sans un tribunal vigilant et infatigable, qui soit le juge de la foi. Il n'y a pas d'universalité sans le concours des volontés et point de ralliement sans un symbole uniforme. Il n'y a pas d'ordre apostolique sans un apostolique gouverneur qui fasse la fonction de la tête sur les membres. Aussi les notes de l'Église se résumeront dans une seule. Nous reconnaitrons et nous croirons que l'Église est une, sainte, catholique et apostolique parce qu'elle est romaine.



TROISIÈME PARTIE

ORGANISATION DE L'ÉGLISE

CHAPITRE PREMIER

LA PRIMAUTÉ DU PAPE ET LE CHRISTIANISME

Le préjugé est opiniâtre, mais il n'y a pas d'obstination comparable à celle des préjugés des gens de profession. Il est toujours fâcheux pour l'esprit de prendre position contre le droit, mais lorsqu'un homme s'est donné dans la vie la mission spéciale de repousser et de contredire la vérité, la complicité de sa volonté rend son intelligence inaccessible. Son cœur est retranché dans une citadelle presque inexpugnable. *Missis ambagibus*, j'ai reconnu par ma propre expérience que les études d'un jeune théologien protestant, loin de le préparer à juger avec justesse et promptitude les preuves décisives, quoique simples qui caractérisent l'Église, n'ont d'autre résultat que d'amortir tout ce qu'il y a de spontané dans ses pensées. Son esprit est systématiquement dévoyé. Il est rompu à raisonner d'après de fausses prémisses. Rien que par son costume, il est constitué le champion de l'erreur. Il écarte avec une sorte de répulsion malade l'idée que son point de départ pourrait être contestable, si jamais un pareil soupçon a traversé son esprit.

Pour moi, le but définitif de mes études ecclésiastiques

était de rassembler des matériaux pour venger l'Église de ce que j'appelais les usurpations des papes. Je regardais la suprématie papale comme le grand obstacle à l'union des chrétiens, la source féconde de la corruption de la foi, et, devant l'histoire, elle me semblait responsable de la perversion du christianisme. J'étais assez clairvoyant pour comprendre qu'un anglican logique devait être l'implacable adversaire des prétentions des pontifes romains, mais hélas ! pas assez pour soupçonner que l'anglicanisme logique était une incurable folie. J'avais assez de discernement pour voir que si le pape n'était pas le vicaire du Christ, il devait être l'antechrist ; mais je n'avais pas assez d'esprit, ou pour mieux dire, je n'avais pas assez de simplicité, pour apercevoir que mes audacieux syllogismes en faveur de la foi, conduisaient à sa destruction évidente et fatale. Quand je jette les yeux en arrière, je ne puis que frémir et pleurer. Je me sens ému comme un malade que la main d'un veilleur charitable a délivré d'un mortel cauchemar. Pendant que je cuirassais ma poitrine d'acier, une flèche du carquois de la grâce divine pénétrait le métal, et vibrait dans mon cœur. Je sens couler sur ma joue des larmes de reconnaissance.

En entrant dans la discussion de notre sujet, délivrons-nous des préoccupations du passé : ce n'est pas une tâche facile. Nous nous croyons affranchis de nos préjugés, lorsque, pour la forme, nous leur avons imposé un moment de silence. Je ne suis pas assez déraisonnable pour vous demander la résolution de vous laisser convaincre ; j'attends seulement de vous la bonne volonté de vous laisser éclairer. Comprenez bien la gravité de notre entreprise, nous n'avons pas à raisonner sur des bagatelles ; je fais appel à toutes les forces de votre esprit et à toutes les facultés de votre âme ; le christianisme est l'enjeu de notre discus-

sion. S'il m'est permis de citer un païen à propos d'un pareil sujet, laissez-moi vous redire ses admirables paroles :

Discite, non inter lances mensasque nitentes,
Cum stupet insanis acies fulgoribus, et eum
Acclinis falsis animus meliora recuset,
Verum hic, *impransi*, mecum disquirite.

Dans les chapitres qui vont suivre, je m'efforcerai de montrer que la primauté du pontife romain est un trait essentiel de l'organisation catholique. Dans celui qui servira d'introduction, je me contenterai de faire rapidement quelques observations générales qui, je le crois, ne manquent pas d'importance.

Je remarquerai d'abord qu'il est inconcevable que la primauté du pape ne soit qu'un accident dans le christianisme : une végétation de cette vigueur n'annonce pas un parasite. Ses racines se sont enfoncées trop profondément, ont trop bien enlacé le cœur de l'Église, pour pouvoir être déracinées. Elle a grandi pendant que l'Église grandissait. Pendant des siècles sa force et son esprit ont pénétré toute la chrétienté. Il y a plus, si la primauté n'est pas de l'essence du christianisme, elle ne l'a pas seulement envahi, mais absorbé. Comme je le disais autrefois, ce n'est pas seulement une irrégularité, c'est la perversion du christianisme. En posant cette alternative, je faisais un usage légitime de ma raison, mais elle ne justifiait pas la conséquence que j'en tirais. Pour être conséquent, il fallait cesser de croire et cependant je ne pouvais rejeter l'origine divine du christianisme et de son chef Jésus-Christ. Aurais-je persévéré dans cette inconséquence ? cette seule conjecture me fait frissonner. Le temps serait venu peut-être, comme il est venu pour bien d'autres, où je n'aurais pas craint d'être logique. J'aurais acquis peut-être la terrible

conviction que de signaler l'autorité des papes comme une usurpation, comme une perversion du christianisme, c'était tarir la foi dans sa source, c'était nier la puissance et par conséquent le fait de l'Incarnation. L'alternative se posait alors en ces termes : se soumettre au siège apostolique ; ou passer à l'infidélité. Les hommes, je l'ai déjà constaté, sont entraînés par les principes du protestantisme à cette redoutable négation, qui s'appelle aujourd'hui le rationalisme. Aurai-je été emporté par le courant, je ne puis le dire ; mais avant le jour de l'épreuve, j'étais affranchi des principes protestants, j'avais vu briller la gloire de Dieu dans l'organisation de l'Église ; cette cité de la terre qui, suivant Clément d'Alexandrie, ne craint ni la tyrannie, ni la conquête parce qu'elle est gouvernée par la parole.

Considérons ce point d'un peu plus près et sous un aspect différent. Si le christianisme n'est pas la plus magnifique illusion qui ait ébloui l'esprit de l'homme, il est la réalisation, dans le temps, du plan éternel de Dieu pour la réhabilitation d'une race tombée. Mais le plan de Dieu devait être, si j'ose le dire, divinement intelligible. Ainsi un plan destiné au salut des créatures eût laissé voir dans son développement des traits d'unité et d'harmonie, un tel équilibre des forces et des difficultés, une telle énergie pour conduire à la fin proposée, que les créatures eussent pu reconnaître et seconder les desseins de leur souverain maître. Mais d'après toutes les théories protestantes, l'histoire nous présenterait l'étonnant spectacle d'un Dieu dont toutes les intentions ont été bafouées, tous les calculs déjoués, un Dieu perpétuellement en lutte, et perpétuellement vaincu par les puissances de ténèbres dont il voulait faire la conquête. Quel païen se convertirait à de pareilles exhibitions ? Quel fidèle ne sentirait chanceler sa foi dans de pareilles ténèbres ? Le protestantisme se réfute

ainsi lui-même; ses principes sont contradictoires, ses négations détruisent ses affirmations. Si l'on est dans le vrai en combattant la suprématie romaine, on est dans l'absurde en maintenant l'origine surnaturelle de l'Église chrétienne. Cette incohérence qui nous confond tant que nous restons au point de vue protestant, disparaît dès que nous cessons de regarder comme un désordre le développement de la Papauté. Aussitôt la grandeur morale de la suprématie nous paraît égaler son importance historique. Les destinées du christianisme rapportées au saint-siège comme à leur centre, restent constamment lumineuses et portent le cachet évident d'une ordonnance divine, leurs évolutions laissent deviner un plan digne de l'intelligence et de la volonté qui les dirigent.

Les perturbations mêmes apportées par les hérésies ne servent qu'à mettre en relief une puissance que tous leurs efforts ne peuvent ni arrêter ni détourner de son but.

La notion fondamentale du christianisme est une restauration, non pas seulement de l'individu, mais de toute la race. C'est le mode dont il a plu à Dieu de se servir pour ramener l'harmonie dans un monde qui, par un mystère de la providence, était tombé dans le désordre. Le péché y avait jeté le trouble et engendré l'anarchie. L'orgueil de l'homme avait amené sa dispersion. Les sociétés païennes étaient la proie des divisions, des discussions, des hostilités. Le nationalisme, si je puis me servir de ce mot, était la plus haute expression de l'unité à laquelle le genre humain pût atteindre. Au milieu de ces discordes, Dieu fit naître un royaume dont le caractère, comme l'origine, ne sont pas de ce monde, qui est le type terrestre de la cité sans tache du ciel. Le trait distinctif de ce royaume c'est l'unité. Tous les murs de séparation doivent être renversés; il ne s'y trouvera point d'étrangers, car toute distinction y est abolie entre les Grecs et les Juifs, les

Barbares ou les Scythes, les esclaves et les hommes libres. Ses sujets sont les concitoyens des saints; ils sont de la maison de Dieu. Sa domination s'étendra jusqu'à la consommation des siècles; les empires de ce monde n'existeront plus, car ils seront devenus le royaume du Seigneur et de son Christ.

Maintenant jetons un regard sur les dix-huit siècles de christianisme écoulés et cherchons à nous faire une idée du plan formidable qui s'est déroulé jusqu'à nous. Voyez la nouvelle Jérusalem qui est bâtie comme une ville, c'est la splendeur de l'unité. Oui, traversés Sion, parcourez ses murailles, comptez ses tours, ses boulevards, ses palais, pour en parler aux générations suivantes. Où sont les remparts crénelés devant lesquels se sont rassemblés les rois de la terre? Ils passèrent à leur pied, les virent, les admirèrent et dans leur trouble ils prirent la fuite. Je le répète et voudrais pouvoir le répéter cent fois, il n'y a de refuge pour le protestant que dans le catholicisme ou l'infidélité.

Si l'Église sainte, romaine, catholique et apostolique n'est pas l'Église que Dieu a fondée, dont il a inspiré l'organisation, dans laquelle il réside parmi les hommes, le christianisme ne s'appuie sur aucune preuve surnaturelle qui puisse satisfaire l'intelligence. *Il y a une contradiction flagrante entre la théorie du christianisme et son histoire.* Cette histoire présente un autre problème, le plus étrange, le plus insoluble qui ait jamais fatigué l'esprit de perplexités, il épaissit encore l'obscurité mystérieuse

Du fastidieux et pesant fardeau
De tout ce monde inintelligible.

Mais si l'Église romaine est en effet la mère et la maîtresse de toutes les Églises, le phénomène signalé par le

protestantisme ne présente plus de difficulté. Au contraire il a sa place marquée dans l'économie de la rédemption, il confirme l'harmonie du plan général, c'est un réveil du vieil esprit du paganisme, une attaque nouvelle, plus violente que de coutume, pour envahir et prendre possession de l'Église. Elle a supporté dans le passé et supportera sans doute dans l'avenir bien d'autres assauts. On s'efforce de dissimuler les tendances de la réforme, mais son but réel et patent est de détruire ce type de l'unité qui fait de l'Église un royaume spirituel. Cette unité étant surnaturelle de son essence est intolérable pour des esprits que la grâce n'a pas surnaturalisés. A l'époque de la réforme, le sentiment du surnaturel était tellement obli-téré dans beaucoup de cœurs qu'ils avaient oublié le but principal du christianisme.

Pour eux l'Église n'était qu'une institution de la terre. Ils s'efforçaient de l'assujettir aux conditions de la nature dégénérée que sa mission est d'élever plus haut. *Humanam conati sunt facere ecclesiam.*

L'attaque du xvi^e siècle s'efforça de faire prévaloir deux principes antichrétiens : l'indépendance définitive de toute autorité en matière de foi, secondement la subordination du pouvoir spirituel à l'ordre temporel en matière de juridiction. La première de ces doctrines, qui fut sourdement introduite par les réformateurs, constitue le droit du jugement privé. Née de l'obstination, elle se manifeste par l'individualisme et aboutit à la destruction de toute organisation chrétienne, à la négation malheureuse d'une Église quelconque. L'effet de ce principe irrationnel est d'entraîner les hommes dans l'anarchie spirituelle et morale. Son histoire se caractérise par ces mots :

En quo discordia cives
Perduxit miseros!

Le second principe passa promptement dans la pratique partout où le protestantisme prédomina. Quoique au premier abord son obscurité soit moins frappante, son extravagance intrinsèque est la même et ses résultats sont aussi funestes. Il a été salué de cris de joie par tout ce qu'il y a forces païennes au sein de la société. Il méritait cette bienvenue, car son triomphe serait la victoire du monde sur l'Église. Il va plus loin que les Érastiens qui avaient subordonné l'ordre éternel à l'ordre temporel. C'est le matérialisme païen revêtu d'une apparence religieuse; rien d'analogue ne peut être admis dans la cité de Dieu. C'est l'antithèse de la céleste unité de l'Église, et il la livre en proie à ses adversaires, les rois et les princes, pour qu'ils la divisent et la dépouillent. Il a été partout le cachet du protestantisme, mais l'anglicanisme a réalisé sa plus haute expression par l'*Église établie*.

Le docteur Newman appelle l'érastianisme la mère prolifique des hérésies. La justesse de cette expression peut être démontrée par la logique aussi bien que par l'histoire. J'ai à dessein fixé l'attention sur l'hérésie des Érastiens, sur sa fausseté radicale, sur son incompatibilité avec toute organisation théocratique. Une Église nationale est dans les termes une pitoyable contradiction, sa défense ne peut être entreprise que par des hommes qui ont, je ne dirai pas le dédain de l'Église, mais qui jugent sa nature et ses fonctions avec leurs vues mondaines et charnelles; des hommes pour lesquels le passé n'a pas de souvenir, l'avenir n'a pas d'espérance; des hommes qui ont oublié ou n'ont jamais compris le drame imposant qui a commencé au jour de la chute et ne se terminera qu'au jour du jugement. Au milieu de ce drame apparaît le fait redoutable qui n'aurait pas de sens, s'il ne s'appuyait sur l'éternité, le fait de l'incarnation. Voilà pourtant le principe qui a été soutenu par des docteurs, qui se disaient chrétiens,

contre cette unité qui subsiste, et ne peut subsister que par la primauté du saint-siège. « Maintenant, dit Barrow, que la chrétienté est fractionnée en parcelles soumises à des pouvoirs temporels divers, indépendants les uns des autres, il serait utile qu'il y eût autant de gouvernements ecclésiastiques qui pussent s'accorder avec les autorités civiles, pour procurer le bien et la paix de l'Église et de l'État ».

Je n'ai que trop étudié les pages de ce chevalier de l'anglicanisme; je les ai trouvées remplies de brûlantes invectives; j'ai lu tout ce qu'on peut dire des prétentions, des usurpations, des malédictions, des damnations; je sais ce que c'est que les janissaires, les mercenaires, les papes persécuteurs, acariâtres, débauchés, suppôts de Satan. Mais j'ai vainement feuilleté le volume pour y trouver une raison contre l'unité du gouvernement de l'Église. J'y ai vainement cherché cette loi de Dieu en vertu de laquelle l'Église doit se fractionner en une infinité de parcelles et devenir l'humble servante de l'État.

Il n'y a aucun profit à jouer le rôle de prophète. Il faut d'ailleurs peu de clairvoyance pour dire que nous sommes à la veille de grands changements. A presque toutes les époques de l'histoire on peut tenir le même langage. Cependant je ne puis quitter ce sujet sans remarquer que le dogme protestant de la suprématie royale est sur le point de disparaître. *L'Église établie* tombe en lambeaux. Il y a déjà plusieurs années qu'un profond penseur l'a dit : L'anglicanisme s'est échoué sur des bas-fonds. *Il ressemble à un vaisseau de haut bord, jeté sur la côte où il s'affaisse sous son propre poids et l'action continue des vagues.* Chaque jour confirme cette proposition. Rien ne peut arracher au naufrage le navire dévoré par la mer impatiente. Il est sans défense à la merci des flots confondus des sectaires et des incrédules.

J'ai dit que l'unité qui distingue l'organisation de l'Église était surnaturelle. Cette expression ne sera peut-être pas contestée par ceux qui croient en une Église quelconque. Je ne m'arrêterai pas, ne fusse que pour rire de cette unité tellement surnaturelle qu'elle est tout à fait invisible. Celle qui nous occupe est une note de l'Église, une marque distinctive de son organisation. Ce que je veux faire remarquer, c'est que l'unité qui maintient toute l'Église catholique sous la primauté du saint-siège est surnaturelle. S'il en était autrement, on en trouverait une explication raisonnable et les incrédules de toutes les nuances n'ont jamais pu résoudre cette difficulté. Il est très-facile de déclamer contre le despotisme et l'aristocratie ; mais qu'on nous dise quel pouvoir depuis trois cents ans maintient les Français dans l'obéissance au souverain pontife. Qui a défendu l'Église d'Irlande ? Quelle main rassemble les évêques italiens autour du Pape pendant que l'Italie se jette dans la carrière des folles réformes ? Quelle force a préservé les États de l'Europe de la réformation et de la suprématie religieuse des souverains ? Ce n'est point à la force qu'il faut demander une solution. Nous la demanderions en vain à tous les calculs, à toutes les passions humaines. Elles sont toutes enrôlées contre l'unité sous la bannière du schisme. L'orgueil, l'égoïsme, l'ambition, le jugement privé, tout ce que les hommes appellent par euphémisme l'esprit d'indépendance, est une force centrifuge. Il y a de nos jours un amour de licence que j'ai appelé l'esprit de paganisme. Il rend parfaitement compte du schisme grec et de cette révolte devenue contagieuse au xvi^e siècle. Mais qui donc expliquera cette attraction qui en opposition des appétits sensuels, des intérêts temporels, en dépit des menaces et des persécutions, de l'abandon et de la pauvreté, au milieu des mépris et des outrages, dans les cachots, l'exil, le

martyre, enchaîne des millions de cœurs? Qui les garde, je ne dirai pas dans une soumission loyale, mais dans une fidélité désintéressée, passionnée, inviolable, à un vieillard sans défense, captif aujourd'hui, martyr demain peut-être, mais tyran jamais. Ce dévouement inexplicable qui passe toute obéissance, a-t-il une cause adéquate? Ce feu qui brûle, comme le buisson de Moïse, s'est allumé sur l'autel de la foi et brille des flammes de l'amour et de l'espérance, oui, cette force par laquelle les cœurs semblent se fondre dans une sainte unité, c'est la foi. Mais la foi est un don de Dieu.

Quelques mots encore. La mission de l'Église n'est pas de se mettre en harmonie avec le monde, mais d'arracher les hommes au monde pour les ramener à Dieu. Le monde tel que Jésus-Christ et les apôtres l'entendaient ne peut jamais devenir la conquête de l'Église. Il est dans la possession d'un pouvoir mauvais qui a été appelé avec une terrible précision le *Prince de ce monde*, l'esprit qui possède aujourd'hui les fils de la révolte. Entre les chrétiens et le monde s'élève la croix du Christ, par laquelle le monde est crucifié pour le chrétien et le chrétien pour le monde. Entre l'Église et le monde il y a une guerre sans trêve, qui cessera seulement le jour où celui qui est assis à la droite du Très-Haut renversera sous ses pieds le dernier de ses ennemis et remettra aux mains de son Dieu et de son Père, son royaume affranchi de toutes les dominations, de toutes les puissances conjurées.

L'Église, dit saint Augustin, est en guerre contre l'esprit du siècle, non pas contre l'esprit d'une époque en particulier, mais celui de tous les âges. Cette lutte sans fin se poursuit sous nos yeux; la mêlée ne fut peut-être jamais plus meurtrière; jamais l'issue n'en fut plus douteuse pour la prudence humaine. Au berceau du christianisme l'Église naissante se levait en présence d'une an-

cienne civilisation. Pour le Grec ou le Romain c'était le combat de la science, de l'élégance, de la richesse, de la philosophie contre les superstitieux, les ascètes et les fanatiques. Mais Dieu avait choisi les humbles pour vaincre les puissants, les fous pour confondre les sages et l'ancienne civilisation s'écroula. Sa chute ne fut pas sa destruction. L'ennemi avec une lenteur qui égale son habileté a rassemblé ses forces éparses. Il n'a jamais interrompu son attaque, mais elle est devenue plus audacieuse. Les ruses stratégiques du xvi^e siècle préludaient à un assaut en règle. Les vieilles formes du protestantisme ont fait leur temps et les peuples réformés ne sont plus chrétiens que de nom. Plein d'artifice, le prince de ce monde travaille une fois de plus à séparer l'Église et la civilisation. Le cri de ralliement se fait de nouveau entendre : *fanatisme et superstition!* mais il prend une signification perfide. L'Église à son tour est décriée comme un représentant du passé, un obstacle au progrès tandis que le monde se vante d'une vie nouvelle et s'enorgueillit de sa marche triomphale. Une fois encore, d'un côté l'Église, vénérable par dix-huit siècles de travaux; et de l'autre, l'insulte aux lèvres, les adeptes du progrès, du libéralisme, de la société moderne.

L'Église reculera-t-elle devant eux? Elle n'aura pas un instant de faiblesse. Le vicaire du Christ parle, c'est la parole du Christ lui-même. Dans la nuit où il fut trahi Jésus-Christ dit à ses disciples : *le Prince de ce monde approche, mais il n'a sur moi aucun pouvoir.* Aujourd'hui le chef de l'Église répond aux bruyantes clameurs des nations et d'une voix que ne fait trembler ni la colère ni l'effroi, il repousse les transactions qu'elles lui proposent au nom du progrès, du libéralisme et de la société moderne. Merci, merci, mon Dieu, pour ce dernier témoignage, cette victorieuse confirmation de l'origine céleste, et

de la céleste destinée de l'Église chrétienne. Elle est fidèle à sa mission. Depuis les jours des apôtres, elle n'a jamais chancelé. Elle fait toujours retentir le même cri : *Sauvez-vous de cette génération perverse*. Elle applique à ses enfants ces paroles que son divin maître adressait au Père éternel : *le monde les hait parce qu'ils ne sont pas du monde. Moi, non plus je ne suis pas du monde*. Elle fixe de son calme regard ses ennemis furieux, et soutient leurs attaques incessantes. Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

O mes frères, vous qui m'étiez unis de liens si aimés et si intimes, vous dont je connais le zèle et la droiture, je voudrais vous retrouver un instant, me jeter à vos pieds; mes prières les plus ardentes, mes larmes vous imploreraient; avant qu'il soit trop tard, réfléchissez, regardez autour de vous. Rien n'est plus propre à raffermir la foi que le spectacle de l'Église et du monde. Rien aussi n'inspire à mon âme une terreur plus profonde que d'entendre la voix bien connue de protestants de tous grades, celle hélas! de mes anciens compagnons mêler leurs cris aux cris sauvages qui accusent le pape d'être l'ennemi de la civilisation. J'entends retentir à mes oreilles ces terribles paroles : *Le Prince de ce monde aveugle les esprits de ceux qui ne croient point*. Vous aussi, repousserez-vous le Christ dans la personne de son vicaire, direz-vous avec les Juifs : *Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous*. Vous aussi, vous rangerez-vous du côté de la concupiscence du monde et du démon? Vous savez bien qu'entre l'Église et le monde il ne peut y avoir ni paix ni compromis. Regardez donc où est l'Église, où est le monde! Si la guerre que je vous signale n'est pas le grand combat des siècles, montrez-moi donc ailleurs le monde et l'Église. Aux yeux du monde votre anglicanisme, votre protestantisme ne pèsent pas une paille. Vous pouvez vous laissez aller contre

le monde dans une colère illusoire, l'apostropher des plus sanglantes épithètes, le défier au combat, le monde hausse l'épaule et vous encourage de son sourire. Il sait que vous êtes enrôlés parmi ses plus utiles auxiliaires; c'est vous qu'il chargera de frapper les coups les plus redoutables, parce que vous portez l'uniforme des soldats de Jésus-Christ. S'il vous reste des sentiments chrétiens, cet argument n'est-il pas fait pour vous inspirer la terreur? Silence donc, pour l'amour de notre Seigneur. Ne répétez plus ce cri de guerre : *le progrès et la société moderne ! Ne savez-vous pas que l'amitié du monde est ennemie de Dieu. N'achetez pas l'amitié du monde par l'inimitié de Dieu. Croyez-vous que l'Écriture dise en vain : L'Esprit saint qui habite en vous, vous aime d'un amour jaloux. Pour y répondre vous aurez sa grâce, mais rappelez-vous qu'il la refuse à l'orgueil et la donne à l'humilité. Soumettez-vous donc au Seigneur.* (Saint Jacques, iv, 4.)

CHAPITRE II

LA PRIMAUTÉ ET LES PROPHÉTIES

Il faut étudier les origines du christianisme à la lumière de son histoire. En suivant la vie de Notre-Seigneur sur la terre, si l'on détournait volontairement les yeux des conséquences qu'elle devait avoir, on se priverait du commentaire le plus éloquent; on négligerait une introduction divine. Il serait plus irrationnel encore, au moins pour ceux qui croient à une révélation surnaturelle, de forger un christianisme contradictoire et de s'efforcer de démontrer que les événements ont trompé les intentions du Christ. C'est là ce que font les protestants. Ils voudraient nous persuader que les paroles proférées par le Christ, dans un dessein de charité, ont été tellement travesties par la malice humaine, qu'elles sont devenues la base d'un système d'erreur et d'oppression si bien établi, que le monde n'en a pas eu d'autre exemple, ou les protestants ne croient pas ce qu'ils professent, car ils ne comprennent pas ce qu'ils font profession de croire. Je veux dire qu'ils n'ont pas de foi, ou n'ont qu'une foi inintelligente de la divinité de Jésus-Christ. Ils conçoivent une idée fausse de la science de Notre-Seigneur. Ils n'admettent pas que pendant son ministère en ce monde l'avenir était tout entier dévoilé devant lui, dans le temps comme de toute éternité.

Chacune des paroles qui tombaient de ses lèvres était convenue dans les conseils de la Trinité et proférée avec la plus complète prévision de toutes ses conséquences. Ils ne tiennent pas compte non plus de sa toute-puissance. Il a lui-même accompli toutes les promesses qu'il a faites. Il semblerait que le Christ, après avoir donné sa religion, se reposât sur elle du soin de ses conquêtes, ou plutôt qu'il la livrât aux mains des hommes pour être discutée, défigurée, *mitigée*, en un mot, pervertie. Ignore-t-on que celui qui a posé la première pierre a surveillé toute la construction; que l'Église a été bâtie, comme elle avait été fondée, par le pouvoir de Dieu?

La prophétie est le moyen dont Dieu se sert pour faire connaître ses intentions aux hommes. Ils sont quelquefois assez insensés pour les interpréter suivant leurs convenances. Ils enseigneraient volontiers au Tout-Puissant le sens des paroles qu'il leur adresse. Mais Dieu reste le maître de les accomplir comme bon lui semble. Les Hébreux étaient avertis de la venue du Messie, mais il ne répondit pas à leur attente. Dans l'exercice de leur jugement privé, ils s'étaient cru le droit de se former une opinion sur l'accomplissement des prophéties. A l'époque fixée, lorsque leur Roi se présenta, ils s'écrièrent : *Tolle, Tolle*. Les juifs se trompaient : ils n'avaient aucun droit d'interpréter les paroles de Dieu autrement que lui; et Jérusalem sera foulée aux pieds des Gentils jusqu'à ce que le *temps des Gentils s'accomplisse*.

C'est une chose toute différente de dire comment une prophétie doit ou ne doit pas s'accomplir et de reconnaître l'accomplissement qu'il a plu à Dieu de lui donner. Il n'y a pas de difficulté à constater que Dieu a tenu parole. S'il en était autrement, une prophétie serait à la fois inutile et absurde. L'Église eût fait preuve de sottise en répétant à travers les siècles ces mots de Philippe à Nathanaël :

« Nous avons trouvé celui qui a été annoncé par Moïse et les prophètes, Jésus de Nazareth. » Suivant l'expression de saint Cyprien, il est aisé de satisfaire une âme droite. Même dans Jérusalem il y avait un petit nombre de personnes d'élite qui attendaient la consolation d'Israël et connurent la *naissance du Sauveur*.

La suprématie du siège de saint Pierre est le fait le plus saillant de l'histoire de l'Église. Il est inséparablement associé à une prophétie distincte. La primauté n'a pas eu seulement pour cause cette prophétie ; elle peut l'invoquer aujourd'hui comme une démonstration. Abstraction faite de la relation divine qui unit la prédiction à l'événement, je me borne à constater sa certitude historique. Les paroles du Christ sont tellement la cause substantielle du pouvoir des papes que ce pouvoir n'existerait pas sans elles. Personne n'essaiera de le nier. Sans même interroger le passé, il est parfaitement clair que sans cette phrase du Christ, si souvent citée, l'autorité du pape n'aurait aucune sanction et la papauté tomberait en ruine à toute heure. Cela posé, et la divinité du Christ admise, j'affirme que la relation entre la prédiction et l'événement prédit était dans la pensée du Christ. J'y trouve la preuve de cette remarque des apôtres : Que la parole du Fils de Dieu avait le pouvoir d'opérer toute chose. Le fait est l'accomplissement de la prophétie, à moins qu'il n'en soit une fausse interprétation. Mais comment soutenir cette dernière hypothèse ? les faits sont-ils des interprètes des promesses de Dieu ? L'esprit de l'homme peut fausser le sens d'une prophétie ; mais Dieu ne saurait démentir sa parole par les événements qui relèvent de lui. L'homme peut se tromper en supposant une relation fausse entre un fait et une parole, entre la promesse du Seigneur et la suprématie du chef de l'Église. Mais j'ai déjà montré qu'il n'y avait pas à faire là de syllogisme, il s'agit d'une réalité objective. Peut-on

raisonnablement supposer que Dieu fit une promesse, avec la prévision qu'elle ne serait pas comprise des chrétiens, dans toute l'étendue des siècles? Ce qui serait tout à fait inconcevable serait de supposer que Dieu ait ménagé les événements de l'histoire de telle sorte, que sa parole autoriserait une erreur qui ruinerait de fond en comble ses desseins de miséricorde et la foi dans les vérités révélées. Soyez sincères, mes amis, et reconnaissez qu'il n'y a pas moyen d'échapper à cet argument.

Nous venons de conclure à posteriori de l'accomplissement de la prophétie à sa réalité. Il ne sera pas inutile de la considérer en elle-même dans toute son évidence. « Il était indispensable, dit à la vérité Barrow, qu'un pouvoir exorbitant comme celui du pontife romain fût établi par Dieu, son fondateur, en termes précis et formels; il fallait que le devoir ne pût être incertain; il fallait prévenir les doutes et les subterfuges. » Mais le subterfuge *employé* par Barrow est-il autorisé en termes plus formels que le pouvoir qui déplait à son christianisme national? A son tour, M. Palmer montre un grand courage. « Pour qu'une autorité se développe, dit-il, il faut d'abord qu'elle soit instituée, et cette institution manque absolument à la suprématie du saint-siège. Que l'on nous démontre l'institution divine de ce pouvoir et nous ne ferons plus d'objection à son développement. » Ah! M. Palmer, comment ne vous êtes-vous pas rappelé ce vieux proverbe : Il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Hélas! il ne m'appartient pas de parler légèrement de cette occlusion de l'oreille. Moi aussi, j'étais aveugle et sourd. Un doigt compatissant s'est posé sur mes paupières appesanties. Je ne dois rien à mon cœur infidèle; je n'ai pas même crié : *Fils de David, ayez pitié de moi.* Jésus passait par là et vit un homme qui était aveugle de naissance... Il frotta les yeux de l'aveugle et lui dit : « Va te laver dans la piscine

de Siloë (qui signifie envoyé). Il s'y rendit, se lava, et lorsqu'il revint, il voyait. »

Avançons, maintenant. Ce que Jésus fit pendant les trois années de sa vie publique fut accompli, je le répète, en prévision des siècles à venir. Il travaillait en secret à jeter les fondations du nouveau royaume de Dieu. Chacun de ses actes devait briller à travers le temps. Je parle même de ces opérations qui n'éveillaient pas l'attention de ses disciples et qui semblaient comme voilées par la majestueuse réserve de la divinité. Il n'expliquait pas toujours ses actions et ses paroles ; car à l'heure marquée ses paroles devaient s'accomplir et ses actions découvrir leur signification propre. C'est ainsi que dans une certaine occasion il dit à l'un de ses disciples : *Vous ne savez pas maintenant ce que je fais ; mais vous le saurez plus tard.* Autant qu'il nous est donné de connaître, Jésus donna très-peu d'instruction sur la constitution future de son royaume. Il exerçait les apôtres qu'il avait choisis à croire en leur Maître ; il les préparait par ses divins conseils à recevoir la mission qu'il devait leur laisser à son départ : *Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* Une fois cependant, il crut devoir s'écarter de son auguste réserve et fixer l'attention de ses disciples d'une manière toute spéciale. Une fois ou deux seulement, il se servit de ces mots : *Mon Église* et fit allusion aux destinées qu'il lui réservait. Ses paroles sont donc de la plus haute importance. Tout le monde sait par cœur ce dialogue. Hélas ! pourquoi faut-il que nous soyons obligé de le répéter ici ?

Jésus avait interrogé ses disciples sur l'opinion que l'on avait de lui. Plusieurs avaient répondu lorsqu'il leur adressa cette question directe : *Mais vous, qui dites-vous que je suis ?* Simon Pierre répondit : *Vous êtes le Christ, le Fils*

du Dieu vivant. C'était le premier témoignage de l'incarnation. Jésus lui dit : *Tu es heureux, Simon Bar-Jona ; car la chair ni le sang ne t'ont pas fait cette révélation ; mais mon Père qui est dans le ciel.* Dieu le Père avait prédestiné Simon et lui avait fait connaître avant tous les autres un mystère que l'Esprit Saint pouvait seul révéler. *Et moi, je te dis que tu es Pierre.* Remarquez comme une déclaration correspond à l'autre. Simon avait dit : *Vous êtes le Christ.* Jésus répond : *Tu es Pierre.* L'une était le plus sublime témoignage qu'un homme pût rendre à Dieu ; l'autre, la plus glorieuse mission que Dieu pût confier à l'homme. Jésus venait d'appeler Simon ; mais voici qu'il lui donne un nom nouveau. Lorsque, pour la première fois, André avait conduit son frère au Sauveur, Jésus jetant les yeux sur lui avait dit : Vous êtes Simon Bar-Jona ; vous vous appellerez Céphas, ce qui signifie une pierre, un rocher. Lorsque Dieu se choisit un peuple qui devait préparer l'avènement du Christ, il changea les noms d'Abram et de Jacob, les ancêtres de cette longue lignée royale. Ainsi le Christ, étant venu, choisit Simon, fils de Jona, et lui déclare qu'il changera de nom. En lui conférant ce nouveau titre, il s'explique : *Tu es Cepha, et sur ce Cepha, ou en d'autres termes : Tu es roc, et sur ce roc je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Surprenante prophétie ! Dans les paroles tombées de la bouche de Dieu, en connaissez-vous de plus frappantes ?

C'est donc sur Pierre que le Christ bâtit son Église. Mais comment la bâtit-il ? Il ne le dit pas. Vous l'apprendrez plus tard. Qu'il vous suffise de savoir que contre cette Église, *ainsi bâtie sur Pierre*, les portes de l'enfer ne prévaudront pas.

Si nous nous arrêtons à ces paroles, elles suffiraient à notre démonstration. J'ai prouvé que si le Christ est Dieu

la suprématie du pape doit-être l'accomplissement de la prophétie qui la concerne. Je pourrais maintenant retourner la preuve et dire : Si le Christ est Dieu, la prophétie que nous venons de rappeler ne peut avoir son accomplissement adéquat que dans la suprématie du pape. Il faut un fait de cette importance pour satisfaire une promesse faite avec cette solennité. Je pourrais ajouter que la divinité du Christ est démontrée par la concordance merveilleuse de l'événement et de sa prédiction. Quoique l'argumentation soit complète, nous ne croirons pas perdre notre temps en ajoutant quelques réflexions sur les paroles que Jésus prononça dans deux autres occasions mémorables.

Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. — La parole de Dieu ne saurait-être inefficace. Quel mortel oserait limiter le pouvoir exprimé par ces mots? Ils furent adressés à Pierre et à Pierre seul, c'est à lui que fut promise la juridiction suprême de l'Église qui devait être bâtie sur lui. *Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel.* Cette autorité fut ensuite étendue aux autres apôtres, mais notre Seigneur ne la fit pas d'abord à Pierre seul, sans une intention marquée. A Pierre seul fut faite la promesse d'un pouvoir qui fut ensuite conféré collectivement à tous les apôtres. Exercer l'autorité dans une maison, et tenir les clefs de la maison sont deux choses distinctes.

Arrivons à la nuit de la trahison, l'heure de l'ennemi, de la puissance des ténèbres. Nous trouvons une autre sentence qui semble la continuation de la prophétie, de la promesse déjà faite. Ce n'est qu'à la lumière de la révélation précédente que nous pouvons pénétrer le sens profond de ces dernières paroles. *Simon, Simon, prends garde, Satan vous a demandés, ὑμᾶς —, vous tous, vous mes apôtres choisis, pour vous cribler comme du froment;*

mais j'ai prié pour toi — *σοι* toi en particulier, — pour que ta foi ne défaille point; un jour converti confirme tes frères. C'est à Pierre que la foi a été d'abord révélée. C'est à Pierre seul que Dieu garantit une foi indéfectible. Et parce que sa foi repose sur une parole infaillible, c'est lui qui, après avoir traversé l'épreuve, devra fortifier ses frères(1).

Enfin, après les hontes qui suivirent l'épreuve, Jésus avait traversé les angoisses de la passion, il était sorti du tombeau pour toujours impassible, lorsqu'une fois encore il adresse la parole à Pierre. L'œuvre de rédemption était accomplie, on était à la veille de l'ascension, tout était préparé pour l'action de l'Église. C'est alors que le Christ s'adresse encore à Pierre, ce n'est plus une prophétie, ce n'est plus une promesse qu'il lui fait, c'est une mission qu'il donne. Répéterons-nous les paroles de ce triple commandement? Elles seraient inutiles si nous étions résolus à n'y voir que des répétitions et des conseils. Mais il est impossible de concevoir un langage qui exprime en termes plus positifs la délégation de l'autorité sur la totalité des enfants de Dieu. Nul n'est excepté, le troupeau tout entier est remis aux soins de Pierre; comme pour mieux faire sentir l'étendue de la charge qu'il lui donne, Notre-Seigneur la répète trois fois en variant ses expressions : *Βίσκε τὰ ἀρνία μου* : *παιμάνει τὰ πρόβατά μου* : *βίσκε τὰ πρόβατά μου*. Jamais rien qui ressemble à cette mission n'a été adressé à aucun des autres apôtres. Il est évident que

(1) Remarquez qu'en cette circonstance Jésus se sert du nom de Simon. Il l'employait habituellement; quoiqu'il eût promis le nom de Pierre, nous ne voyons pas dans l'Évangile qu'il s'en soit servi plus de deux fois : la première quand il dit : *Tu es Pierre*; et la seconde : *Je te le dis, Pierre, le coq ne chantera pas...* C'est comme s'il avait dit : Quoique tu sois le roc sur lequel j'ai promis de bâtir mon Église, avant le chant du coq, tu m'auras renié trois fois. Presque toujours les évangélistes se servent du nom de Pierre.

le Christ voulait appeler l'attention sur ce qu'il allait dire ; car avant d'imposer à Pierre le fardeau d'une telle bergerie, il prend la peine de constater que Pierre l'aime plus que tous les autres. Mes amis, que signifient donc ces mots : *Plus que ceux-ci* ?

Comment ne pas reconnaître la primauté de saint Pierre qui est pour ainsi dire proclamée à toutes les pages du récit inspiré. Qu'il s'agisse de deux, de trois ou de tous les apôtres, le nom de Pierre est toujours le premier. Saint Matthieu l'appelle *Primus* ; saint Luc, dans son second catalogue, distingue son nom par l'article. Il est quelquefois employé comme le mot générique des apôtres : *Pierre et les autres qui étaient avec lui*. Les anges eux-mêmes semblent rendre hommage à sa dignité et mettre son nom à part : *Allez, dites aux apôtres et à Pierre*, tel est le message que le céleste gardien du sépulcre donne aux saintes femmes dont les doux parfums n'avaient plus d'emploi. Il est facile de reconnaître la prééminence de Pierre au rôle qui lui est confié, pendant que Notre-Seigneur est encore visible au milieu de ses disciples. C'est Pierre qui agit pour les autres, qui prend leur défense. Après l'ascension, sans convention, sans élection, sans organisation du sacré collège, saint Pierre est toujours considéré comme le chef. Dans les douze chapitres du livre des Actes, ces annales de l'Église naissante, nous trouvons toujours saint Pierre sur le premier plan ; il semble qu'il ait pris au milieu des apôtres la place que son maître avait occupée lui-même. En un mot du commencement à la fin de l'histoire, saint Pierre est toujours ce que l'Évangile a dit de lui, le premier. Le premier à confesser la foi ; le premier à remplir le devoir de la charité ; le premier à lui rendre témoignage devant le peuple, le premier quand il faut remplacer Judas ; le premier à confirmer la foi par un miracle, le premier à

convertir les juifs, le premier à convertir les Gentils, le premier partout.

La divine institution de cette primauté que M. Palmer a tant de peine à voir, est donc bien facile à découvrir. Si saint Pierre obtint, s'il exerça la primauté, elle a dû être *instituée*. M. Palmer lui-même ne peut se refuser à reconnaître que saint Pierre jouissait *d'une sorte* de primauté. Les contradicteurs sont donc réduits à soutenir que cette primauté n'était pas transmissible. Voyons comment le vaillant Barrow défend cette thèse. « Si quelques-uns des privilèges de saint Pierre étaient transmissibles aux papes, ils devaient l'être tous. Pourquoi le pape Alexandre VI n'avait-il pas la sainteté de saint-Pierre? Honorius la justesse de son jugement? Pourquoi tous les papes ne sont-ils pas inspirés? Pourquoi chacune de leurs lettres n'est-elle pas canonique? Pourquoi leurs sermons ne convertissent-ils pas des milliers de pécheurs? (pourquoi les papes ne prêchent-ils point?) Pourquoi leur ombre ne guérit-elle pas les malades? (Eux-mêmes sont des ombres, dit-on.) Comment peut-on distinguer les privilèges transmissibles de ceux qui ne le sont pas? » N'est-ce pas assez de questions insignifiantes, ou pour tout dire en un mot, n'est-ce pas assez de barrowismes pour dispenser de répondre? Qu'est-ce donc que l'auteur de la *Supremacy* veut dire par cette distinction de privilèges! Pas une seule des prérogatives qu'il se plaît à mettre en relief, n'était un privilège de saint Pierre. Si la primauté de saint Pierre n'était pas transmissible, nous nous contenterons de demander avec M. Palmer *pourquoi elle fut instituée*? Lorsqu'à cette question nous aurons reçu une réponse plausible, il sera temps de recourir à la prophétie : *Sur ce roc je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*.

C'est avec un sentiment de honte que je viens de traver-

ser ces controverses vulgaires, épuisées des milliers de fois. La primauté de saint Pierre est une vérité tellement évidente que tous les commentaires n'y sauraient rien ajouter. La cécité qui empêche quelques protestants d'apercevoir le dogme, et tous les protestants d'en tirer la conséquence est un merveilleux exemple du pouvoir des préjugés et de l'éducation pour fasciner l'intelligence. Dès qu'une âme consent à devenir catholique, les preuves qui étaient confuses ou inaperçues, l'inondent d'une lumière éblouissante.

En expliquant les Écritures, les anciens Pères de l'Église constatent et célèbrent les honneurs rendus par Notre-Seigneur au chef des apôtres, avec une unanimité bien digne de remarque. Ici je me sens arrêté. J'ai passé tout un jour à feuilleter les passages innombrables dans lesquels les Pères parlent de la primauté de saint Pierre, et au lieu d'en rassembler quelques-uns, j'ai mis de côté les précieux textes, étourdi de l'effort que j'avais à faire pour choisir dans cette multitude. Je n'aimerais pas à me borner à un petit nombre; ceux qui ne remontent pas aux sources pourraient les soupçonner d'indigence. En les accumulant, j'aurais l'air de faire parade d'une érudition facile qui est aujourd'hui à la portée de tout le monde.

J'ai d'ailleurs une meilleure raison pour les citer avec sobriété; je ne veux pas *détourner l'attention de l'argument principal de ce chapitre*, qui est tout à fait indépendant de ce que les Pères ont écrit. Cependant il m'est pénible de passer sous silence des témoignages chers aux catholiques et qu'ils s'imaginent devoir porter la conviction dans tous les esprits. Le meilleur parti que je puisse prendre pour donner une idée des richesses de la Patrologie, sera peut-être de rapprocher les différents passages des écrits d'un seul Père.

Je choisis, pour plusieurs raisons, saint Chrysostome.

D'abord, et ce motif est sérieux, j'écris ceci le jour où l'Église célèbre sa fête. Secondement, il appartient à l'Église occidentale. Troisièmement on a fait des efforts pour altérer le sens de ses paroles. Enfin le Père est un de ceux qui en commentant les paroles de l'Évangile de saint Matthieu, parlent de l'Église bâtie sur la foi confessée par saint Pierre.

Rien ne peut donner une idée plus juste des expédients auxquels les protestants sont réduits que les efforts qu'ils ont faits pour dénaturer les dernières expressions, et combattre l'interprétation que les catholiques donnent à la promesse de Notre-Seigneur. Loin d'ignorer ou de redouter le sens donné aux paroles du Christ, l'Église romaine se l'approprie et l'invoque comme un des titres de ses prérogatives. Le dogme de la Primauté n'était pas une pure abstraction; il ne reposait point sur Pierre séparé de la doctrine qu'il professe, mais sur Pierre proclamant la vérité que lui avait révélée Dieu le Père, Pierre enrichi de la foi qui ne faillira jamais, Pierre le Roc sur lequel doit s'élever l'Église. La perpétuité de la foi est la sécurité de l'Église, et la permanence de la foi est identifiée avec la personne de Pierre. Dans une de ses sessions le huitième concile œcuménique s'applaudit de l'accomplissement des paroles de Notre-Seigneur : *Sur le siège apostolique, dit-il, la religion a toujours été gardée sans tache, et la doctrine enseignée dans toute sa sainteté.* Les Pères du concile de Trente n'hésitent point à proclamer la foi soutenue par l'Église romaine, *le seul et inébranlable fondement contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas.* Nous verrons que saint Chrysostome était fort éloigné de séparer la foi de Pierre de Pierre lui-même.

Il est vrai qu'il parle indistinctement de l'Église fondée sur l'apôtre ou sur sa confession, comme dans le passage que voici : « Le Christ dans la nuit où il fut livré pria

pour que la foi de Pierre ne défailloit point; au moment de sa passion, il parle humblement, il laisse voir son humanité; mais celui qui avait bâti son Église sur la confession de Pierre, qui lui avait donné la force de braver les dangers et la mort, qui lui avait remis les clefs du royaume du ciel, sans recours à la prière, était-il obligé de prier au jardin des Olives? Il n'avait pas dit : J'ai prié, mais il avait parlé avec une pleine autorité : Je bâtirai mon Église sur toi, et je te donne les clefs du royaume du ciel. »

Il est bon de remarquer la portée de ce passage. Les ariens tiraient un argument fragile de la prière que Notre-Seigneur, comme homme, avait adressée pour son apôtre. Saint Chrysostome répond en rappelant des promesses qui supposaient la divinité. Ce raisonnement nous offre un double intérêt. Il nous montre d'abord la grandeur du pouvoir conféré à saint Pierre, puisqu'il suppose la divinité du donateur. Il explique en second lieu l'insistance avec laquelle saint Chrysostome et les autres écrivains de son temps exaltent la foi de Pierre comme le roc sur lequel repose l'Église immuable. Avant l'hérésie d'Arius, les Pères se contentaient de parler de Pierre, sans appuyer sur sa profession de foi. Ce fut la négation de la filiation éternelle qui développa le second point de vue, et nous valut, je puis le dire, une interprétation plus complète de la divine promesse. Voyez dans le passage suivant avec quelle admirable dialectique, les ariens sont réfutés et, en même temps, avec quelle netteté sont reconnues les sublimes prérogatives de Pierre. « Quelle est la conduite de Pierre, n'est-il pas l'organe des apôtres, le chef du sacré collège? Tous sont interrogés, seul il répond. Et voici les paroles du Christ : *Tu es Simon, fils de Jona; tu l'appelleras Pierre. Parce que tu as reconnu mon Père*, je veux aussi désigner celui qui fut le tien. Saint Pierre avait dit : Tu es le fils de Dieu, et pour montrer qu'il était le fils de Dieu, comme

saint Pierre le fils de Jona, de la même substance que son Père, le Seigneur ajoute : Et moi je te dis que tu es Pierre et sur cette Pierre je bâtirai mon Église, c'est-à-dire sur la foi que tu as confessée. Il prédit le grand nombre des croyants, élève la mission de Pierre, fait de lui le pasteur, puis il ajoute une autre prérogative : Je te donnerai les clefs du royaume du ciel. Que veulent dire ces mots : Je te donnerai ? comme mon Père t'a donné de me connaître, moi aussi je te donnerai. Il ne dit pas : Je demanderai à mon Père de te donner ; mais quoiqu'il fallût un grand pouvoir, que la grandeur du don fût ineffable, il dit cependant : Je te donnerai. Mais que donnera-t-il ? Les clefs du royaume du ciel. Vous voyez quelle haute idée il fait concevoir de la grandeur de Pierre, comme il se révèle, se montre lui-même fils de Dieu par ces deux promesses. Qui peut donner, sinon Dieu seul, le pouvoir de remettre les péchés ? qui peut donner à l'Église la force de rester inébranlable au milieu des vagues furieuses ? à un pêcheur l'audace de résister aux armes du monde conjuré ? Pierre a pour garant de cette promesse la parole du Seigneur. Dieu le Père avait dit à Jérémie : J'ai fait de toi une colonne de bronze, un mur d'airain, mais Dieu le Père n'élevait Jérémie qu'au-dessus du monde entier. Je demanderais volontiers à ceux qui mettent le Fils au-dessus du Père lequel a fait à Pierre les présents les plus sublimes, le Père ou le Fils ? Le Père lui révéla le mystère du Fils incarné ; le Fils lui donna le pouvoir de faire connaître à toute la terre le Père et le Fils ; il livra à un mortel les choses du ciel, en lui remettant les clefs. Il en fit le chef de l'Église répandue dans le monde entier et montra qu'elle était plus durable que le firmament. Le ciel et la terre passeront, mais ma parole ne passera pas. En quoi est-il inférieur, celui qui osa faire de telles promesses et sut les accomplir ? si je tiens ce langage, ce

n'est pas que je veuille séparer les œuvres du Père de celles du Fils; car toutes choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui, mais je parle pour réduire au silence les hérétiques sans pudeur qui osent avancer de telles choses. Mesurez la puissance de celui qui a dit : Tu es Pierre, sur cette pierre je bâtirai mon Église et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. »

Le but que se proposait saint Chrysostome dans ce remarquable passage, c'était de prouver que saint Pierre était le chef de toute l'Église, mais que le Fils était égal au Père. La première de ces vérités n'était point douteuse, la seconde était contesté. Nous aurions eu à produire une citation plus significative encore, si l'éloquence déployée à défendre le maître de Pierre eût été employée dans la cause de l'apôtre; mais en même temps la démonstration de la primauté qui ressort de la page que nous venons de traduire acquiert d'autant plus de valeur qu'elle est accidentelle. Cette remarque s'applique d'une manière générale à tout ce que les Pères ont écrit sur les prérogatives de saint Pierre.

Que l'on veuille bien peser les titres par lesquels le saint dont nous citons le témoignage désigne en passant le grand apôtre. Il l'appelle le fondement de la foi; le chef du collège des apôtres, le rempart de la foi... Il emploie des paroles plus expressives encore, il le met au-dessus de l'univers entier, du globe habitable; le désigne comme le pêcheur de tous les hommes : c'est lui qui doit diriger et soutenir toutes choses; c'est dans ses mains que le Christ a remis le gouvernement de l'Église universelle. Il ne représente pas seulement saint Pierre comme le premier des apôtres, mais comme leur supérieur. Pourquoi, dit-il, le Christ recommande-t-il à Pierre seul de paître son troupeau? Il était le prince des apôtres, celui qui parlait au nom des disciples, la tête du corps apostolique;

ce fut lui que saint Paul visita de préférence aux autres. C'est à lui que notre Seigneur témoigne le plus de confiance, sa faute est complètement oubliée, il reste au-dessus de ses frères... *puisque tu m'aimes, pais mes brebis.* M. Palmer présente ce texte comme un simple avertissement; il traduit *προστασσω* par protéger. Barrow est ici plus équitable, car il rend *προστασσω* τῶν ἀδελφῶν par charge, présidence sur tes frères. Il ajoute, il est vrai, que si nous étions obligés de rapporter ce mot aux apôtres il ne signifiait point *une autorité sur eux, mais une sorte de primauté d'ordre.* Il me semble qu'il ne peut y avoir l'ombre d'un doute sur le sens de saint Chrysostome. Dans un autre endroit il remarque incidemment que le Christ donne à *saint Pierre une autorité bien supérieure à celle des autres apôtres lorsqu'il dit : Pierre, m'aimez-vous plus que ceux-ci?*

L'abbé Guettée s'efforce de montrer que saint Chrysostome ne parle pas sans enthousiasme de saint Paul et que très-souvent il met son nom sur la même ligne que celui de saint Pierre. Je l'accorde *secundum quid*, pour employer une expression scholastique. Il y a une phrase dont l'abbé ne parle pas et qui eût certainement réjoui son cœur, car elle est plus à la louange de Paul que tous les textes qu'il cite. Saint Paul vient à Jérusalem pour voir saint Pierre. « Après tant d'actions illustres, quoiqu'il n'eût aucun besoin ni de Pierre ni de ses leçons, qu'il lui fût égal en dignité, car ici je ne veux pas en dire davantage, il lui rend visite comme à son oint et à son supérieur; le seul but de son voyage est de voir saint Pierre. » L'Église romaine dans la fête de la conversion de saint Pierre, dit que Dieu *instruisit le monde entier par sa bouche*, c'est aller beaucoup plus loin que saint Chrysostome. Lorsque l'Église célèbre la fête de l'un des deux apôtres, elle y ajoute la commémoration de l'autre. Le 29 juin, et toutes les fois qu'une messe est célébrée en

leur honneur, leurs glorieux noms sont unis, sans un mot de commentaire. Toutes les fois que le pape signe une bulle, les deux noms sont rappelés dans une union aussi intime que glorieuse. Que n'ont pas dit les écrivains catholiques en l'honneur du grand apôtre des nations? Je me suis moi-même hasardé à désigner saint Paul comme le plus grand et le plus humble des apôtres. Était-ce nier implicitement la suprématie de saint Pierre? L'abbé Guettée annonce gravement *que saint Chrysostome attribue une égale dignité à ces deux apôtres lorsqu'il les nomme ensemble*. Ah, monsieur l'abbé, vous feriez une chose bien plus sérieuse, si vous nous révéliez l'existence d'une papauté schismatique; si dans une série de sentences harmoniques l'évêque de Constantinople nous apprenait que Jésus-Christ a remis aux mains de saint Paul le gouvernement de l'Église universelle, et lui a donné la primauté sur ses frères les apôtres.

Puisque j'ai parlé de saint Paul, je veux rappeler les remarques critiques de saint Chrysostome sur l'ordre dans lequel le nom de saint Pierre est cité dans la première épître aux Corinthiens: *Moi, je suis disciple de Paul; moi d'Apollon, moi de Pierre, moi du Christ*. Ce n'est pas pour se mettre au-dessus de Pierre que Paul se nomme avant lui; au contraire, il suit une progression ascendante de Paul au Christ. « *N'avons-nous pas le droit de mener une femme avec nous, une sœur, comme les autres apôtres, comme les frères du Seigneur, comme Pierre?* » Remarquez cette sagesse, le chef est nommé le dernier à la place la plus importante.

Dans son commentaire sur le concile apostolique de Jérusalem, saint Chrysostome nous recommande comment saint Pierre autorise l'assemblée à traiter la question qu'il s'agit de résoudre, et prend le premier la parole. Saint Paul parle après saint Pierre sans contestation. *Jacques*

attend et ne se lève point ; car c'est à lui qu'appartenait la présidence (ἀρχή).

Saint Chrysostome semble louer la modération et la consécration de Pierre dans ce qui précède. Il ne reste aucun doute dans le passage suivant, commentaire remarquable sur la conduite de Pierre dans l'élection de Matthias. « Pierre était zélé, chargé du soin du troupeau, chef des disciples, et prenait toujours le premier la parole. Pourquoi ne pria-t-il pas le Seigneur de désigner lui-même le remplaçant de Judas ? Pourquoi les frères ne procédèrent-ils pas d'eux-mêmes à l'élection ? Voyez comme il fait toutes choses avec l'assentiment général, sans se montrer ni arbitraire, ni impérieux : Frères, dit-il. Le Seigneur appelait ses disciples mes frères, à plus juste titre il pouvait les appeler de ce nom. Ils sont tous présents ; une dignité, une paix angéliques semblent régner dans l'Eglise naissante. Pourquoi Pierre confère-t-il avec ses frères ? n'est-ce pas pour éviter toute dispute, prévenir toute discussion ? Il laisse le choix à la multitude, assurant ainsi à l'élu l'estime de tous, et prévenant tout sentiment de jalousie. Pierre ne pouvait-il désigner lui-même le nouvel apôtre ? Sans aucun doute. Il s'abstient de le faire pour qu'on ne puisse pas l'accuser de partialité. Il prend la direction de cette affaire, parce que toutes choses avaient été remises entre ses mains ; c'est à lui que le Christ avait dit : *une fois converti, confirme tes frères.*

Maintenant adieu, grand saint à la bouche d'or. J'ai bien célébré ta fête. Éloquent avocat, ne cesse point de hâter par ton intercession l'aurore de ce millénaire où, comme en tes jours heureux, l'Orient et l'Occident s'uniront pour partager la sollicitude de celui que le Christ a fait le vicaire de son amour et le pasteur du troupeau racheté de son sang.

Qu'il me soit permis de répéter en terminant ce chapitre, que je n'ai nulle intention de faire de la patrologie,

le champ clos de la controverse. Je suis fatigué, je suis désabusé, des explorations interminables à travers les anciens écrits. Plus on aime les Pères et moins on leur emprunte d'armes de combat, surtout lorsqu'il faut les employer contre des adversaires qui s'inquiètent fort peu de ce que les Pères pensaient et enseignaient. O Anglicans, croyez en ma parole, les temps sont passés où les dissertations sur le sens de tel ou tel vieux docteur peuvent intéresser les esprits. Nous avons à rendre compte de choses plus importantes que les textes de saint Cyprien ou de saint Optatus; nous avons sous les yeux le fait de la suprématie. Vous avez à regarder en face, non pas l'interprétation, mais l'accomplissement d'une prophétie. Dans une profession de foi dont nous avons déjà parlé, le huitième concile général s'exprime ainsi : « On ne peut récuser la sentence de notre Seigneur Jésus-Christ qui a dit : Tu es Pierre et sur ce roc je bâtirai mon Église : *ces paroles sont démontrées par l'effet qui les a suivies*. Mille ans se sont écoulés depuis que Rome a reçu ce mémorable témoignage et de chacun de ces mille ans s'échappe une voix qui répète : *les paroles de Dieu sont prouvées par leurs effets*. Voilà, voilà l'argument qui retentit comme la foudre, à vos oreilles, hommes de peu de foi. Ici la promesse avec la terrible évidence que lui a donnée sa divinité; et là son accomplissement écrit du doigt de Dieu dans l'histoire de dix-huit siècles. Les Juifs rejettent le Messie prédit par leurs prophètes; voulez-vous résister à l'Église dont le triomphe est prédit par le Messie lui-même! Dieu s'est fait l'interprète de ses prophéties. C'est Dieu, ce n'est pas l'homme qui a fait l'Église ce qu'elle est. Voulez-vous disputer contre lui? Voulez-vous, enfants insensés, accumuler les preuves qui rendent plus évidente la promesse du Christ? L'Église est bâtie sur le roc, sur Pierre et les portes de l'enfer ne prévaudront pas.

CHAPITRE III

LA PRIMAUTÉ ET L'ANTIQUITÉ

La relation entre la promesse du Christ à saint Pierre et son accomplissement par la primauté du pontife romain est établie par un fait historique d'une réelle importance. Saint Pierre a-t-il fixé dans la ville de Rome son siège apostolique? Ce fait à lui seul est essentiel et suffisant. Si ce fait n'existe pas, la primauté et le christianisme lui-même sont des inventions de charlatans, et la gloire de la papauté un éclat de parade. Si au contraire la succession à Rome des évêques depuis saint Pierre est incontestable, l'argumentation du dernier chapitre ne peut être ébranlée; il n'y a plus d'excuse pour *tergiverser* devant l'édifice qu'il plait à Dieu d'élever sur sa parole.

L'épiscopat de saint Pierre à Rome est une question qui n'offre aucune obscurité; à quoi bon l'examiner? Si j'en parle c'est qu'on l'a mise en doute. Qui donc peut nier un fait certain? Le protestantisme. Quel motif a pu soulever une pareille controverse? La haine de l'Eglise catholique romaine. Le scepticisme des protestants n'a-t-il pas une autre cause? Je ne puis en imaginer une autre, voici comment s'exprime Wilberforce: « On trouve à peine un ancien écrivain chrétien qui ne fasse une mention positive ou indirecte de la résidence de saint Pierre à Rome, et il est difficile de

comprendre comment un doute peut s'élever sérieusement à cet égard. » Il est très-aisé de comprendre comment la question s'est présentée. Une sorte d'instinct presque général a fait sentir aux protestants la nécessité de faire séparer à tout prix saint Pierre du siège qui porte son nom et pour effectuer cette opération, ils ont remué ciel et terre. Les faits, l'histoire, le bon sens leur barraient la route; périssent les faits, périssent l'histoire, périssent le bon sens. Cet héroïque dédain des plus vulgaires conséquences indique l'importance de la place assiégée, et en même temps, trahit le caractère sans précédent de la cause qu'il s'agit de défendre. La fausseté exceptionnelle de leur point de départ a poussé les protestants à cette exceptionnelle bévue dans laquelle il est facile de persister et dans laquelle il ne serait pas moins fatal de reculer. Depuis que le monde existe, il n'a vu naître qu'un seul système religieux, social et politique, fondé sur la négation, non d'un dogme, d'un principe ou d'une théorie, mais d'un simple fait historique.

Le problème peut être résolu parfaitement en dehors des intérêts théologiques qu'il concerne. Au point de vue de la critique, on peut affirmer sans hésitation qu'il n'y a pas plus de raison de douter de la présence de saint Pierre à Rome où il passa vingt-deux ans, administra l'Église, ordonna des évêques, souffrit le martyre, que de la victoire d'Épaminondas contre les Spartiates, ou du séjour d'Annibal à Capoue pendant un hiver. Il n'est pas plus nécessaire de compter les témoignages dans un cas que dans l'autre. Je ne grossirai pas mon volume de citations vulgaires, de listes anciennes, d'inscriptions lapidaires. La vérité restera lumineuse, jusqu'à ce que l'intelligence du dernier protestant n'ait reconnu qu'il n'y a aucun profit à briser sa lance contre un mur, à user ses arguments contre la certitude. J'ai seulement une ou deux

observations à faire sur la nature de l'évidence qui engendre cette certitude.

L'épiscopat de saint Pierre à Rome jouissait d'une telle notoriété, que pendant treize cents ans, il n'est venu à la pensée d'aucun hérétique ou schismatique d'en nier l'existence. Un certain Marsilices de Padoue fut le premier qui conçut la pensée de faire la guerre au Pape en contestant la légitimité de la succession. Martin Luther fut le héros qui exploita cette découverte et montra qu'avec un peu d'effronterie, on pouvait en tirer avantage. Dans les vieux temps, on ne dédaignait pas les armes rouillées. Zénobie aurait pu tout aussi bien combattre Aurélien en contestant sa descendance du premier des Césars. Les donatistes, malgré le défi qui leur fut porté, n'eurent point l'audace de Martin Luther. *Osez donc nier*, leur disait saint Optace, *que saint Pierre fut le premier évêque de Rome, et qu'il y établit son siège pour maintenir l'unité de l'Église.* Les Grecs n'ont jamais songé à justifier ainsi leur schisme. Il étaient trop près, d'une demi-douzaine de siècles, du temps des apôtres.

Il faut le dire aussi : il y a un assez grand nombre de protestants dont le savoir et la prudence s'efforcèrent de préserver leurs coreligionnaires d'un téméraire pyrrhonisme, qui ne pouvait être inspiré que par une haine insensée. Après tout la naïveté des individus n'a fait que mettre en évidence l'erreur mortelle par laquelle le système marche au suicide. Cave dit dans son histoire : *Nous affirmons sans hésitation que saint Pierre vint à Rome; qu'il y siégea quelque temps; à cet égard les anciens sont unanimes.* Les réformés les plus éminents, les correspondants de Bosuet, acceptent sans controverse ce que tous les anciens écrivains attestent, *que l'apôtre Pierre gouverna l'Église, souffrit le martyre et désigna son successeur dans la ville de Rome capitale du monde.*

L'incrédulité protestante acquiert un sel tout particulier dans la bouche de ceux qui se vantent de reproduire, dans leur secte, la primitive Église. On dirait que l'antiquité se venge de leur appel. Ils ressemblent un peu à ces gens qui prennent la Bible pour se faire leur religion et y trouvent la preuve que Jésus-Christ n'était qu'un homme. Comment ne pas s'amuser des efforts de ces antiquaires scrupuleux qui pour détourner l'attention des témoignages positifs dont le grand nombre les importune, imaginent de déduire une preuve négative du silence de certaines épîtres de saint Paul. Ils ne sentent pas que l'authenticité de ces épîtres de saint Paul n'a pas d'autre fondement que celle de la vérité qu'ils voudraient détruire, en se prévalant de son silence!

Il n'est pas vraisemblable que saint Pierre passa vingt-cinq ans à Rome, donc son épiscopat est une fiction. Ce raisonnement n'est-il pas un enfantillage?

Personne n'a jamais soutenu que saint Pierre passa vingt-cinq ans à Rome. Ce que l'histoire rend incontestable, c'est qu'il vint dans cette ville la seconde année de Claudius et que vingt-cinq ans après il y souffrit le martyre. Voici les propres paroles de Dollinger : *Il y eut un intervalle de vingt-cinq ans entre la seconde année de Claudius, époque de l'arrivée de saint Pierre à Rome et le moment de sa mort. Personne au monde n'a jamais soutenu qu'il y passa vingt-cinq années consécutives.*

Nous n'insisterons pas, nous croyons que la succession légitime des pontifes romains, depuis saint Pierre, ne peut être contestée par un homme raisonnable. Pour contredire l'histoire, les protestants ont pour tout argument leur ardent désir de ruiner les prétentions des pontifes romains. Ne sont-elles pas plus détestables que les plus détestables raisons? Nous concluons donc, la promesse du Christ à saint Pierre et son accomplissement dans la suprême

matie du siège de saint Pierre est une démonstration acquise. Pour un esprit qui croit et sait ce que c'est que de croire en la divinité de Jésus-Christ, il est évident que la suprématie du pape est un caractère essentiel de la sainte Église catholique du Christ. C'est ce qu'il s'agissait de démontrer. Je sais très-bien que je n'ai pas donné les preuves avec la méthode et l'abondance dans lesquelles elles ont souvent été produites avant moi. Je me suis contenté de les exposer dans l'ordre où elles sont venues former ma conviction. Quoi qu'il en soit de mes arguments informes et mutilés, j'ai la certitude qu'il en est au moins un auquel aucun protestant ne fera de réponse satisfaisante.

Désormais ce que nous avons à dire sera écrit sans espoir d'obtenir la foi. Si par la grâce de Dieu vous ne croyez déjà, j'ai peu d'espoir, mon cher lecteur, que la discussion qui va suivre, soit pour vous une occasion de vous convertir. Cependant j'ai la douce confiance que la prière consignée au début de ces pages ne vous a pas été tout à fait inutile; je veux travailler encore un peu, j'ai encore à vous dire des choses qui peuvent vous être utiles, sinon pour dissiper toutes vos difficultés, au moins pour vous faire comprendre qu'elles ne sont pas insurmontables.

Les protestants pensent que la suprématie du saint-siège est un pouvoir parasite qui s'est formé aux dépens de l'Église. Il a débuté par des progrès lents, imperceptibles avant d'atteindre des proportions gigantesques. En accordant la réalité de ce développement, nous demandons si cette évolution n'était pas dans les desseins de la Providence? grandir, se développer est la loi universelle des êtres organisés. Toutes les sociétés humaines sont organisées. L'Église, quoiqu'elle soit à la fois divine et humaine, est aussi une société; elle a suivi la loi des créa-

tures organiques. Le germe, d'abord inaperçu, a pris des proportions vastes et complexes. « Le royaume du ciel est semblable à un grain de senevé qu'un homme sème dans son champ, c'est la plus petite des graines, mais quand elle a poussé elle devient la plus grande des plantes du jardin, c'est comme un arbre et les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches. »

Nous avons incontestablement démontré que la papauté avait bien quelque semence. Elle était en germe dans la primauté que Notre-Seigneur trouva bon de donner à son apôtre Pierre, et que celui-ci transporta sur le siège qu'il vint occuper à Rome. Pourquoi cette prérogative n'aurait-elle pas grandi pendant que l'Église grandissait? Il serait absurde de supposer qu'il n'y eut pas là une sève vigoureuse. « Jamais, dit de Maistre, une forte institution n'est le résultat de lois antérieures écrites. Plus elle doit être grande, moins elle est formulée d'avance. Elle se développe par le concours de mille agents qui n'ont presque jamais conscience de ce qu'ils exécutent. Ils n'aperçoivent pas le droit qu'ils établissent, c'est ainsi que les institutions grandissent à travers les âges. *Crescit occulto velut arbor ævo*, c'est la devise infaillible de toute grande création politique ou religieuse. »

La papauté n'est pas, comme le soutiennent les protestants, une excroissance parasite, j'en ai donné des preuves surabondantes. Il est une assertion souvent répétée, dont j'ai moi-même été trop longtemps la dupe et que je nie formellement : Il n'est pas vrai que pendant les trois premiers siècles, la primauté de l'évêque de Rome fut inconnue. Il n'est pas vrai qu'elle commença seulement au iv^e siècle, dans la ville impériale, après le triomphe du christianisme, lorsque l'Église s'éleva au déclin de l'Empire. Lorsqu'au lieu de subordonner les faits à une proposition que j'avais acceptée sur la parole d'autrui, je la soumis à

L'examen de l'histoire, je ne tardai pas à reconnaître que j'avais pris la défense d'une théorie spécieuse, démentie par les événements et dépourvue d'honneur et de franchise. Lorsque j'interrogeai l'histoire avec calme, lorsque j'eus fait taire le désir partial de la mettre d'accord avec une hypothèse traditionnelle longtemps chérie, non-seulement je ne trouvai plus de documents pour la défendre, mais je fus bientôt convaincu que, dès l'origine, le siège de saint Pierre avait exercé une primauté incontestée.

J'ai déjà beaucoup insisté sur l'obscurité de l'histoire de l'Église pendant les trois premiers siècles, et l'abondance des sources où nous pouvons puiser depuis le quatrième; j'ai signalé les causes de cette différence: « *L'église primitive*, comme le remarque un ministre anglais, *creusait sa voie sous terre, dans le sens littéral du mot; sous les camps et les palais, sous le sénat et le forum.* » Lorsqu'elle devint une cité, elle s'éleva sur les collines et frappa tous les regards. Il ne faut pas perdre le souvenir des origines de l'Église, lorsqu'on fouille ses antiquités. Si on se livre consciencieusement à ce travail, j'ai la certitude qu'on arrivera aux conclusions suivantes: on acquerra d'abord la conviction qu'à l'époque où les documents deviennent abondants et circonstanciés sur la constitution et les actes de l'Église, le pouvoir du pape se manifeste de tous côtés. Les écrits et les événements témoignent que l'Église et la papauté étaient essentiellement alors ce qu'elles sont aujourd'hui. Il serait facile d'établir que dans toute l'histoire ecclésiastique, le troisième et le quatrième siècle sont l'époque où le pouvoir du pape, gouverneur et gardien de l'Église universelle se montre dans son apogée. Ne peut-on pas en toute sécurité, en déduire la présomption que les fonctions des papes étaient les mêmes au temps où nos enseignements sont moins

nombreux et plus confus ? Il est d'ailleurs évident que pendant cette période l'exercice de leur pouvoir était moins nécessaire et souvent impossible. Cette présomption devient un argument très-fort si l'on remarque que l'action des papes suppose une prérogative préexistante, dont l'usage devait se développer graduellement avec l'organisation de l'Église. Les papes ont constamment proclamé que leur autorité était inhérente à leur charge, qu'elle leur avait été transmise par leurs prédécesseurs, depuis l'apôtre à qui le Christ avait remis les clefs et confié son troupeau. Toute l'Église, bien plus le monde entier, savait qu'ils agissaient et avaient toujours agi en vertu de cette autorité. Après avoir obtenu ce premier résultat de nos études, nous avons voulu remonter plus haut et revoir tout ce qui concerne l'administration de l'Église pendant les temps de persécution. Dans ces recherches rien n'est venu affaiblir la présomption dont nous avons reconnu la force ; au contraire, bien des faits que nous n'oserions donner comme des preuves, ne deviennent cependant explicables que dans l'hypothèse où l'épiscopat romain jouissait d'un pouvoir extraordinaire. Ils viennent ainsi corroborer les témoignages des temps postérieurs, et changent en certitude ce qui était déjà pour nous une probabilité suffisante.

Tel est, sans aucun doute, l'enseignement que nous donne l'antiquité, sur la suprématie du pape. Après une étude superficielle de ce sujet, voici comment la plupart des protestants raisonnent : On parle très-peu de la papauté dans le second siècle, pas beaucoup plus dans le troisième, on en parle souvent dans le quatrième, et dans le cinquième on ne parle que de cela ; donc la papauté est une usurpation et rien ne la justifie. Cet argument ne paraît pas bien sérieux. Si je ne savais que les hommes acceptent le plus souvent comme des axiomes les propositions qui leur furent enseignées dans leur enfance, je se-

rais tenté de dire que les logiciens qui de telles prémisses tirent une telle conséquence sont dépourvus de cervelle, d'étude ou de principes.

Je ne passerai pas en revue des témoignages trop volumineux pour être examinés en détail suivant le plan que je me suis imposé ; je me contenterai de quelques commentaires et de quelques citations.

Personne ne conteste qu'après l'époque où commencent les conciles généraux, la suprématie du saint-siège ne fut universellement reconnue. « S'il est un point, dit le président du collège Marshall, s'il est un point historique certain, c'est qu'à la fin du quatrième siècle, la suprématie du siège établi à Rome était admise et reconnue par toutes les parties du monde chrétien. » Barrow l'accorde lui-même dans son grand ouvrage : *Supremacy*, quoiqu'il s'efforce d'atténuer l'importance de cette concession en l'expliquant par des motifs appropriés à la cause qu'il défend. La considération que je veux faire valoir en ce moment et qui me semble très-importante, c'est que l'Eglise, dans ses conciles généraux, reconnut la suprématie, mais que cette prérogative *ne fut jamais canoniquement établie*. Elle ne fut jamais confessée ni proclamée par aucun synode ; suivant la remarque du docteur Nevin, elle fut reconnue. Barrow est tombé dans une méprise malheureuse en appelant l'attention sur ce fait. *Il est étonnant, s'écrie-t-il, que la suprématie n'ait jamais été définie en termes clairs et formulée par aucun ancien synode*. Il est en vérité très-étonnant, excellent Barrow, que votre théologie insulaire vous ait signalé cette vérité. Pour vous l'Eglise était la créature des rois et des empereurs : à vos yeux les lois qui la gouvernaient autrefois avaient été portées par des parlements ecclésiastiques. *Les conciles généraux ne s'assemblaient que par la volonté et sur l'ordre des premiers*. Si votre âme avait pu s'élever au-dessus des

cours et des parlements, elle aurait sans doute découvert que cette merveilleuse soumission des anciens synodes à une autorité qu'ils n'avaient jamais osé décréter, était la magnifique reconnaissance de sa définition donnée en *termes clairs et formels* par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Puisque l'auteur de la *Supremacy* en appelle aux conciles un concile va nous faire connaître ce que l'Église acceptait et n'octroyait pas. Voici les termes du concile romain qui s'assembla sous le pape Gélase en 494 : « Quoique l'Église catholique répandue dans le monde soit l'unique chambre nuptiale du Christ, la sainte Église romaine, catholique et apostolique a été élevée au-dessus des autres, non par un décret des conciles, mais par l'évangile de notre Seigneur et Sauveur qui a dit : Tu es Pierre... la première est donc l'Église romaine, le siège de l'apôtre Pierre ; elle n'a ni tache, ni ride, ni souillure. »

Cette reconnaissance de la primauté par le premier concile est d'autant plus remarquable que dans ce synode les évêques tentèrent de conférer (ἀπονέμειν), non une autre primauté, mais des privilèges, au très-saint siège de la nouvelle Rome, l'Église de Constantinople. Mais le grand Léon désavoua ce décret en des termes que Barrow appelle de grossières paroles : « Le consentement que les évêques ont donné aux privilèges du siège de Constantinople, étant en opposition avec les saints canons promulgués à Nicée, nous les déclarons sans autorité et absolument nuls, par l'autorité du bienheureux apôtre saint Pierre. »

Ceci nous conduit à une seconde et non moins importante observation : L'autorité que le concile reconnaît avoir toujours résidé dans le siège apostolique est une autorité *suprême*. Il serait facile de le démontrer en prenant l'histoire de quelques conciles en particulier, ceux d'Éphèse et de Chalcédoine par exemple. Je ne l'affirme

qu'après mûr examen; saint Célestin fut pour le premier de ces conciles, saint Léon pour le deuxième, ce que Paul III et Pie IV furent pour les Pères de Trente. J'ai lu et relu tous les arguments des ennemis les plus acharnés du saint-siège, et rien ne peut m'empêcher d'exprimer ma conviction. Que l'anglican qui fait dépendre sa foi des témoignages des quatre premiers conciles, lise avec droiture l'histoire du concile de Chalcédoine et il devra se convertir au catholicisme. Voici les expressions du concile de Chalcédoine : *Pierre parle par la bouche de Léon. Dioscorus est condamné parce que dans sa folie il n'a pas épargné celui qui est chargé de veiller à la vigne que lui a confiée notre Sauveur; parce qu'il a ouvert la bouche contre le siège apostolique lui-même.* Dans ce concile pour la première fois le pape présidait l'assemblée par des légats. Je terminerai cette courte discussion en insistant sur deux faits généraux qui sont aussi concluants qu'incontestables.

Le premier est que jamais aucun concile n'a prétendu au titre d'œcuménique quand il n'a pas été tenu par l'autorité du souverain pontife. Une seule preuve suffira. Le patriarche d'Alexandrie fut dégradé au concile de Chalcédoine et comparut comme criminel, accusé par le légat Lucentius d'avoir eu la témérité de réunir un synode sans l'autorité du siège apostolique, *ce qui ne s'était jamais fait et ne se ferait jamais régulièrement.*

Le second, c'est que l'Église n'a jamais reconnu comme œcuménique un concile qui n'avait pas été ratifié par le souverain pontife. Les Pères de Nicée, dans leurs lettres synodales au pape Sylvestre, lui demandent de confirmer leurs décisions. Le pape les confirma, et tous les décrets des autres conciles n'ont acquis leur validité que par la ratification du saint-siège. Plusieurs conciles particuliers sont devenus conciles généraux par le seul fait de la con-

firmation du pape, et ceux qui n'ont pu l'obtenir n'ont jamais essayé de se faire considérer comme œcuméniques. Écoutons ces paroles d'un pape : *Vous savez que dans un concile général, aucun acte n'est valide et ne doit être reçu que s'il est approuvé par le saint-siège de Pierre et que tout ce qu'il rejette doit être rejeté.* — Témoin saint Léon et le concile de Chalcédoine. — Voici maintenant un spécimen de la logique anglicane. « Voyant, dit Barrow, *que les synodes généraux n'avaient dans aucun canon donné son autorité à cet évêque (celui de Rome), comment ses injonctions ou ses défenses pouvaient-elles s'appuyer sur le droit?* » *O altitudo sapientie!* mais si l'autorité de l'évêque de Rome lui avait été déléguée par les canons d'un concile, dites-nous donc, grand Barrow, de quel droit le pape eût pu leur intimer ses injonctions et ses défenses?

Nous venons de recueillir le témoignage des conciles généraux. Nous pourrions ajouter que dès l'origine les conciles nationaux et provinciaux consultèrent toujours le chef de l'Église, non-seulement en matière de foi, mais encore de discipline. Nous pourrions esquisser l'histoire des premières hérésies et nous verrions que leurs progrès, leur condamnation et leur décadence rendent aussi témoignage à celui dont la foi ne faiblira pas et à la mission de confirmer ses frères. Notre tâche serait rude, s'il fallait copier la multitude de textes dans lesquels les Pères de l'Orient et de l'Occident portent leur tribut de dévouement et d'obéissance au siège central où Pierre règne toujours, dans la personne de ses successeurs. Nous pourrions ensuite nous reposer en remarquant que le docteur Barrow entend bien *ne pas être responsable de toutes les fleurs, les élans, les hyperboles prodiguées par les Pères*; ou bien en admirant la sécurité béotienne de M. Palmer, lorsqu'il cite, par exemple, les paroles que

saint Pierre Chrysologue adressait aux Eutychéens : *Nous vous exhortons à vous soumettre à tout ce que vous écrit l'évêque béni de la cité de Rome; saint Pierre, qui vit et règne sur son siège, enseigne la véritable foi à tous ceux qui le lui demandent.* Puis nous mettrons tranquillement le texte de côté à l'aide de ce commentaire : *Ceci doit s'entendre comme un compliment à la vertu et à la piété du pape de cette époque.* Nous voyons que tous les textes que nous avons cités attribuent explicitement au siège de saint Pierre l'autorité de l'évêque de Rome; et que dirons nous, lorsque tournant la page de cet immortel traité : *Pope's supremacy*, nous apprenons que *cet évêque était éminent, non parce qu'il occupait le siège de saint Pierre, mais le siège métropolitain. On convenait en effet que l'Église de Rome était l'Église principale.* Mais quoi? Devait-elle cette préférence à une institution divine? Assurément non. La loi chrétienne n'a pas de privilégiés de cette nature; elle ne fait pas acception de lieu. S'est-elle inquiétée de la succession de Pierre? Non, *ce serait là un résultat bien mince et bien imprévu.* En présence de ces mots aussi étranges qu'audacieux, nous sommes stupéfaits.

Je passe rapidement à un autre article auquel j'ai déjà fait allusion et que je vais maintenant démontrer. Pendant la période qui nous occupe les papes eux-mêmes ont cru à leur autorité suprême; ils ont considéré leur suprématie comme un héritage que saint Pierre leur avait laissé après l'avoir reçu du Christ. J'ignore si un écrivain de quelque valeur a nié que les papes eussent cette prétention, à moins que ce ne soit le docteur Wordsworth, dans son *Theophilus anglicanus*. Le docteur Ives a fait justice de cette négation par les nombreux extraits qu'il a rassemblés des épîtres des papes du iv^e et du v^e siècle. Barrow et Palmer, que j'ai choisis comme les représen-

tants les plus considérables de l'anglicanisme, admettent en fait ces prétentions : mais certainement ils n'ont pas vu, ou n'ont pas voulu voir quelles en sont les conséquences. Le gouvernement exercé par les papes était celui que l'Église universelle acceptait. Serait-il concevable que les papes eussent demandé une chose et que l'Église leur en eût accordé une autre ? Lorsque saint Damase, en 378, appelait ses collègues les évêques, *ses honorables enfants*, lorsqu'il leur disait *qu'ils rendraient hommage au siège apostolique où le saint apôtre lui enseignait à diriger le gouvernail remis entre ses mains*, lorsque les mêmes évêques déclaraient au synode que l'évêque de Rome surpasse tous les autres par la prérogative du siège apostolique, tous définissaient et professaient sur la prérogative apostolique une doctrine identique. N'aurions-nous pas énuméré d'autre preuve, cette seule considération suffirait pour établir, sur ce point, la croyance de l'Église au iv^e siècle.

En dépit d'eux-mêmes, les polémistes anglicans ont trahi l'importance qu'ils attachent à cet argument par l'avidité avec laquelle (à une honorable exception près) ils se sont emparés d'un exemple dans lequel il leur a semblé qu'un pape désavouait sa propre suprématie. Qui ne connaît les reproches que saint Grégoire le Grand adressait à Jean de Constantinople, pour avoir usurpé le titre d'*Évêque universel* ? Cet orgueil, disait-il, convenait au précurseur de l'antechrist. Qui ne sait que cet exemple éclatant d'humilité est toujours à la bouche de ceux même qui reprochent à la papauté son orgueil satanique. Ils n'ignorent pas cependant qu'il n'y a pas un pape qui ait mieux compris, plus fidèlement maintenu et plus glorieusement employé ses prérogatives apostoliques que Grégoire I^{er}. N'est-ce pas le même pape qui est assailli par ses panégyristes d'un instant, pour avoir usurpé la juridic-

tion de l'Église *autocéphale* d'Angleterre! N'est-ce pas le même Grégoire qui a dit : *Si un évêque se rend coupable, je ne sais quel évêque n'a pas à rendre compte au siège apostolique.* N'était-ce pas en vertu de cette autorité apostolique qu'il reprenait l'ambition du patriarche oriental? N'a-t-il pas écrit : « Quant à l'Église de Constantinople, qui doute qu'elle ne soit soumise au siège apostolique? Il est évident pour tous ceux qui connaissent l'Évangile que le soin de toute l'Église a été confié, par Notre-Seigneur, au saint apôtre Pierre, chef de tous les apôtres. Il lui a été dit, etc. Il a reçu les clefs du royaume du ciel, le pouvoir de lier et de délier, le soin de l'Église, la primauté et cependant il n'est pas appelé l'apôtre universel. »

Une autre preuve de l'ancienneté réelle des prétentions de la papauté à la suprématie est l'accusation folle d'avoir essayé d'antidater ses titres en fabriquant des pièces fausses. J'ai quelque peine à ne pas traiter avec dédain ces querelles d'écoliers à propos des fausses décrétales. J'ai la faiblesse d'éprouver un certain amour-propre en me souvenant des soupçons et de la réserve qu'elles m'ont toujours inspirés. Qu'il suffise de remarquer : 1° que la collection des canons d'Isidore, quelle que soit son origine, n'a certainement pas été faite à Rome, que le but de cette compilation n'était pas de servir les intérêts des papes, mais, comme le remarque M. Guizot, de soutenir les évêques contre leurs métropolitains et les souverains temporels. 2° Qu'elle était composée d'anciens matériaux, de rescrits des papes, de décrets des synodes, de passages des Pères. Dans un temps où il y avait peu de critique, une contrefaçon était facile à dissimuler, elle passait dans la pratique et semblait concorder avec une coutume établie et depuis longtemps reconnue. En un mot l'imposture se déroba à la suprématie, et la suprématie ne vint pas de

l'imposture. 3° Il y a plusieurs siècles que la pieuse fraude a été découverte et réprouvée. Tout le monde sait qu'un catholique n'a pas plus à la pensée d'appuyer la suprématie du pape sur la compilation de Mercator, qu'un Écossais de défendre la littérature nationale en invoquant les poèmes d'Ossian, ou que les bons marchands de Bristol de démontrer la respectable antiquité de leur ville par les titres tirés du coffre de Canyng. Les fausses décrétales peuvent donner lieu à des recherches curieuses et savantes, mais ce sont des armes inutiles, dans les débats qui séparent les protestants et les catholiques. Si les protestants ont toujours l'espérance de prendre d'assaut la forteresse de la papauté, il est temps qu'ils renoncent à imiter les soldats chinois qui assiègent un bastion démantelé que personne ne songe à défendre.

Je commence à m'apercevoir que la tâche d'exposer de hardis paralogismes n'exerce aucune influence lénitive sur la rudesse de mon style. J'en suis désolé; mais je n'ai pas le temps de repolir mes phrases. Mon seul, mon sincère désir n'est pas d'irriter, mais de convaincre. La vérité est que je n'ai aucune habitude de la controverse et que je n'y trouve aucun plaisir. Je ne puis me délivrer d'une sensation très-désagréable en m'occupant de ces opinions dont j'ai été personnellement victime et qui ont été sur le point de me faire subir une servitude intellectuelle et morale. Ce n'est qu'avec une sorte de droiture vengeresse que je reviens sur mes vieux principes. Il faut pourtant leur dire adieu.

Nous n'avons plus besoin d'accumuler les témoignages, nous ne pourrions démontrer avec plus de force qu'à dater du premier concile général, c'est-à-dire dès les premiers temps de l'histoire ecclésiastique, l'évêque de Rome possédait la position qu'il occupe aujourd'hui, comme chef de l'Église catholique. La papauté existait

déjà, non pas en germe, mais dans son développement complet et faisait sentir autour d'elle son action vigoureuse. C'était une glorieuse époque, et le cœur fidèle aime à se reposer sur l'histoire de ce temps, le temps du triomphe! L'heure était venue pour l'Église de prendre possession de ce monde qui l'avait persécutée et ne pouvait l'opprimer plus longtemps. Elle se leva dans sa beauté, et ses conquêtes s'étendirent sans désordre, sans tumulte, sans conseil de guerre, sans généraux et cependant elle *était terrible comme une armée rangée en bataille*. Le secret de ses ressources était dans le ciel. Elle avait dans sa marche cette régularité, dans son organisation cet ensemble que donne la discipline, elle possédait cette unité de gouvernement sans laquelle toute organisation est impossible.

Ce serait une belle entreprise de la suivre à travers les siècles; de montrer que l'histoire de la papauté est l'histoire de l'Église universelle. C'est par la papauté que l'Église étendit son domaine et perfectionna sa discipline, c'est dans la force qui rayonnait du centre que le christianisme puisa sa vie, trouva son énergie de conservation et d'assimilation, survécut à la destruction de l'Empire et, après le naufrage, fit jaillir du chaos une civilisation nouvelle. En ce moment nous n'avons pas à regarder devant nous mais à jeter un coup d'œil en arrière. Notre tâche sera courte et facile.

On ne pouvait raisonnablement nous demander de prouver la suprématie du pape avant le concile de Nicée. Au iv^e siècle, l'Église possédait les institutions dont elle jouit encore; c'est à ceux qui en contestent la légitimité à faire leurs preuves. Qu'ils démontrent que la suprématie de saint Damase et de saint Innocent était une usurpation: ce n'est pas seulement pour eux une démonstration impossible, ils ne pourront même pas produire en faveur de

leur cause un argument qui ait besoin de réfutation. Ils invoqueraient en vain le silence des premiers siècles, nous connaissons ses causes et nous avons montré qu'il ne prouve rien. S'ils se hasardent à soutenir que dès le premier siècle le pouvoir du pape était contesté, il en résultera que dès le premier siècle il était affirmé. « *Vous me dites*, écrit l'archevêque Manning, *que les vagues battaient le rivage; puisqu'il était battu par les vagues, il y avait donc un rivage.* » Toute la prudence des protestants consiste à manquer de logique, et à rejeter sur leurs adversaires l'obligation de montrer leurs titres. Qu'à cela ne tienne, nous allons constater que saint Léon n'était pas un usurpateur et qu'il ne reste pas à ses accusateurs la plus légère excuse.

Nous avons démontré : 1° que le Christ bâtit son Église sur Pierre; 2° que saint Pierre fut évêque de Rome; 3° que saint Léon agissait en vertu des droits qu'il avait reçus de saint Pierre; 4° que toute l'Église reconnaissait sa suprématie. Nous avons aussi fait remarquer que pendant les siècles de persécution, l'Église, avant d'être libre, n'avait eu ni l'occasion, ni la possibilité de montrer son énergie merveilleuse, dans l'art du gouvernement. Il nous reste à prouver que dans les rares documents que nous possédons des premiers siècles, plusieurs témoignages attestent la conviction que les papes avaient de leur souveraineté, et la reconnaissance de leur primauté par l'Église. Il faudrait, pour les enregistrer, un long chapitre. Dès le temps où saint Clément écrivait son épître pontificale à l'Église divisée de Corinthe, pendant les dernières années de l'apôtre que Jésus-Christ aimait, lorsque son disciple sur le chemin du martyre annonçait son arrivée à la *source apostolique*, à l'Église qui *présidait dans la ville Romaine*, il y a une succession progressive d'actes, d'expressions incidentes qui supposent la supré-

matie, expriment la subordination et l'hommage. Il y a une puissance de preuves accumulées qui persuadera ceux dont le cœur, hélas! n'est pas endurci, les oreilles appesanties, les yeux fermés, de peur qu'ils ne voient et n'entendent, ne comprennent et se convertissent. J'ai fait sur l'obscurité du second et du troisième siècle des concessions qui n'étaient nullement nécessaires. Je les ai faites, parce que, dans ma conviction, le silence absolu de l'histoire sur le pouvoir des papes pendant cette période n'affaiblirait en rien les preuves évidentes de sa divine institution, ne jetterait aucune incertitude sur le fondement qui fait la sécurité de notre foi.

CHAPITRE IV

LA PRIMAUTÉ ET L'UNITÉ

Dans la première partie de cet ouvrage nous avons affirmé notre foi dans l'unité de l'Église, nous avons vu que cette unité essentielle ne saurait être divisée. Nous pouvons maintenant apprécier le procédé divin par lequel est maintenue cette unité de l'Église : qui croit est prêt à comprendre.

Nous ne pouvons concevoir qu'un seul moyen de donner à une organisation une union telle que toute division devienne impossible, c'est de la rattacher à un centre qui soit à la fois visible et indivisible. Il n'y a pas de gouvernement sans gouverneur. Un corps visible doit avoir une tête qui le soit aussi. La tête invisible, éternelle de l'Église est celui qui l'a fondée et la conserve. Comment l'a-t-il fondée, quels sont les agents par lesquels il la soutient et la dirige ? Dieu se sert de moyens pour parvenir à ses fins. Avec les seules lumières de ma raison, je reconnais que pour établir et organiser son Église il a dû créer un centre visible, lui donner une tête visible. En fait, nous avons reconnu que Jésus-Christ a bâti son Église sur un homme ; qu'il a donné à cet homme les clefs de son royaume ; qu'il a prié pour que la foi de cet homme ne faillît point ; qu'il a chargé un seul pasteur du soin d'entretenir son troupeau.

Il est à peine nécessaire de faire remarquer que l'expédient des conciles n'offre aucune sécurité à l'unité de la foi. Un concile général est la manifestation de l'unité, mais non une garantie de sa perpétuité. Un concile est une assemblée de l'Église réunie, mais l'union précède la réunion qui la suppose. Il peut y avoir et en effet il y a eu concile contre concile, concile schismatique, concile hérétique. Il est donc nécessaire qu'il y ait une autorité en dehors du concile pour décider s'il est ou s'il n'est pas la représentation de l'Église œcuménique. Il est de plus évident que le concile ne peut être le gouvernement qui dirige l'Église. Le concile n'est autre chose que l'Église assemblée et l'Église assemblée n'a pas de fonctions qui n'appartiennent également à l'Église dispersée. Le corps n'est pas la tête; si l'Église dispersée a besoin d'une tête, d'un gouverneur visible, il en est de même de l'Église assemblée. Le gouvernement de l'Église doit être indéfectible aussi bien qu'infailible. Mais les conciles, quand même leurs réunions reviendraient à des époques fixes, ne peuvent durer toujours, suivant l'expression d'un protestant : *Il est impossible qu'un concile soit permanent ou même fréquent, tandis que la personnalité de l'Église doit toujours vivre, agir, s'affermir* (1); ou suivant l'expression d'un catholique : *Une souveraineté périodique, intermittente est contradictoire dans les termes* (2). Les conciles enfin ne peuvent se convoquer eux-mêmes. Il faut donc qu'une autorité compétente, toutes les fois que les circonstances l'exigent, rassemble les pasteurs de l'Église, les invite à délibérer, à porter des lois. Cette autorité ne peut différer de ce chef central, permanent, suprême qui veille sur l'Église dispersée dans le monde, la régit et la rassemble. En un mot, les conciles ne peuvent

(1) Leibnitz.

(2) De Maistre.

être qu'un des rouages par lesquels le gouvernement qui relève de Dieu règle les mouvements de l'Église. Je cite de nouveau l'opinion fort éclairée, d'un homme qui n'était pas loin du royaume de Dieu : « Il était nécessaire qu'un chef parmi les apôtres et qu'un successeur de ce chef parmi les évêques fût investi du pouvoir souverain. Ce chef est le centre visible de l'unité, le lien entre les membres du corps de l'Église, il pourvoit aux nécessités ordinaires; convoque et dirige les conciles; veille dans les intervalles, pour que les trésors de la foi ne souffrent pas de préjudice. »

Chose digne de remarque; les Grecs schismatiques ont reconnu facilement, sinon explicitement, que sans la présidence de l'évêque de Rome, un concile était impossible. Quoiqu'ils aient l'inconséquence de lui refuser la suprématie, ils n'ont jamais nié que son autorité fût nécessaire pour convoquer un concile œcuménique. Éclairés à deux intervalles de leur histoire par quelques rayons de lumière, ils se rendirent aux conciles de Lyon et de Florence; mais bientôt ils se sentirent éblouis par l'éclat de la vérité, ils rétractèrent leurs professions de foi et retombèrent dans leur léthargie. Ils dorment languissamment plongés dans ce rêve oriental, que depuis plus de mille ans l'Église n'a pas eu de véritable concile. Quant aux anglicans qui ont sur les conciles des idées aussi nébuleuses que sur plusieurs autres choses, ils n'ont jamais proposé, ils n'ont peut-être jamais aperçu la convenance d'expliquer comment en s'appuyant sur les principes de l'Église anglicane, on pourrait réunir en concile l'Église universelle. Lorsque les compilateurs des trente-neuf articles croient indispensable de dire un mot des conciles, ils tranquilisent leur loyale conscience par la négation que voici : *Les conciles généraux ne peuvent être assemblés sans la volonté et l'ordre des princes.* Je ne crains pas de dire

que la féconde ingénuité de l'hérésie n'a guère inventé de proposition plus anti-chrétienne.

Je le répète donc, les seuls moyens de conserver dans l'Église l'unité absolue, les seuls du moins que notre intelligence puisse concevoir, sont en fait ceux qu'il a plu au Seigneur d'employer. En ce moment même ils donnent au monde la preuve et l'image de son ineffable unité. L'économie politique de l'Église rend toute division impossible. La tête de l'Église est un homme et un homme ne peut être divisé, quiconque est en communion avec le successeur de Pierre est dans l'Église visible; quiconque ne suit pas le pasteur légitime ne fait pas partie du troupeau. La primauté du saint-siège n'est que l'expression vivante de l'unité de l'Église universelle.

Le langage du dernier paragraphe est pour ainsi dire calqué sur celui des anciens Pères, lorsqu'ils commencèrent à discuter et à méditer sur la doctrine de l'unité religieuse. Dans le chapitre précédent, j'ai emprunté le texte de saint Cyprien qui traite le premier cet important sujet. Je me suis efforcé de mettre en évidence son assertion, que l'unité dans le sens divin, c'est l'indivisibilité. Je me contenterai de rappeler ce passage de saint Cyprien; au point où nous sommes parvenu, son argument est décisif et n'a pas besoin de commentaire. Je dois seulement faire observer que dans le traité que je cite, saint Cyprien ne se borne pas à démontrer que l'unité est inviolable, il étudie les moyens dont s'est servie la sagesse de Dieu, le plan, l'organisation par lesquels il a rendu pratiquement, théologiquement impossible de mutiler l'Église. Pour bien saisir la logique des passages que j'ai transcrits, il faut les lire dans leur connexion.

« Le Seigneur dit à Pierre : Tu es Pierre, etc... » Il bâtit son Église sur un seul homme. Pour manifester l'unité, il a voulu qu'elle sortit d'une source unique. Celui qui re-

jetterait cette unité pourrait-il croire qu'il a la foi ? Lorsque plusieurs ruisseaux s'échappent de la même source, c'est en elle que se trouve l'unité. Si la communication est interrompue, au-dessous de l'obstacle, le lit du ruisseau se dessèche. L'Église répand au loin ses ondes fertilisantes, mais il n'y a qu'un principe, une source, une mère dont la fécondité se fait admirer en tous lieux. » Toutes ces images concourent à former un seul argument. Les épiscopaliens se sont emparés de quelques mots qu'ils citent évidemment sans les comprendre. *L'épiscopat est unique et une fraction en est exercée par chacun de ses représentants solidaires les uns des autres.* L'intention de saint Cyprien est de démontrer l'unité de l'épiscopat, et de faire comprendre comment chaque évêque peut en exercer une partie sans division du tout, l'unité résidant dans sa source.

Dans ses épîtres, saint Cyprien rappelle la doctrine qu'il expose dans son traité *de Unitate*. L'Église romaine, le siège de Pierre, est l'Église principale d'où le sacerdoce tire son unité. C'est la racine, c'est la génératrice (*radix et matrix*) de l'Église catholique. *Il y a un Dieu un Christ, une Église, un siège établi sur le roc par la parole du Seigneur.*

Saint Cyprien précéda saint Augustin qui emprunta son exposition et son commentaire de l'unité de l'Église. Suivant lui, *saint Pierre représentait l'unité et l'universalité. Un seul fut le représentant de tous parce que l'unité est dans tous. Par la primauté de son apostolat, il représentait la personnalité de l'Église ; il était le type de son universalité. La volonté du Christ était de faire de Pierre auquel il recommandait son troupeau, un autre lui-même, un avec lui, de sorte qu'il pût garder le commandement, rester lui, le Christ, la tête, tandis qu'un autre représenterait son-corps, et qu'ils fussent comme l'époux et l'épouse, deux*

dans une même chair. » On trouve des passages analogues dans saint Optatus et dans saint Jérôme. Mais à quoi bon multiplier les citations? Résumons tous les Pères dans cette grande parole de saint Ambroise : *Le Christ a dit à Pierre, tu es Pierre et sur ce roc je bâtirai mon Église. Donc où est Pierre là est l'Église: ubi Petrus, ibi Ecclesia.*

Je ne puis résister à la tentation de saluer encore en passant nos vieux amis le docteur Isaac Barrow et M. William Palmer. Mais en cette occasion je veux m'efforcer d'être très-aimable. En rappelant cet argument : *que la primauté de saint Pierre, destinée à perpétuer l'unité* devait être permanente dans l'Église, M. Palmer trouve cette argumentation digne des papistes : *Saint Jérôme, dit-il, et un ou deux autres (on pourrait allonger cette liste) sont favorables aux prétentions romaines.* Barrow dans son âpre langage, a moins d'artifice : *Saint Cyprien, dit-il, donne de l'institution de la primauté un motif aussi subtil que mystique, il suppose que Notre-Seigneur l'a conférée à saint Pierre sur ses frères, qui du reste avaient le même pouvoir et la même autorité, afin qu'il pût leur recommander l'union. Les autres docteurs africains Optatus et saint Augustin sont favorables au même sens.*

Nous croyons avoir suffisamment démontré que la primauté instituée par notre divin Sauveur est le moyen, et le seul moyen par lequel l'unité de l'Église est représentée et conservée. Examinons en nous servant des paroles favorables d'un de ces docteurs africains, examinons d'un peu plus près de quelle manière saint Pierre personnifie l'Église et offre le type de son universalité.

Le concile de Florence donne la définition suivante de la primauté des pontifes romains. Cette définition fut applaudie, non-seulement par toute la chrétienté de l'Occident y compris l'Angleterre, mais signée par les Grecs qui

sougeaient alors à se réunir à l'Église : « Nous proclamons que le saint-siège apostolique et le pontife romain ont la primauté sur le monde entier ; que le pontife romain est le successeur du bienheureux saint Pierre, prince des apôtres, vicaire du Christ, chef de toute l'Église ; qu'il est le père et le docteur de tous les chrétiens, que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui a donné dans la personne du bienheureux Pierre, tout pouvoir d'instruire, de discipliner, de gouverner l'Église universelle, comme l'expliquent les actes des conciles œcuméniques et les sacrés canons. » Je prends cette définition comme la base de mon raisonnement. Le concile déclare que la primauté se rapporte de deux manières à l'unité de l'Église. Premièrement, le pontife romain est le chef de l'Église, le père et l'instituteur des chrétiens. Secondement, Dieu lui a donné tout pouvoir pour discipliner et gouverner l'Église universelle. Je commencerai par cette seconde considération ; mais il me semblerait pénible d'abrégé trop cette importante matière. Je termine ici ce chapitre qui servira d'introduction aux deux divisions qui vont le suivre.

CHAPITRE V

LA PRIMAUTÉ ET L'AUTORITÉ

L'Église est un royaume spirituel dont les citoyens sont en un certain sens les *rois et les prêtres de Dieu*. Comme des pierres vivantes, ils forment un sanctuaire, un sacerdoce pour offrir à Dieu par Jésus-Christ, des holocaustes spirituels. Pour que partout et en tous lieux il y eût une Église où les hommes pussent être reçus, dont ils fussent les pierres vivantes, un sacerdoce visible a été institué. Il a été investi d'une triple fonction : il doit offrir sans cesse le sacrifice unique et adorable de la loi nouvelle, pour le salut du peuple ; administrer les sacrements, dont l'efficacité surnaturelle donne et entretient la vie de l'âme ; fait connaître et interpréter les paroles de vérité qui ont été révélées et confiées à l'Église. Le sacerdoce est essentiellement un, et les fonctions de cet éternel sacerdoce sont toujours les mêmes.

Un royaume suppose un gouvernement, et les administrateurs d'un royaume universel ont différents degrés de dignité et d'autorité. En un mot, l'Église n'a pas seulement besoin d'un sacerdoce, mais d'une hiérarchie. On voit tout de suite la différence qui doit exister entre le sacerdoce qui est invariable et la juridiction qui est graduée. Sans nous arrêter à discuter la forme de la hiérarchie ecclé-

siastique, arrivons de suite au but que nous poursuivons. Je répète une observation déjà faite : dans un gouvernement indivisible et universel, la juridiction, ou le droit d'exercer l'autorité, ne peut émaner que d'une source unique. Cette proposition est un axiome, et il n'est pas moins évident, éclairé par l'exemple de la constitution et par l'histoire de l'Église chrétienne. La proposition contradictoire ne serait pas seulement paradoxale, elle serait inintelligible; historiquement, ce ne serait pas seulement la division, mais l'anarchie.

Ainsi, dans le monde, le sacerdoce emprunte le droit d'exercer le pouvoir dont il est investi du chef de l'Église, à qui le Christ a remis, dans la personne de Pierre, les clefs du royaume du ciel. C'est par Pierre que le pouvoir des clefs est transmis à l'Église universelle.

J'ai voulu établir en quelques mots la distinction de l'ordre et de la juridiction. Je sais par expérience que, pour les avoir confondus, la polémique anglicane est tombée dans les plus incroyables méprises. N'est-il pas étrange que, pendant des siècles, on se soit prévalu d'un passage où saint Jérôme affirme que l'évêque de Rome n'est en aucune façon supérieur à l'évêque d'Eugubium. On ne devait pas ignorer, et certainement on n'ignorait pas, que la chaire de saint Pierre n'avait point parmi les Pères, de défenseur plus illustre que le secrétaire du pape. Quelques diacres romains ayant manqué de respect à des prêtres et à des évêques des autres Églises, saint Jérôme les reprend en ces termes : *Qu'un évêque soit à Rome ou à Eugubium, à Constantinople ou à Rhegium, à Alexandrie ou à Tharse, il est de la même dignité et du même sacerdoce.* C'est l'écrivain qui a tracé ces lignes, qui parle de l'évêque de Rome dans le magnifique langage que voici : « Pendant que l'Orient, tourmenté par des discordes intestines, par les caprices d'un peuple inconstant,

met en pièces la tunique sans couture du Seigneur; pendant que les renards ravagent la vigne du Christ, au milieu de ces citernes sans eaux, il est difficile de trouver la fontaine scellée, le jardin entouré de murs, et j'ai pensé que je devais consulter la chaire de Pierre... Si votre grandeur m'épouvante, votre douceur me sollicite. C'est une victime qui vient au prêtre demander la sécurité; une brebis qui ose implorer son pasteur. Silence à l'envie! Qu'ils se taisent ceux qui osent accuser d'orgueil la suprême dignité de Rome! Je m'adresse à l'héritier du Pêcheur, au disciple de la croix; ne suivant d'autre chef que le Christ, je me joins à lui en communion avec votre sainteté, c'est-à-dire avec la chaire de Pierre. Je sais que l'Église est bâtie sur ce roc. Quiconque mange l'Agneau en dehors de cette maison est un profane. Tous ceux qui ne sont pas dans l'arche de Noé périront au moment du déluge. Je connais Vitalis, je me sépare de Miletius, je n'ai rien de commun avec Paulinus. Qui ne rassemble pas avec vous, disperse; c'est-à-dire qui n'est pas du Christ est de l'antechrist. »

Est-ce de la bonne critique, pour me servir d'un mot très-poli, d'isoler une expression dans un passage et de l'interpréter dans un sens qui fait violence aux principes notoires, aux affirmations réitérées de l'auteur? Lisez une seconde fois ce passage, mes chers frères de l'anglicanisme, acceptez l'hypothèse invraisemblable où un protestant ordinaire lit les Pères de l'Église et supposons qu'un puritain de notre voisinage vous présente saint Jérôme comme adversaire de la prélature aussi bien que du papisme. Il a eu, vous dira-t-il, le courage, la logique de se prononcer contre les représentants de l'un et de l'autre, il s'est écrié, sans crainte de se compromettre : *Périsse l'orgueil de Rome; je ne sais d'autre chef que le Christ. Tous ceux qui ne sont pas du Christ sont de l'antechrist.*

Mutato nomine, de te
Fabula narratur.

Il est incontestable que la doctrine de saint Jérôme est celle de l'Église catholique. Par la grâce de son ordination, l'évêque de Rome fut l'égal de l'évêque d'Eugubium ou de Tharse ; par l'autorité de la chaire qu'il occupe, il est le chef de l'Église universelle. En 378, un concile d'évêques disait à ce même pape Damase, que Jérôme consultait parce qu'il était le roc sur lequel est bâtie l'Église : *il est égal par la grâce du sacrement, à tous les autres évêques du siège apostolique*. Le catéchisme du concile de Trente, après avoir déclaré que le sacrement de l'ordre est nécessairement un, énumère les différents degrés de dignité et de pouvoir ; il commence par le simple prêtre et s'élève par les évêques, les archevêques et les patriarches jusqu'au souverain pontife, appelé par le concile d'Éphèse l'archevêque du monde habitable. En lui l'Église reconnaît le successeur de saint Pierre, la plénitude de la juridiction qui ne lui a été donnée ni par les conciles, ni par les institutions humaines, mais par l'autorité de Dieu même.

La transmission du pouvoir est une de ces questions qui, après avoir été longtemps débattues, sont arrivées de nos jours à être mieux comprises. J'en trouve la preuve dans l'emploi des mots de mission et de juridiction, et je veux dire seulement que notre notion est devenue plus précise, car les lois de Dieu opèrent avant que l'esprit de l'homme ait pu les formuler. L'attraction du soleil maintenait l'harmonie de notre petit système planétaire, avant que Newton eût donné l'équation de la gravité. La primauté du saint-siège s'exerçait sur l'Église avant qu'il eût été considéré comme la source de toute juridiction. Après tout ce que je viens de dire, j'espère qu'on n'abusera pas

de cette dernière réflexion. Pour moi, saint Pierre vit dans la personne de ses successeurs, il a toujours été reconnu comme le chef de l'Église, le roc de l'Église, le pasteur du troupeau, le gardien des clefs du royaume de Dieu. Je suis convaincu que, dans les premiers siècles de l'Église, non-seulement la soumission à l'autorité, mais la transmission de l'autorité par le souverain pontife était plus connue que nous ne l'imaginons. Il ne sera pas inutile de donner les motifs de cette manière de voir.

Les expressions employées par les écrivains qui parlent du pouvoir des clefs ont une énergie à laquelle on ne peut se méprendre. Voici, par exemple, les paroles de Tertulien : *Rappelez-vous que le Seigneur laissa les clefs à saint Pierre et par lui à l'Église.* Saint Cyprien rappelle les mots de Notre-Seigneur et ajoute : *De cette source vient la nomination des évêques et l'harmonie dans l'Église.* Saint Optatus n'est pas moins explicite : *Pour l'amour de l'unité, nous préférons aux autres apôtres le bienheureux Pierre, parce qu'il a reçu les clefs du royaume du ciel et peut les communiquer à l'Église.* Pour ne pas fatiguer, je termine par saint Innocent, qui dans sa correspondance avec saint Augustin et le concile d'Afrique, fait remonter à l'apôtre la prérogative du saint-siège : *C'est de saint-Pierre, dit-il, que vient cet Épiscopat et toute son autorité.*

Ce qu'il y a peut-être de plus significatif, c'est la reconnaissance formelle que le grand siège patriarchal avait reçu sa primitive mission, et par conséquent sa juridiction de saint Pierre. La déclaration du concile tenu sous le pape Gélase l'exprime dans les termes les plus évidents et les plus précis. Après avoir remarqué que la primauté du siège romain ne vient point des conciles, mais de l'Évangile, le décret continue : « Le premier siège est celui de l'Église de Rome, le siège de l'apôtre saint Pierre, le siège

sans tache, sans souillure; le second est celui que saint Marc, disciple de saint Pierre et évangéliste, consacre au nom de son maître, dans la ville d'Alexandrie, avant d'aller par son ordre, enseigner la vérité en Égypte, où il souffrit le martyre; le troisième est celui d'Antioche, que le bienheureux saint Pierre honora de sa présence avant d'aller à Rome, et où les disciples reçurent pour la première fois le nom de chrétiens. »

Les preuves les plus convaincantes se trouvent dans les actes officiels des papes, délivrés de la persécution et libres d'exercer leur ministère; dans l'acceptation de ces actes par l'Église universelle, et dans l'usage même que les souverains pontifes firent de leur suprématie. Laissant de côté les sources catholiques, il me suffira, pour justifier ces assertions, de puiser mes preuves dans le traité du *Pope's supremacy*.

Voici ce que dit le docteur Barrow de la nomination des vicaires apostoliques : « Au iv^e siècle, les papes exécutèrent un tour d'adresse fort utile à l'existence de leur puissance. Ils conférèrent, lorsque l'occasion s'en présenta, à certains évêques le titre de leur vicaire ou lieutenant, prétendant leur transmettre ainsi leur autorité; ils pouvaient dès lors accomplir des choses qui n'étaient point de la compétence des évêques ou des métropolitains... C'est ainsi que le pape Célestin envoya Cyrille à sa place. C'est ainsi que le pape Léon délégua Anatolius; le pape Félix, Acacius; le pape Hormisdas, Épiphanus à Constantinople; le pape Simplicius, Zéno, évêque de Séville : *Nous avons jugé convenable que vous fussiez soutenu par l'autorité de vicaire de notre siège*. Siricius et ses successeurs établirent les évêques de Thessalonique pour leurs vicaires dans le diocèse d'Illyricum où ils avaient une juridiction spéciale. Le pape Léon adresse à l'évêque de Thessalonique Anastasius des paroles qu'on a eu la mauvaise foi de rapporter à tous les

évêques : *Nous avons compté sur votre charité pour nous suppléer, car vous partagez notre sollicitude, quoique vous n'ayez pas la plénitude de l'autorité.* Le pape Zosime donne aussi le pouvoir de vicaire à l'évêque d'Arles ; cette ville était le siège de l'Exarque temporel des Gaules. Par l'intermédiaire de l'empereur Justinien, de semblables pouvoirs furent accordés à l'évêque de Justinia Prima en Bulgarie. Des vicaires temporaires furent souvent institués, tels que Augustin en Angleterre, Boniface en Germanie, etc. »

Nous trouverons dans cette nomenclature toutes les preuves dont nous aurons besoin pour démontrer que les papes confirmaient les élections des évêques et des métropolitains. Le pape Léon I^{er} dit que, par son assentiment, Anatolius obtint l'évêché de Constantinople. Le même pape confirma Maxime d'Antioche ; il écrivit à son vicaire l'évêque de Thessalonique de confirmer les élections des évêques. Il écrivit à Donatus, évêque en Afrique : *Nous voulons que Donatus veille sur le troupeau du Seigneur, à la condition qu'il nous rende compte de sa foi.* Grégoire I^{er} se plaint de l'acte insolite par lequel un évêque de Salone a été ordonné sans qu'il en eût connaissance. Le pape Damase confirme l'élection de Pierre d'Alexandrie. *Les habitants d'Alexandrie, dit Sozomène, reçurent Pierre comme évêque, lorsqu'à son retour de Rome il produisit des lettres de Damase qui confirmaient le décret de Nicée et son élection.*

J'ai déjà parlé dans une note des appels à la juridiction des papes. Les appels au chef de l'Église, source de toute autorité, devinrent fréquents, même avant que les chrétiens fussent délivrés de l'oppression païenne. Les textes suivants le constatent. « Marcion vint à Rome et sollicita d'être admis à la communion. Fortunatus et Félicissimus, condamnés en Afrique, accoururent chercher la protection. Saint Cyprien, qui raconte ce fait et en montre l'absurdité,

dit aussi que Martianus et Basilides, chassés de leur siège pour avoir failli dans la foi, vinrent demander à Étienne de leur faire justice. Maximus le Cynique se rendit à Rome pour solliciter la confirmation de son élection au siège de Constantinople. Marcellus, repoussé pour son hétérodoxie, se rendit dans la même ville espérant se justifier. Apiarius condamné en Afrique pour ses crimes en appelle à Rome. D'un autre côté, Athanase, injustement condamné par le synode de Tyr; Paul et d'autres évêques orthodoxes, chassés pour leur foi de leurs sièges; saint Chrysostome, condamné et chassé par Théophile et ses complices; Flavianus, déposé par Dioscorus et le synode d'Éphèse; Théodoret, condamné à son tour, invoquent la protection de Rome. Chelidonius, évêque de Resanon, déposé par Hilarius d'Arles pour ses crimes, accourt près du pape Léon. Ignace, patriarche de Constantinople, déposé par Photius, se plaint au souverain pontife. »

Dans deux de ces extraits, Barrow cite une lettre de saint Léon à l'évêque Anastasius de Thessalonique. Ce bref apostolique indique si bien les relations de la primauté avec la juridiction et l'unité, que l'on fouillerait en vain les auteurs ecclésiastiques pour y trouver un résumé plus succinct et plus décisif. Nous allons voir si le docteur anglican est fondé à nous dire que les paroles adressées à l'évêque de Thessalonique ne peuvent sans impertinence être appliquées aux autres évêques. « *Comme mes prédécesseurs et vos prédécesseurs, écrit le pape, j'ai suivi l'exemple que j'ai reçu, j'ai compté sur votre affection et partagé avec vous la tâche du gouvernement. Comme chef de l'Église, en vertu de l'institution divine, je dois mes soins à toutes les Églises, j'aime à penser que vous les partagerez avec moi et que vous me dispenserez de ma visite personnelle aux provinces les plus éloignées... Nous vous avons appris à nous représenter, vous êtes appelé à*

partager notre sollicitude, mais non la plénitude de notre pouvoir..... Lorsque dans une matière que vous jugerez importante, l'opinion de vos frères différera de la vôtre, référez-en à notre autorité pour que tous les doutes soient dissipés et que nous puissions définir ce qu'il plaît à Dieu. Notre unité ne serait pas durable si les liens de la charité ne nous renaient dans une union indivisible. Comme nous avons plusieurs membres dans un seul corps, que tous les membres n'ont pas les mêmes fonctions, nous aussi, malgré notre nombre, ne formons qu'un corps avec le Christ, et chaque membre fait partie du tout : c'est l'ensemble de toutes les proportions qui en fait l'harmonie et la beauté, et cet ensemble demande le concours de tous les membres et spécialement la concorde de tous les évêques. Quoique tous aient la même dignité, tous n'ont pas la même juridiction. Parmi les bienheureux apôtres, tous partagèrent le même honneur, mais tous n'eurent pas le même pouvoir; tous furent appelés par une égale élection, un seul eut la prééminence sur les autres. C'est le type des distinctions entre les évêques. Le bon ordre exigeait que tous ne pussent prétendre à gouverner toutes choses, mais que dans chaque province il y eût un évêque dont les décisions fussent respectées par ses frères; que dans les grandes cités il y eût un évêque d'une juridiction plus étendue; que toute la direction de l'Eglise convergeât vers le siège de Pierre, et que nulle part il n'y eût d'opposition *au souverain pontife*. » Tel était le magnifique langage de Léon dont les Pères du quatrième concile général avaient accepté la présidence, *comme les membres se soumettent à la tête*. Quant à son moderne traducteur, il nous a rendu tous les services que nous attendions de lui. Son nom ne pèsera plus sur ces pages.

A l'exemple de Léon le Grand, qui, dans le v^e siècle, chargeait Anastasius du gouvernement des provinces loin-

taines, Grégoire, dans le ^{vi}^e, confiait à saint Augustin la tâche de relever les ruines de l'Église dans les régions plus lointaines encore de la Grande-Bretagne. Dès le ⁱⁱ^e siècle, le pape Éleuthère avait organisé l'Église bretonne. Pendant plus de deux siècles elle s'était maintenue dans une communion paisible avec le saint-siège. En 314, ses prélats avaient assisté au concile d'Arles. Ils signèrent, avec les autres Pères, une lettre envoyée à Rome en même temps que les canons. « *Ils saluent le saint pape auquel ils sont attachés par les liens de la charité et de l'unité de notre sainte mère l'Église. Ils déclarent que les apôtres occupent toujours le même siège romain et ils souhaitent que le chef de ce premier diocèse publie leurs décrets.* » A la génération suivante, les évêques bretons assistèrent au concile de Sardique et portèrent leur part du superbe tribut qui fut payé à la *suprématie du chef, au siège de Pierre l'apôtre*. Au commencement du ^v^e siècle vint la grande hérésie de l'Occident. Le pélagianisme repoussé d'Afrique par saint Augustin, condamné deux fois par le saint-siège, se réfugia dans le nord et envahit l'île qui avait donné naissance à son auteur. Pélagie était né dans la Grande-Bretagne. *Le pape Célestin envoya Germain, évêque d'Auxerre, pour combattre l'hérésie et ramener la foi catholique.* La contagion de l'erreur, conjurée pendant quelque temps, reparut sous le pontificat de Léon. Germain traversa le détroit une seconde fois et remporta une nouvelle victoire en faveur de la vérité. Des jours ténébreux vinrent ensuite. Pendant plus d'un siècle, de Léon à Grégoire, les Pictes, les Écossais et les Saxons, plus barbares et plus perfides, ravagèrent le pays, et autant qu'ils le purent, dit Gildas, *détruisirent tous les vestiges du christianisme.* L'Église désolée de l'île, comme un membre totalement séparé du corps et de la tête, avait presque cessé d'exister. lorsque saint Grégoire, ému de

pitié pour une contrée qu'il avait désiré visiter lui-même, choisit un humble moine de son monastère de Saint-André et lui donna la triple mission de missionnaire, de médiateur et de métropolitain. Voici en quels termes il lui désigne la juridiction : *Frère, nous vous confions le soin des évêques de Bretagne, instruisez les ignorants, fortifiez les faibles et punissez les pervers avec autorité.*

Les derniers évêques, aveuglés par leur haine des Saxons, craignant la sévérité de l'envoyé apostolique, refusèrent de se prêter au travail de restauration qu'il avait entrepris. Ils se retirèrent, et après avoir languï quelque temps dans une affligeante solitude, ils s'éteignirent sans héritiers. Ils n'eurent aucune part dans la seconde conversion de l'Angleterre.

Nous n'avons pas à suivre les travaux par lesquels les successeurs de saint Pierre relevèrent l'Église dans l'île de Bretagne. L'histoire refaite par les protestants eux-mêmes n'a pu obscurcir la splendeur de ces neuf siècles pendant lesquels les progrès de la civilisation anglo-saxonne firent de l'Église d'Angleterre l'orgueil de la chrétienté. Tout ce qu'il y a de grandeur dans la nation anglaise, tout ce qu'elle a recueilli de noble, d'élevé, de durable dans l'héritage du passé elle le doit à l'Église catholique. C'est l'Église qui l'arracha à la barbarie, lui fit aimer ce qui est beau et honorable, lui enseigna la justice et la liberté, lui donna des leçons, trop tôt oubliées, de générosité et de miséricorde. C'est cette vieille Église, dit Cobbett, qui couvrit le sol de ces monuments qui font l'admiration de l'étranger, créa les universités, fonda les institutions, fit respecter les lois qui font la gloire de l'Angleterre. J'arrive à regret à ces jours de calamités où l'un de ses rois, poussé par une passion coupable et un orgueil sans bornes, osa porter une main sacrilège sur une juridiction qui ne pouvait être exercée que par le dépositaire des

clefs du royaume des cieux. Nous aurions beaucoup à dire si nous voulions embrasser toutes les conséquences de cette réforme qui remplaça l'unité catholique par l'indépendance insulaire et substitua à l'Église du Christ un établissement royal.

J'ai déjà fait remarquer que les changements de dogmes effectués par Henry, Édouard et Élisabeth n'avaient pas été même entrevus par les premiers réformateurs. En Angleterre, l'hérésie fut la conséquence et non la cause du schisme. L'*Église établie* fut et demeura la consécration de cette erreur manifeste que la juridiction spirituelle est subordonnée au pouvoir séculier. Je l'ai déjà démontré, et il me reste à constater que le roi Henry et ses conseillers justifièrent par cette doctrine leur séparation de l'Église romaine. Ils eurent l'habileté de déguiser aux yeux de beaucoup d'honnêtes gens un principe qui n'est rien moins que la destruction du christianisme. Je vais exposer en quelques mots la *postulation*, le point de départ des réformateurs, le dernier mot de leur Église nationale, son signe caractéristique, son résumé, sa substance : Le chef de l'État est aussi, par la volonté de Dieu, le chef de l'Église ; lui seul a la juridiction temporelle et spirituelle. La suprématie royale n'est rien de plus ni de moins que la suprématie du pape transférée à la personne du roi.

Ce serait abuser de la patience de mes lecteurs que de m'appesantir sur la preuve d'une proposition qui n'est qu'une affirmation historique. Leur indulgence me pardonnera une seule citation d'un écrivain anglais qui résume en quelques pages une multitude de papiers d'État, d'édits royaux et d'actes du parlement. Voici ce que dit Macaulay au chapitre premier de son *History of England* :

« Ce que Henry et ses conseillers entendaient par la suprématie n'était autre que le pouvoir des clefs dans toute son étendue. Le roi devait être le pape du royaume,

le vicaire de Dieu, le dépositaire de la vérité catholique, le ministre de la grâce sacramentelle. Il s'attribuait le droit de décider dogmatiquement de la doctrine orthodoxe ou hérétique, de changer et d'imposer les professions de foi, de donner au peuple l'instruction religieuse. Il proclamait que toute juridiction spirituelle et temporelle relevait de sa couronne, qu'il pouvait à son gré conférer et retirer le caractère épiscopal. Le sceau royal était apposé sur la provision de l'évêque, dont les fonctions duraient le temps de son royal et bon plaisir. D'après ce système développé par Crammer, le roi était le souverain spirituel et temporel de la nation. Dans les deux ordres, Sa Majesté avait des lieutenants ; les officiers civils gardaient les sceaux, percevaient les impôts, dispensaient la justice en son nom ; des ministres, plus ou moins élevés, prêchaient l'Évangile et administraient les sacrements. L'imposition des mains était inutile. Le roi, se conformant à l'opinion très-explicite de Crammer, instituait des prêtres en vertu d'une autorité venue de Dieu, et les prêtres n'avaient nul besoin d'ordination. On tirait de cette opinion de Crammer les conséquences logiques. Lui-même avait reçu du trône son pouvoir ecclésiastique, comme le chancelier et le trésorier. A la mort de Henry, l'archevêque et ses suffragants reçurent de nouvelles commissions, en vertu desquelles, ils continuèrent l'exercice de leurs fonctions, jusqu'à ce qu'il plut au nouveau souverain d'en disposer autrement. Lorsqu'on objectait que le pouvoir de lier et de délier avait été donné aux apôtres et différait du pouvoir civil, les théologiens de l'école répondaient que les paroles de Notre-Seigneur ne s'adressaient pas aux apôtres seulement, mais à tous les fidèles ; que la juridiction ecclésiastique devait être exercée par le chef de l'État, comme représentant de la société. Si l'on rappelait que saint Paul

avait parlé de gardiens, de pasteurs désignés par l'Esprit-Saint, on répondait que le roi Henry était le vrai gardien, le seul pasteur choisi par le Saint-Esprit, qu'il était désigné par les paroles de saint Paul.

Ces superbes prétentions émurent les protestants aussi bien que les catholiques, et le scandale fut à son comble lorsque la suprématie, que Marie avait restituée au pape, fut de nouveau réunie à la couronne à l'avènement d'Élisabeth. Il sembla monstrueux qu'une femme fût le premier des évêques, dans une Église où l'Apôtre avait interdit aux femmes de faire entendre leur voix. La reine jugea donc nécessaire de se dépouiller du caractère sacerdotal que son père avait usurpé et que Crammer avait déclaré inséparablement uni aux fonctions royales par la divine volonté. Lorsque la profession de foi fut revisée, la suprématie fut entendue d'une manière différente de celle qui était à la mode à la cour de Henry. Crammer avait déclaré, en termes formels, que Dieu avait remis aux princes chrétiens le soin de leurs sujets; qu'ils étaient chargés du ministère de la parole pour le salut des âmes aussi bien que de l'administration des choses politiques. Le trente-neuvième article, rédigé sous le règne d'Élisabeth, déclare, en termes tout aussi formels, que le ministère de la parole de Dieu n'appartient point aux princes. La reine conservait seulement un droit de surveillance aussi étendu que peu défini. Le parlement lui confiait le soin de refréner et de punir l'hérésie ainsi que tous les abus ecclésiastiques. Elle pouvait déléguer son autorité à des commissaires.

Les évêques différèrent peu de ses ministres. Au *x^e* siècle, l'Église de Rome n'avait pas craint de compromettre la paix de l'Europe plutôt que de céder au pouvoir civil le choix absolu des ministres de l'Évangile. Dans un autre temps, le clergé de l'Écosse brava mille fois

la mort plutôt que d'abandonner aux magistrats laïques la nomination des pasteurs des âmes. L'Église d'Angleterre n'eut pas de semblables scrupules; ses prélats furent choisis par l'autorité royale. L'autorité royale convoquait leurs assemblées, les réglait, les prorogait et les dissolvait. Leurs canons n'avaient de force que par la sanction royale. D'après un des articles de leur profession de foi, l'assentiment de la couronne pouvait seul rendre légal un concile d'évêques. Quelle que fût la matière en discussion, s'agissait-il de l'orthodoxie d'une doctrine ou de l'administration d'un sacrement, on pouvait appeler de tous les jugements du concile au tribunal du souverain qui jugeait en dernier ressort. »

La doctrine incontestable de l'anglicanisme sur la juridiction, la doctrine sur laquelle l'Église d'Angleterre a été fondée et par la vertu de laquelle elle subsiste, consiste à croire que l'autorité religieuse émane du chef de l'État. Il n'y a pas de déguisement possible. Si quelques-uns de mes lecteurs croyaient que Dieu a réellement chargé le chef de l'État de diriger son Église, qu'il garde sa foi très-chrétienne, aucun de mes arguments ne la troublera désormais.

Quant à l'opinion que peuvent avoir sur la juridiction les membres de l'Église épiscopale, des États-Unis, je n'en dirai rien. *Quod ab initio nullum est, tractu temporis non convalescit.* Autant que j'ai pu m'en instruire, les épiscopaliens d'Amérique n'ont aucune théorie sur la juridiction. Je ne crois pas que leur sens religieux ait encore été réveillé par cet axiome de Hooker qui demande un pouvoir universel, s'étendant sur tous, revêtu d'une autorité suprême sur les cours, les tribunaux et toutes les causes. La réformation anglaise partait d'un principe faux, conduisant à des conséquences désastreuses, mais enfin elle contenait une idée. Les protes-

tants épiscopaliens d'Amérique ne se rattachent à rien d'intelligible.

Je regretterais d'avoir à parler de l'Église épiscopale d'Amérique, et mes anciens amis, j'en ai je pense quelques-uns d'inconnus, remarqueront avec plaisir que mes allusions sont aussi courtes que possible. Je me suis efforcé de ne combattre que des ennemis lointains. Je considère cette méthode comme moins dangereuse et plus efficace.

Cependant ce travail de controverse m'a donné une peine désespérante. Il pourra paraître étrange que dans les investigations laborieuses qui, par une ineffable miséricorde, devaient aboutir à mon retour dans le sein de l'Église catholique, je me sois très-peu occupé du corps religieux que je venais de quitter. Plusieurs de ceux pour lesquels j'écris, comprendront facilement cette conduite. Quelques-uns peut-être devineront mes motifs et ne me refuseront pas leur sympathie. Pendant que j'étais protestant épiscopalien, mes affections franchissaient l'Atlantique; mes yeux se tournaient sans cesse vers mon Église maternelle, la chère et vieille Église d'Angleterre. Son nom seul fascinait mon esprit et ses théologiens remplaçaient tous les saints pour moi. Ses traditions que je chérissais exerçaient une attraction invincible. Elles me semblaient armées d'une sainte beauté, couronnées par les ans, embaumées des parfums de la science. Quoique je n'aie jamais entrevu, pas même comme le voyageur qui fuit sur le chemin de fer, les flèches de la ville d'Oxford, elle était pour moi la plus belle des cités de la terre; mon imagination, je dirais presque ma mémoire, y cherchait une patrie.

Devenu catholique, j'éprouve encore pour l'Église mère un sentiment que ne m'inspirent pas ses rejetons républicains. L'Église épiscopale est une secte nouvelle.

On y trouve de la piété, ses bonnes traditions ne sont pas sans mélange; mais, après tout, ce n'est qu'une secte nouvelle sur une terre nouvelle. L'Angleterre fut autrefois catholique. Comme les débris de ses abbayes en ruine, elle garde la majesté d'un passé glorieux. Les sépulcres des prophètes sont là. Les scribes et les pharisiens n'y portent pas même leurs froids hommages; mais ils sont là et gardent la précieuse poussière des saints.

Du nord au sud, les grandes cathédrales quoique silencieuses et dépouillées, signalent encore la puissance de l'Église de Dieu. Pour toi, cité d'Oxford, je sens encore mieux aujourd'hui combien je t'aimais plus que toutes les autres. Toutes tes pierres sont empreintes de souvenirs catholiques. Depuis le jour où une génération confiante dans sa propre sagesse envahit ton enceinte, tes vingt collèges debout plaident par un silence éloquent contre les calomnies de trois sombres siècles. Depuis cette époque, pas une école, pas un établissement public n'a été ouvert, n'a été doté par l'hérésie. Si quelque nom, par aventure, pouvait être inscrit dans tes catalogues sacrés, ce serait le nom de celui qui marche saintement à l'ombre de tes murailles autrefois foulées par les pas des saints, et qui est inspiré par l'air qu'il respire. Cependant *Keble college* lui-même n'est point à l'aise dans Oxford.

Autrefois l'Angleterre était une branche couverte de fruits abondants. Maintenant, Église d'Angleterre, tu n'es plus qu'un de ces rameaux brisés dont saint Augustin parle avec tristesse; tu te flétris sur le sol où tu es tombée. *Ubi cecidisti, ibi remanes, et ubi separata es, ibi arescis.*

Revenez vers nous, Dieu des armées; montrez-vous et nous serons sauvés.

Vous avez transporté votre vigne de l'Égypte; vous avez chassé les nations; vous l'avez plantée.

Vous avez préparé sa place; et après avoir pris racine, elle a rempli la terre.

Son ombre a couvert les montagnes, et ses branches se sont élevées au-dessus des cèdres.

Ses rejetons se sont étendus jusqu'à la mer, et ses rameaux jusqu'au fleuve.

Pourquoi avez-vous détruit ses murailles, et pourquoi ceux qui passent la pillent-ils?

Le sanglier est sorti de la forêt et l'a ravagée; les bêtes sauvages l'ont dévorée.

Dieu des armées, revenez vers nous, regardez-nous du haut du ciel, visitez votre vigne. (Ps. LXXIX.)

CHAPITRE VI

LA PRIMAUTÉ ET L'INFAILLIBILITÉ

Dans les conclusions comme dans les prémisses, la vérité est toujours identique. Jésus-Christ est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. La vérité que le Christ affirme de l'Église ne diffère pas de celle que l'Église affirme d'elle-même. Cette vérité sera sa gloire aux derniers jours. La pierre fondamentale du temple mystique, sera aussi la clef de voûte de son couronnement. Ne pourrais-je ajouter sans témérité que la certitude sur laquelle ma foi repose sera la conclusion légitime des arguments qui justifient mes espérances?

Nous avons étudié les relations de la primauté et de l'unité. La primauté du saint-siège est le moyen que Dieu a choisi pour garantir la sécurité et l'unité de son Église. Suivant l'expression de saint Augustin, saint Pierre personnifie l'Église une et universelle. J'ai cité la définition du concile de Florence qui nous explique en termes généraux comment la primauté maintient dans l'union tous les membres de l'Église universelle. Je crois avoir suffisamment démontré que le chef de l'Église a reçu de Notre-Seigneur Jésus-Christ la plénitude du pouvoir pour diriger et gouverner l'Église. Il me reste à dire ce qui, dans les jours de négations hardies, peut être avancé, même par

un néophyte, pour établir cette vérité corrélatrice, que le vicaire du Christ est le docteur chargé d'instruire les chrétiens.

Commençons par quelques mots simples et incontestables. L'Église doit avoir un chef visible; mais la mission de l'Église est d'enseigner. La conséquence immédiate, c'est que son chef doit être son premier docteur. L'unité de l'Église exige que le jugement dogmatique de son chef soit en dernier ressort, ou, pour employer un mot devenu célèbre, soit irréformable. Cette conclusion est contenue dans le raisonnement par lequel l'Ange de l'école démontre avec autant d'énergie que de concision, que la primauté est contenue dans la notion de l'unité. « Pour maintenir l'unité de l'Église, dit-il, il est indispensable que tous les fidèles soient d'accord sur la foi. Mais en matière de foi des dissidences peuvent s'élever. L'Église sera donc divisée par la diversité des opinions, à moins que tous ne soient ramenés à l'unité par la sentence d'un seul. Le chef de l'Église est la garantie nécessaire de son unité. » Si nous pouvions considérer le don d'être préservé de l'erreur comme une chose purement spéculative, nous ne ferions aucune difficulté d'admettre que le chef des docteurs de l'Église enseignante doit être pratiquement infaillible; c'est ce que pense de Maistre : « L'infailibilité dans l'ordre spirituel et la souveraineté dans l'ordre temporel sont deux mots parfaitement synonymes. L'un et l'autre désignent le pouvoir élevé qui gouverne tous les pouvoirs. Ils reçoivent de lui leur autorité; il gouverne et n'est point gouverné; il juge et n'est point jugé. Il est essentiel de remarquer qu'en demandant l'infailibilité de l'Église nous ne réclamons pas de privilège pour elle; nous voulons seulement qu'on reconnaisse le droit de toute souveraineté qui agit comme si elle était infaillible. Tout gouvernement est absolu, et du moment où on peut lui résister

sous prétexte d'erreur ou d'injustice, il cesse d'exister. »

Il a été démontré à satiété qu'une Église qui a reçu la mission divine d'enseigner, doit être divinement protégée contre l'erreur dans ses enseignements. Elle est donc infaillible, saint Thomas le constate par ces mots : *La foi de l'Église doit être déterminée par les décisions de son chef*. Une Église infaillible dirigée par un chef faillible ne serait pas seulement une monstruosité, ce serait une absurdité inconcevable.

L'infailibilité de l'Église a donc pour condition nécessaire l'infailibilité de son chef; mais dès lors ne serait-il pas logique de soutenir qu'elle n'est infaillible que parce que son chef jouit de cette prérogative?

Nous avons vu que les conciles généraux ne peuvent donner à l'Église ni l'unité dont elle a besoin, ni la souveraineté qui gouverne. Les mêmes arguments démontrent qu'ils ne peuvent la rendre infaillible. L'infailibilité du concile, qui est l'Église assemblée, ne diffère pas de celle dont jouit l'Église dispersée en tous temps et en tous lieux. Toujours et partout, la foi de l'Église est déterminée par celle de son chef. Nous savons que du III^e au VI^e siècle, les conciles n'ont reçu comme orthodoxes que les doctrines approuvées par le siège de Pierre. D'un autre côté, tout ce qu'il a rejeté seul, a été rejeté.

Il y a des siècles pendant lesquels aucun concile général ne s'est assemblé; il pourrait y avoir mille ans, comme il y a eu cent ans d'intervalle. Cependant l'infailibilité ne doit avoir ni sommeil ni intermittence.

Par précaution contre une méprise possible, il serait bon de spécifier un ou deux points qui ne laissent pas d'être clairs, mais pourraient prêter à la critique dans un livre exposé à ne pas trouver toujours des lecteurs bienveillants. Il est entendu qu'en parlant de l'Église et de son chef je n'entends nullement les séparer même par la pensée. C'est

uniquement parce que j'y suis obligé par l'imperfection du langage, que je semble indiquer deux infaillibilités, celle de l'Église et celle de son chef. Il est cependant très-légitime de soutenir que l'Église a reçu de son chef son infaillibilité.

De même lorsque je parle de l'infaillibilité du chef de l'Église, j'entends qu'il est infaillible comme chef de l'Église; en d'autres termes, lorsqu'il parle en vertu de l'autorité qu'il tient de ses fonctions. Une telle prérogative est complètement indépendante du caractère de l'homme privé, de son habileté, de sa science, de sa discrétion. L'infaillible chef de l'Église non-seulement peut être, mais sera nécessairement un homme faillible et peccable. Chers amis, vous ne comprenez pas; je le sais, c'est une de ces vérités qui ne se peuvent comprendre qu'avec le secours de la grâce. Vous ne croyez pas possible que Dieu ait caché de tels trésors dans des vases d'argile. De même quand l'Église vous dit que son maître lui a donné le pouvoir de pardonner et de retenir les péchés, vous ne pouvez pas admettre que Dieu donne aux hommes une telle puissance.

De plus, je répète ce que j'ai déjà établi en traitant de l'infaillibilité en général, c'est que cette prérogative n'a pas été donnée pour révéler des vérités nouvelles, mais pour défendre les vérités qui sont déjà révélées. L'infaillibilité est un don, et sa révélation un autre. En affirmant que le chef de l'Église est infaillible, nous entendons lui attribuer le droit de définir les vérités de foi lorsqu'elles sont dénaturées ou mal interprétées; de décider avec certitude, lorsque l'utilité de l'Église le demande, si une doctrine, quel que soit le nom qu'elle se donne, religieuse, philosophique ou politique, est ou n'est pas en harmonie avec la révélation primordiale. L'infaillibilité ne dépasse pas la sphère de la révélation, mais elle seule juge de sa

compétence. Parce qu'il convient à certains adeptes de l'erreur d'appeler leur hérésie une théorie sociale ou un principe philosophique, de décliner l'autorité religieuse, cela n'empêche nullement l'Église de maintenir la suprématie des lois divines sur les passions humaines, et de défendre une vérité sainte contre le mensonge et la ruse.

Nous croyons ne nous être éloigné ni de la raison ni de la logique, Tout ce que nous avons dit de l'infailibilité du chef de l'Église a été rigoureusement déduit de la notion de l'Église elle-même. Maintenant écoutons un peu ce que l'autorité nous dit de sa propre prérogative; interrogeons la tradition, et enfin demandons à l'histoire si jamais la foi a cessé d'être immaculée sur le siège apostolique. Je poursuis la citation que j'empruntais tout à l'heure à saint Thomas d'Aquin. *Il est certain que le Christ n'a pas laissé manquer des choses nécessaires l'Église qu'il aimait, pour laquelle il a répandu son sang, puisqu'il dit lui-même le soin qu'il a pris de la synagogue. Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je n'aie fait?* Nous ne pouvons donc douter que par l'ordre du Christ, quelqu'un ne dirige l'Église. Nous ne pouvons en douter à priori, puisque l'unité de l'Église exige que les questions de foi soient résolues par une sentence quelconque. Cette vérité devient plus certaine encore lorsque nous voyons qu'il a toujours existé une autorité dans l'Église, que cette autorité s'est toujours appuyée sur la parole du Christ, et qu'elle a toujours résolu les questions de foi qui se sont présentées.

Le saint-siège n'est pas seulement infailible, il est dans l'Église l'organe de l'infailibilité. Cette proposition n'a pas besoin de preuves; je me contenterai de rappeler la première encyclique adressée par Pie IX aux évêques après son élévation sur la chaire de saint Pierre. En donnant cet extrait, je me permets de faire remarquer la manière merveilleuse dont le pape résume ce qui concerne

l'Église et la divinité de la foi. « Dieu lui-même, dit le saint pontife, a institué une autorité vivante pour enseigner et conserver le sens vrai et légitime de sa révélation céleste, et pour résoudre, par un jugement infaillible, les controverses en matière de foi et de morale, de peur que les fidèles ne fussent entraînés à tous les vents de doctrine par la malice des hommes et les inventions de l'erreur. Cette autorité vivante et infaillible n'existe que dans l'Église bâtie par Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur Pierre le chef, le prince et le pasteur de toute l'Église, dont la foi ne doit jamais faillir. Depuis Pierre, cette Église a toujours eu une succession de pontifes légitimes, assis sur la chaire de Pierre, héritiers et gardiens de la doctrine, de la dignité, de l'honneur et du pouvoir de Pierre. Depuis cette époque, où est Pierre, là est l'Église; Pierre parle par l'organe du pontife romain; il vit et juge dans ses successeurs; il donne à ceux qui la cherchent la vérité de la foi; ses jugements doivent être entendus dans le sens précis que leur a donné et que leur donne la chaire romaine du bienheureux Pierre. Cette Église est la mère et la maîtresse de toutes les Églises; elle a toujours gardé entière et inviolable la foi révélée par le Christ; elle l'a enseignée aux fidèles; elle leur a montré la voie du salut et la doctrine incorruptible de la foi. »

Dans cet admirable passage, la doctrine de l'unité de l'Église par son chef est soudée par la parole, si on peut se servir de cette expression, comme par la réalité à la doctrine de l'infailibilité de l'Église par la foi de celui qui lui sert de base. L'Église, toute l'Église est bâtie sur Pierre; où est Pierre, là est l'Église. Par Pierre, dont la foi ne peut faillir, les promesses du Christ s'accomplissent perpétuellement dans l'Église.

Il serait superflu de répéter les paroles de cette précieuse promesse. Saint Chrysostome, que nous avons cité, l'a fait

pour nous ; il nous a montré que Notre-Seigneur non-seulement avait prié pour que Pierre, infaillible dans la foi, confirmât ses frères, mais encore avait déclaré, avec une autorité qui atteste sa divinité, qu'il bâtirait son Église sur Pierre, et en même temps sur la confession de Pierre, sur Pierre confessant la foi, en un mot sur Pierre, *le roc de la foi*.

Nous avons trouvé tout ce que la raison était en droit de nous demander. Nous avons découvert cette autorité vivante et infaillible que Dieu a instituée dans cette Église bâtie par Jésus-Christ sur Pierre. Tel est donc le fondement immuable sur lequel notre foi doit reposer désormais.

Aux déclarations de l'autorité qui s'affirme elle-même j'ai promis d'ajouter la preuve qu'une tradition sacrée a reconnu l'infailibilité de l'Église. La lettre de Pie IX, par ses citations et par les témoignages qu'elle invoque, donne à cette preuve une importance essentielle. L'infailibilité n'a pas sans doute son origine dans les témoignages de l'antiquité, mais elle nous montre que dans tous les âges on a reconnu l'infailibilité comme un fait perpétuel et divin. Notre tâche est encore ici bien simple ; les passages indiqués par le saint-père devraient suffire pour convaincre même un anglican. Le lecteur qui a eu la patience de nous suivre jusqu'ici a dû trouver épars dans ce volume des textes assez nombreux et assez explicites des Pères et des anciens conciles pour triompher des plus incrédules. Cependant il sera facile de compléter cette discussion en prélevant un nouveau tribut sur les anciens auteurs.

Saint Irénée disait dans le II^e siècle : « Il est nécessaire que chaque Église, que les fidèles recourent à l'Église de Rome à cause de sa prééminence ; elle a toujours été gouvernée par ceux qui ont la tradition apostolique. » Saint Cyprien, au III^e siècle, se plaignait au pape

Cornélius des actes de Fortunatus et de Felicissimus, et lui écrivait : « Un faux évêque ayant été ordonné pour les hérétiques, des schismatiques et des laïques ont eu la hardiesse de sceller et d'envoyer des lettres au siège de Pierre, à la chaire principale qui maintient l'unité sacerdotale. Ils n'ont pas réfléchi qu'ils s'adressaient à ces Romains dont la foi a été louée par l'Apôtre, et près desquels la perfidie n'a pas d'accès. » Ces passages sont antérieurs au concile de Nicée et n'ont pas cette précision de langage des écrivains ecclésiastiques postérieurs aux discussions doctrinales.

Il y a un célèbre témoignage de saint Augustin, et je le rappelle avec d'autant plus de plaisir que tout dernièrement il a servi de prétexte à une accusation de fraude contre les plus saints et les plus savants prélats de l'Église catholique. Voici le commentaire de saint Augustin sur la condamnation de Pélage : *Déjà deux conciles ont envoyé leurs décrets au siège apostolique ; nous avons reçu ses rescrits. La cause est finie.* Ces mots ont sans doute été abrégés dans cet aphorisme : Rome a parlé, la cause est finie. Il ne m'appartient pas de justifier cette abréviation. Si elle avait besoin de l'être, je dédaignerais cette tâche. On peut juger si le nom de saint Augustin a été frauduleusement employé pour soutenir une doctrine qui ne fut jamais la sienne.

Cette odieuse calomnie me donne l'occasion de citer encore les deux lettres de saint Innocent. Ce sont les rescrits du siège apostolique par lesquels la cause fut terminée. L'évêque d'Hippone connaissait à n'en pas douter les affirmations du saint-siège. Saint Innocent dit dans la première : « Sachant ce qui est dû au siège apostolique, vous en avez appelé à notre jugement. Tous les fidèles désirent suivre l'apôtre lui-même de qui l'apostolat et cette chaire de Rome ont reçu leur autorité. En conséquence, nous sa-

vons condamner le mal et approuver le bien. Selon le devoir d'un évêque, nous gardons les institutions de nos pères; nous savons que ces règles ne doivent point être foulées aux pieds et qu'elles ont été décrétées, non pour plaire aux hommes, mais pour obéir aux ordres de Dieu. Toutes les causes que l'on discute, jusque dans les contrées les plus éloignées, ne peuvent être terminées sans avoir été soumises à l'examen du saint-siège. C'est par son autorité que les sentences justes doivent être confirmées; c'est de lui que les autres Églises reçoivent le pouvoir d'ordonner, d'absoudre; d'écarter des sources immaculées tout ce qui est flétri, tout ce qui est souillé. Les eaux coulent de leur source et répandent dans les différentes régions du monde les flots limpides d'une fontaine incorruptible. » Il écrit dans la seconde lettre : « Toutes les fois qu'un article de foi est en discussion, mes frères et mes collègues les évêques doivent en référer à Pierre; c'est à lui qu'ils doivent leur nom et leur honneur. Votre affection vient de donner cet exemple, et toutes les Églises du monde en tireront profit. Les inventeurs de l'erreur deviendront plus circonspects lorsqu'ils verront qu'à la requête de deux conciles ils ont été retranchés de la communion religieuse par notre sentence. »

Saint Léon le Grand, parlant comme docteur privé, déclare « que la solidité de cette foi qui fut donnée au prince des apôtres devait être perpétuelle; ainsi ce que Pierre croyait du Christ, ce que le Christ instituait par Pierre devait durer toujours. » Dans un autre sermon, il dit en parlant de ses prédécesseurs : *Pendant les siècles, l'enseignement de l'Esprit-Saint les a préservés de toutes les atteintes de l'hérésie.*

Le témoin que nous allons appeler maintenant n'a pas encore comparu, et sa déposition n'aura pas un intérêt ordinaire. Il n'y a pas de nom qui ait été plus ardemment

exploité par ceux qui s'efforcent d'avilir l'Église, et l'Église, non contente de l'inscrire au catalogue des saints, l'a honoré d'une grande distinction en l'appelant le dernier des Pères. Les réformés en ont appelé à saint Bernard. Plût à Dieu qu'ils eussent marché sur ses traces, car il fut en effet un grand réformateur. Sa voix, comme celle des anciens prophètes, tonnait contre les apostasies du peuple de Dieu. Il signalait les dangers auxquels l'Église était exposée dans ces derniers jours, dangers plus redoutables que ceux de la persécution : les périls de la discipline relâchée et des mœurs corrompues. « Voyez, s'écrie-t-il, c'est dans la paix qu'elle ressent ses amertumes les plus amères. »

Chrétien et catholique, il n'entreprit pas de réformer l'Église, mais il demanda que l'Église consolât ses tristesses et redressât les erreurs de ses enfants. Il s'adressa au chef de l'Église, il présenta en même temps à la chaire de Pierre sa demande et sa profession de foi. « Il est juste que les dangers et les scandales qui s'élèvent dans le royaume de Dieu, ceux-là surtout qui intéressent la foi, soient exposés à votre zèle apostolique ; c'est à celui dont la foi ne peut faillir à guérir les blessures de la foi. C'est la prérogative du saint-siège. » Mille grâces aux protestants, voilà Saul parmi les prophètes.

Remontons quelques siècles, et nous trouverons des témoignages non moins formels et non moins authentiques. L'accomplissement des paroles prophétiques de Notre-Seigneur à saint Pierre se trouve constaté par la profession de foi du pape Hormisdas. Dès les premières années du vi^e siècle, il avait été combattu par les évêques d'Orient, et maintenu sur son siège par les Pères du huitième concile général. *Hæc quæ dicta sunt rerum probantur effectibus*. Le passage entier aura pour nous un plus grand intérêt et une signification très-explicite : « Nous ne pouvons passer légèrement sur les paroles de Notre-Seigneur

Jésus-Christ : *Tu es Pierre*, etc. La vérité de ces paroles est démontrée par les faits que nous avons sous les yeux ; jamais, dans le siège apostolique, la religion n'a été déshonorée par aucune souillure, toujours la foi y a été enseignée dans son intégrité. » Et un peu plus loin : « La perfection et la sécurité de la religion chrétienne reposent sur le siège apostolique. »

Le pape Agathon écrivit à l'empereur Constantin IV une lettre que les évêques du vi^e concile, assemblé à Constantinople, reçurent en s'écriant : *Pierre a parlé par la bouche d'Agathon*.

Voici les termes de cette lettre : « Pierre a reçu par une triple injonction de notre Rédempteur le troupeau spirituel qu'il doit nourrir. Sous sa protection, cette Église apostolique n'a jamais été détournée par aucune erreur du chemin de la vérité ; son autorité comme prince des apôtres a toujours dirigé l'Église catholique et les conciles généraux.

» Telle est la règle de la foi que cette Église apostolique du Christ, mère spirituelle d'un empire pacifique, maintient et défend, dans la prospérité et l'adversité. Par la grâce du Dieu tout-puissant, jamais cette Église ne s'écartera de la tradition apostolique, jamais elle ne cédera aux perverses nouveautés de l'hérésie. Le dépôt de la foi qu'elle a reçu dans le principe de son fondateur, le prince des apôtres du Christ, elle le gardera intact jusqu'à la fin. Elle réalisera la divine promesse de Notre-Seigneur et Sauveur qui, suivant l'Évangile, dit aux princes des apôtres : *Pierre, Pierre, écoutez, Satan vous a demandé pour vous cribler comme le froment, mais j'ai prié pour vous afin que votre foi ne défaille pas ; et vous, un jour converti, confirmez vos frères*. Rappelez-vous que Notre-Seigneur et Sauveur, qui nous a donné la foi, a promis à Pierre que sa foi ne défaillirait pas et l'a chargé de confirmer ses frères. Vous n'ignorez pas que tous les pontifes apostoliques mes pré-

décesseurs l'ont toujours fait sans crainte. » Le concile, en répondant à ce bref, déclare : « Le Christ, vrai Dieu... nous a donné un sage médecin, honoré de Dieu ; sa fermeté repousse la contagion des hérétiques par l'antidote de l'orthodoxie ; elle donne la vigueur de la santé aux membres de l'Église. Nous vous laissons, comme au premier siège de l'Église universelle, assis sur le roc, nous vous laissons juge de ce que l'on doit faire. Nous avons lu la profession de vraie foi que votre Paternité bénie, a fait parvenir à notre pieux empereur ; nous reconnaissons qu'elle a été comme divinement inspirée par le chef des apôtres. » En présence de pareils témoignages, et il serait facile de les multiplier, j'ai peine à comprendre comment on peut soutenir que les Grecs contestaient au siège de Pierre une suprématie de droit divin. S'ils n'ont pas protesté sans cesse de leur soumission à l'autorité des papes, de leur foi à l'infaillibilité des papes, c'est en vain que l'on cherche la vérité dans l'histoire.

Le schisme grec est aisé à comprendre. Ses causes ne sont pas mystérieuses, il est le fruit des passions humaines. Depuis le jour où le premier concile de Constantinople s'efforça de rendre un hommage illégal à la ville impériale, cette nouvelle Rome, jusqu'à celui où un patriarche usurpateur frappa d'une impuissante excommunication le successeur de saint Pierre, l'orgueil et les passions qu'il suscita ne cessèrent de méditer lentement, mais sans relâche, des projets de rébellion. Les Grecs ont été assez longtemps catholiques pour laisser de nombreux et indélébiles témoignages de leur apostasie. Ils en ont d'ailleurs conservé le souvenir. Deux fois, réveillés par le remords, ils ont abjuré leurs erreurs : une fois à Florence, dans un décret que nous avons rappelé, une autre fois au concile de Lyon. Voici quelques mots de la profession de foi qu'ils souscrivirent à Lyon : « La sainte Église romaine possède une en-

tière et souveraine suprématie sur toute l'Église catholique. Elle reconnaît humblement l'avoir reçue de Notre-Seigneur lui-même, dans la personne du bienheureux Pierre, le prince et le chef des apôtres, et le pontife romain son successeur a la plénitude de son pouvoir. Avant tous les autres, il est obligé de défendre la foi, et dans toutes les questions où elle est intéressée, c'est à lui de la définir par son jugement... De bouche et de cœur nous confessons ce que la sainte Église romaine croit, enseigne et professe. » C'est un fait digne d'intérêt, un fait qui révèle une fois de plus la providence divine, que les plus grands témoignages rendus à l'infaillibilité du saint-siège, l'aient été dans les conciles où les Grecs ont pris une part remarquable. On dirait qu'une divine inspiration les conduisit à Lyon et à Florence, qu'ils n'y vinrent que pour confirmer les anciennes vérités que leurs pères confessèrent à Éphèse, à Chalcédoine et à Constantinople. Quand ils reviennent au bercail qu'ils ont quitté si souvent, ils n'ont point à s'instruire de nouveaux mystères, ils n'ont qu'à confesser leur antique foi.

Nous n'avons plus qu'une question, une seule, à examiner pour compléter les arguments de ce chapitre et de ce volume, pour épuiser les sujets que nous avons entrepris de traiter. Nous avons à discuter la valeur de ce qui a été appelé l'infaillibilité de fait, ou, comme je l'ai dit, le témoignage de l'histoire sur ce fait divin : *l'immunité de l'erreur*. Je me sers de cette expression qui s'applique plutôt au passé et au présent, tandis que l'infaillibilité embrasse aussi l'avenir. J'accepte volontiers cette phrase : *infaillibilité de fait*; c'est un argument condensé. L'immunité d'erreur prouve l'infaillibilité. Le fait de ne jamais tomber dans l'erreur n'est explicable que dans l'hypothèse d'une assistance surnaturelle. De Maistre le démontre : « La chaire de Pierre jugée par la certitude de ses décisions,

est un phénomène sans explication naturelle possible. Voilà dix-huit siècles qu'il répond au monde entier. Combien de fois l'a-t-on surpris en flagrant délit d'erreur? Jamais. On a eu recours à mille subtilités; on n'a rien produit de décisif. »

Le moyen de convaincre le saint-siège d'erreur est de prouver qu'il a été inconséquent, qu'il a varié, qu'il s'est contredit dans ses décisions en matière de foi. Cette preuve est encore à faire. Quelques papes ont été vicieux, tout le monde le sait; ils ont donné des scandales. Il y en a eu de téméraires. Dans leurs jugements humains, dans leur politique, plusieurs papes ont commis de graves méprises. Mais rappelons-nous que l'infailibilité n'est point intéressée dans ces matières. Sa fonction est de conserver l'intégrité de la foi. En suivant l'histoire du dogme pendant cette période de dix-huit siècles, nous trouvons un ensemble de décisions rendues par le saint-siège. Leur parfaite harmonie défie la malveillance, et l'habileté la plus consommée n'y peut signaler une fausse note. Ne sommes-nous pas confondus devant une semblable démonstration? N'y voyons-nous point l'action de l'Esprit-Saint, le reflet du Père éternel? Y a-t-il une créature sans ombre et sans faiblesse?

Les controverses de l'année qui vient de s'écouler ont fixé, par leur violence, l'attention du monde chrétien, protestant et catholique, et les preuves de l'infailibilité ont éclaté dans toute leur splendeur. Jamais peut-être la papauté n'avait eu à subir un examen aussi minutieux. Jamais plus de science ne s'était alliée à plus d'éloquence pour faire à Dieu son procès. Jamais on n'avait fait plus d'efforts pour montrer la faiblesse de la base sur laquelle l'Église est bâtie. Jamais l'éloquence et la science n'ont mieux contribué à mettre en relief la vérité qu'elles voulaient obscurcir. Qu'est-ce que les attaques dont les savants

et les incrédules ont été les témoins, ont prouvé au monde entier? Qu'il y a un pape, un seul pape sur deux cent cinquante, dont l'orthodoxie laisse entrevoir l'ombre d'un doute. Quelques mots suffiront pour montrer en quoi consiste ce doute hypothétique qui plane sur Honorius.

Ce pape fut condamné par les Pères du sixième concile, avec Sergius, Cyrus, Pyrrhus et autres hérétiques monothélites. Quand nous avons écrit cette phrase; nous avons épuisé tout ce que l'histoire peut fournir contre l'infaillibilité de la chaire de Pierre. Est-elle concluante? c'est ce que nous allons examiner. Le chef de l'Eglise est infaillible lorsque, parlant au nom de l'Eglise, il donne une décision en matière de foi, c'est bien entendu. Sergius, avec l'astuce d'un Grec, s'efforce d'enlacer Honorius dans une définition hérétique. Honorius *se refuse à toute définition*; voici ses paroles : *Non nos oportet unam vel duas operationes definientes prædicare*. On sait que les lettres d'Honorius n'avaient pas seulement le caractère de lettres privées, mais de lettres confidentielles; elles n'ont été rendues publiques qu'après sa mort; elles convaincront tous ceux qui prendront la peine de les lire, que leur auteur n'était rien moins que monothélite. Ils reconnaîtront la ruse de son correspondant oriental qui, en parlant de deux volontés, laisse croire qu'il s'agit de l'antagonisme de la chair et de l'esprit, et non des volontés divine et humaine. Ces considérations ont leur importance, mais ici elles sont superflues. Il suffit que le pape ait refusé d'exercer sa prérogative apostolique. Il ne donna pas de décision erronée puisqu'il ne décida rien. Mais il a été condamné par le concile. Certainement, et pourquoi?

Utpote qui eos (Sergium et reliq) in his erroribus secutus est. Non parce qu'il enseignait l'erreur, mais parce qu'il se montrait indulgent pour les erreurs des autres.

On pourrait discuter les intentions du concile, mais nous n'en dirons rien, ce serait encore superflu. *Un concile ne peut être œcuménique qu'autant qu'il est confirmé par le saint-siège.* C'est donc par la lettre de confirmation du pape Léon que nous pouvons apprécier le jugement porté contre Honorius; c'est la fameuse censure d'un pape contre un autre pape. « Nous anathématisons les auteurs du dogme nouveau, et aussi Honorius, qui ne fit pas tous ses efforts pour maintenir la pureté de l'Église apostolique et enseigner la tradition des apôtres, qui permit que l'Église immaculée eût à souffrir d'une trahison profane », ou, comme il est dit dans la lettre adressée aux évêques d'Espagne, « Honorius, qui faiblit dans le devoir de son autorité apostolique, et au lieu d'éteindre les flammes de l'hérésie, la toléra par négligence ». Honorius s' alarma à la seule pensée d'une nouvelle hérésie orientale; au lieu de la rechercher et de la condamner, il s'efforça d'étouffer le mal par le silence. En un mot, il manqua, non de foi, mais de jugement; il fut condamné, non pour hérésie, mais pour négligence. *Non erravit definiendo, sed tacendo, et omittendo quod definiendum fuerat.*

Le pape Léon condamna le pape Honorius; soit! et dans l'acte même de condamnation il déclare l'Église romaine apostolique immaculée. Le sixième concile condamna Honorius; soit! mais c'est le même concile qui, en écoutant la lecture de la lettre du pape, s'écria : L'Église apostolique de Pierre n'a jamais quitté le chemin de la vérité, n'a jamais admis l'erreur la plus légère. *Pierre a parlé par la bouche d'Agathon.* En résumé l'histoire de cette tentative récente pour dénaturer la faute et la condamnation d'Honorius à Constantinople n'a servi qu'à donner plus de célébrité aux paroles des Pères du concile de Constantinople : « Par la grâce du Dieu tout-puissant, l'Église apostolique ne sera jamais con-

vaincue de s'être écartée de la tradition apostolique, ni d'avoir été séduite par les perfides nouveautés des hérétiques. Elle gardera intacte jusqu'à la fin la foi qu'elle a reçue de son fondateur, le chef des apôtres du Christ. En elle s'accomplira la divine promesse que notre Sauveur fit au prince des apôtres et que nous a conservée l'Évangile : Pierre, Pierre, prenez garde, Satan vous a demandé pour vous cribler comme du froment; mais j'ai prié pour que votre foi ne défaille pas. »

Pendant que j'écrivais ces pages, un autre grand concile siégeait, non plus à Constantinople, mais à Rome même. Il y a près de vingt-quatre ans que le pape Pie IX disait, en s'adressant aux évêques de l'Église : « Les paroles divines doivent être prises dans le sens précis que leur donne le siège romain du bienheureux Pierre. La mère et la maîtresse de toutes les Églises a toujours gardé entière et sans tache la foi qu'elle a reçue du Christ. Elle a toujours montré à tous la voie du salut et la doctrine de la vérité incorruptible. » Le monde est dans l'attente; il veut savoir si les évêques de l'Église catholique auront la faiblesse de répondre : Pierre a parlé par la bouche de Pie IX. Doute injurieux ! L'église de Dieu change-t-elle de foi ? non ; elle ne peut démentir les paroles de Jésus-Christ ; elle ne peut déplacer le roc sur lequel elle s'élève et contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas. O génération oublieuse et mobile ! vous êtes fière du présent et dédaignez les leçons du passé. Vous croyez que la sagesse naquit avec vous, et vous répondez par des sarcasmes à la voix de Dieu.

Je me suis abstenu, pour plusieurs motifs, de parler du concile actuel. Ce n'est pas le concile qui m'a ramené dans le sein de l'Église, mais l'invitation de celui dont la voix rassembla le concile. Le concile est un grand événement; il pourrait ne pas avoir de résultats; la chaire

de Pierre existe depuis l'origine du christianisme. Je n'ai pas besoin pour ma foi de définition nouvelle. Je sais déjà que c'est Pierre qui confirme ses frères, et que si le successeur de Pierre ne ratifie les actes de ses collègues les évêques, leurs décrets seront sans valeur.

Loin de moi la pensée de considérer avec indifférence la grande assemblée du Vatican, Dieu m'en préserve ! Il peut être, je prie Dieu qu'il soit le plus grand événement des temps modernes. Il sera, suivant la parole de Pie IX, une preuve nouvelle de la parfaite unité de l'Église chrétienne et de son incomparable vitalité. Nous ignorons les temps que le Père garde sous sa puissance ; peut-être le monde acceptera-t-il les démonstrations du concile. La nuit est plus sombre à l'approche du matin. C'est peut-être lorsque les hommes paraissent le plus éloignés de la foi qu'ils sont le plus près de croire. Si la voix de l'Église reçoit de toutes parts un accueil glacial et dédaigneux, bien des signes semblent aussi présager des jours de retour et de repentir. Le monde ne se meut pas, il est secoué ; son mouvement est une agitation fébrile. Les nations ont des époques de détresse et de perplexité. La peur descend dans le cœur des hommes et leurs regards cherchent à l'horizon quelque signe de salut. Si la multitude, avant qu'il soit trop tard, avant que la génération qui va mourir soit remplacée par une génération sans Dieu, pouvait entrevoir ce que doit être, ce que fut déjà la société sans le Christ, elle reviendrait à l'Église qui, seule, peut purifier les âmes et guérir les nations. L'arrêt du protestantisme est porté. Il est condamné au tribunal de la raison. Il y a, oui ou non, une révélation divine ; si elle existe, elle ne peut être conservée que par l'autorité, et il n'y a plus d'autorité en dehors de l'Église catholique. Si les hommes repoussent l'Église catholique, ils reculeront lentement peut-être, avec ré-

pugnance, mais fatalement jusqu'au paganisme. Cette conviction pénétrera peut-être dans les esprits au merveilleux spectacle de l'Église assemblée en concile. Tous les yeux sont aujourd'hui fixés sur la ville éternelle, quelques-uns verront et croiront. Dix-huit siècles se sont écoulés, et le successeur de saint Pierre est toujours sur la chaire de saint Pierre. Autour de lui sont assemblés ceux qui ont reçu mission d'enseigner les peuples. Ils se rencontrent sur la tombe des deux apôtres, des deux martyrs de Rome; sur le sépulcre est suspendu dans les airs le Panthéon chrétien, et à la base du dôme brillent de divines sentences.

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo
Ecclesiam meam : et tibi dabo claves regni cœlorum.

On lit au-dessous de la frise, sur les piliers du chœur :

Hinc sacerdotii unitas exoritur.
Hinc una fides mundo refulget.

Il est temps de conclure. Je le ferai en empruntant les paroles de deux hommes distingués. Ils étaient contemporains, l'un archevêque de l'Église anglicane, l'autre archevêque de l'Église catholique.

Écoutons d'abord Tillotson :

« La suprématie du pape, sur laquelle Bellarmin a la présomption de faire reposer tout le christianisme, non seulement est insoutenable, mais c'est une cause qu'on ne peut défendre sans impudence, et qui ne sera jamais appuyée par un homme instruit. Si elle n'est pas devenue depuis longtemps ridicule aux jugements des hommes, c'est qu'elle a toujours été vigoureusement protégée par des intérêts temporels. On ne peut trouver en sa faveur un argument tolérable, et il y a contre elle mille argu-

ments invincibles. Elle est condamnée par l'Écriture, par la raison, par l'antiquité, par l'évidence. L'état passé et présent du christianisme, l'histoire et les souvenirs de tous les siècles s'unissent pour l'accabler. La seule explication qu'il y ait dans le monde de son existence se trouve dans des affirmations audacieuses et dans la force brutale des JANISSAIRES DU PAPE. »

Voici maintenant les paroles de Fénelon :

« Église de Rome ! ô sainte cité ! patrie connue, patrie chérie de tous les vrais chrétiens ! En Jésus-Christ il n'y a ni Grec, ni Scythe, ni barbares, ni juif, ni gentil. En ton sein il n'y a qu'un peuple ; nous sommes tous citoyens de Rome, tout catholique est Romain. Contemplez la grandeur de l'arbre planté par la main de Jésus-Christ ! Toute branche séparée du tronc se dessèche, se flétrit et meurt. O mère ! qui est enfant de Dieu est aussi ton enfant ; après tant de siècles tu es toujours féconde ! Sainte épouse ! tu donnes des enfants à ton époux dans toutes les contrées du monde. Pourquoi faut-il que tant d'enfants dénaturés méprisent aujourd'hui leur mère, s'élèvent contre elle, la traitent comme une cruelle marâtre ? Pourquoi son autorité devient-elle une pierre de scandale ? Comment les liens sacrés qui devaient unir toutes les brebis dans un même troupeau, tous les pasteurs au suprême pasteur sont-ils devenus le prétexte d'une désunion fatale ? Notre temps précède-t-il ces derniers temps où le Fils de l'homme aura peine à trouver de la foi sur la terre ? Tremblons, mes chers frères, tremblons que Dieu ne nous retire son royaume et ne le donne à d'autres nations qui porteront plus de fruits. Tremblons et humilions-nous, de peur que Jésus-Christ ne fasse briller ailleurs le flambeau de la foi et ne nous laisse dans les profondes ténèbres que mérite notre orgueil. O sainte Église ! puisque Pierre doit jusqu'à la fin fortifier ses frères, que ma droite se dessèche si

jamais je t'oublie ! que ma langue s'attache immobile à mon palais si tu n'es pas jusqu'au dernier souffle de ma vie le premier objet de ma joie et de mon amour ! »

J'éprouve, cher lecteur, plaisir et tristesse en voyant mon ouvrage achevé. Je suis heureux, non pas seulement d'être affranchi de ce travail, mais de sentir que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour l'amour de vous. Je suis attristé par l'insuffisance de mes efforts et par la pensée que mes bonnes intentions resteront sans résultat. J'ai discuté avec simplicité et avec franchise. Je n'ai employé ni sophismes, ni décrétales forgées ; mais les arguments n'atteindront pas votre cœur ; la persuasion ne fera pas agir votre volonté ; non, la vérité restera stérile ; repousserez-vous la grâce de Dieu elle-même ?

FIN

APPENDICE

PAGE 99.

Item docent, quod una sancta ecclesia perpetuo mensurabit. Est autem ecclesia congregatio auctorum in qua evangelium recte docetur, et recte administrantur sacramenta. (*Confess.* Augustin, v. 11.)

PAGE 104.

Il est évident que l'obéissance exigée par l'Église catholique n'est pas le motif qui a déterminé M. Houlkes et quelques autres à se convertir à ses enseignements. Ils ont découvert trop tard que le devoir d'obéir est dans son sein quelque chose de sérieux; elle est assez exigeante pour ne pas transiger à cet égard.

PAGE 106.

Le dogme de la Trinité ne fut parfaitement défini que lorsqu'il fut attaqué par les ariens. Le sacrement de pénitence fut connu dans tous ses détails à l'apparition des novatiens. L'efficacité du baptême fut mise hors de doute parce qu'elle fut contestée par les rebaptisants. L'unité de la personne de Jésus-Christ ne brilla de toute son évidence qu'après que le doute eut contraint les docteurs de l'examiner à fond. Ainsi les erreurs de l'hérésie, au lieu d'affaiblir la doctrine catholique, l'ont

revêtue d'un plus grand éclat. Les incertitudes des sectaires de l'erreur augmentent la foi de ceux qui restent fidèles à la vérité. La piété a commencé par croire ce que la raison est parvenue à comprendre. (Saint Augustin, cité par D. Ives.)

PAGE 109.

« Verbum Dei per œcumenicum synodum manet in æternum. » L'évêque Bull reconnut l'infailibilité du concile de Nicée. Pressé par Bossuet d'être conséquent avec lui-même, il répondit par une lettre sur la corruption de l'Église romaine, où il accumula autant d'injures qu'on peut en dire en quelques pages. Le grand évêque de Meaux se contenta de répliquer ce peu de mots : « Que la bénédiction de Dieu éclaire le savant docteur Bull ! Qu'il le récompense de la sincérité de ses aveux, du zèle qu'il a montré en défendant la divinité de Jesus-Christ, en le délivrant des préjugés qui l'empêchent d'ouvrir les yeux à la lumière de l'Église catholique et de suivre les conséquences nécessaires de la vérité qu'il a confessée. » (*Hist. des variations*. XV, § 103.)

PAGE 111.

Il ne sera pas sans intérêt de rapprocher de la fougue de nos théologiens l'opinion d'un historien philosophe sur le caractère du concile de Trente. « Aucun autre concile général, dit Hallam, ne réunit autant d'hommes éminents par leur science et leur habileté. Aucun autre n'examina les questions qui lui furent soumises avec plus de patience, de modération, de perspicacité, de désir de connaître la vérité. Ou je me trompe, ou les premiers conciles ne pourraient soutenir la comparaison. Aucun protestant ne peut attribuer aux Pères de Trente l'impartialité et la liberté ; mais on ne pourrait citer un synode ecclésiastique où ces deux conditions se trouvèrent réunies. On peut soutenir qu'ils étaient dominés par un préjugé. Ils voulaient définir la foi catholique suivant les traditions qu'ils avaient reçues des siècles antérieurs. Cette concession faite, je ne crois pas qu'on puisse les accuser d'erreur ou du moins

d'avoir méconnu une évidence raisonnable. Je me permettrai de demander à ceux qui suivent une opinion différente s'ils ont eu la patience de lire l'histoire de Sarpi, et en particulier le récit des dernières sessions du concile. » (*Literature of Europe*, part. II.) Sarpi était cependant un des destructeurs du concile.

PAGE 133.

De tous les personnages qui prirent une part importante à la Réformation, Ridley est peut-être le seul qui n'y vit pas une intrigue politique. Si nous considérons Cranmer comme un homme d'État, nous ne le mettrons guère au-dessous de Wolsey, Gardiner, Cromwell ou Somerset. Mais quand on veut le représenter comme un saint, un homme qui connaît l'histoire de cette époque a peine à garder son sérieux. Ces quatre personnes, Henry, Somerset, Élisabeth, Cranmer, furent les grands réformateurs de l'Angleterre. Trois d'entre eux avaient un intérêt direct à l'extension des prérogatives de la couronne. Le quatrième était le jouet de ceux qui savaient lui faire peur.

PAGE 153.

Ecclesia catholica, quæ sicut ait Cyprianus, ramos suos per universam terram copia ubertatis extendit, ubique sustinet scandala eorum qui ab illa, vitio maxime superbiæ, præcidentur, aliorum hic aliorum alibi atque alibi... ubi enim cadunt ibi remanent, ubi separantur ibi arescunt, unde ipsa, de qua præceduntur, etiam in eas terras extenditur ubi jacent illa in sua quaque regione fragmenta. (*Contra Crescen.*, l. IV.)

De tels passages méritent d'être appris de mémoire.

Ubicumque sunt isti (hæretici) illic catholica, sicut in Africa ita et vos; non autem ubicumque catholica est, aut vos estis aut hæresis quælibet illorum. Unde apparet quæ sit arbor, ramos suos per universam terram extendens, et qui sint rami fracti non habentes vitam radicis, utque in suis cuique jacentes et crescentes locis. » (*Ibid.*, c. 61.) Dans le même but et avec une égale énergie, saint Augustin emploie la parabole du corps

et des membres. « Contigit ut in corpore humano, in uno de corpore aliquod præcidatur membrum, manus, digitus, pes; numquid præcisum sequitur anima? Cum in corpore esset vivebat; præcisum amittit vitam. Sic et homo Christianus, Catholicus est dum in corpore vivit, præcisus hæreticus factus est, membrum amputatum non sequitur spiritus. Si ergo vultis vivere de spiritu sancto, tenete caritatem, amate veritatem, desiderate unitatem, ut perveniatis ad æternitatem. (Serm. *in die Pent. 2.*).

PAGE 155.

L'unité et l'infailibilité sont des idées complémentaires l'une de l'autre. Celui qui conçoit bien les fonctions de l'Église enseignante, ne peut se méprendre sur la nature de son unité. L'Église enseignante doit être infailible et l'infailibilité implique l'indivisibilité.

PAGE 157.

Les protestants qui avaient le plus de science et de franchise avouèrent la nouveauté de cette doctrine sur la justification. Je sais, écrivait Mélanchthon, qu'aucun ancien auteur ne traita de même cette matière.

PAGE 158.

Fides sine qua nulli unquam contigit justificatio. (Concil. Trid.) Fides est humanæ salutis initium, fundamentum et radix omnis justificationis, sine qua impossibile est placere Deo, et ad filiorum ejus consortium pervenire. (*Ibid.*, cap. VIII.)

PAGE 160.

Bossuet résume la doctrine sur la grâce dans les propositions suivantes : D'abord nos péchés nous sont pardonnés par un acte de miséricorde, en vertu des mérites de Jésus-Christ;

nous sommes redevables à la grâce de cette justice que nous donne le Saint-Esprit; troisièmement toutes nos bonnes œuvres sont dues à l'opération de la grâce. Ces mots : Ne pesez pas nos mérites, mais pardonnez-nous nos offenses, sont une prière catholique extraite du canon de la messe : « Nos æstimator meriti, sed veniæ quæsumus largitor. » La plupart des protestants les entendent comme s'il y avait : Ne pesez pas nos mérites.

La vie éternelle est due au mérite des bonnes œuvres; mais le mérite nous est gratuitement donné par Notre-Seigneur Jésus-Christ. (Concile de Trente, sess. XIV. Saint Augustin. Bossuet.)

Il y a de la force et de la finesse dans le passage suivant d'un auteur qui a le privilège d'être souvent mis à contribution. « Une pensée m'a souvent traversé l'esprit. Ils doivent croire qu'il est extrêmement dangereux d'être réellement bon. Dès que la sainteté s'empare d'un cœur, elle y dépose un germe de destruction. Le saint doit devenir arrogant, céder à la vaine gloire, se comparer à Dieu, lui disputer sa souveraineté. Pour la sécurité des croyants, il vaut mieux qu'ils sentent en eux-mêmes quelques dispositions mauvaises. Ainsi la bonté est incompatible avec l'humilité; l'association du mal rend la vertu florissante. (Moehler, *Symbolism*, ch. III, § 18.)

« Voilà des idées nouvelles, dit l'aigle de Meaux; elles étaient étrangères au christianisme. La justice infusée dans nos âmes par le Saint-Esprit, avec la charité, n'est qu'une justice pharisaïque, qui est tout extérieure. Il n'en est pas ainsi de la justice que nous recevons par la charité de Notre-Seigneur; elle s'accorde avec la raison, la loi, les œuvres. » (*Variations*, liv. III, § 45. »)

Saint Augustin n'est pas le seul à se servir de ce raisonnement. Nous lisons dans le discours de saint Cyrille à ses disciples : « Quand vous arrivez dans une ville ne demandez pas seulement où est la maison de Dieu, où est l'Eglise, car tous

les hérétiques vous en indiqueraient. Demandez où est l'Église catholique ? Ce titre n'appartient qu'à notre sainte mère. »

PAGE 165.

Le Dr Waterworth dit très-bien : La suprématie est pour les hérétiques et les schismatiques du XIX^e siècle, ce que le *ομολογιον* était pour les ariens du IV^e. C'est la doctrine qui sauve les hommes et les conduit au Christ. (*England and Rome*, p. 46.)

PAGE 169.

Je me sers du mot de primauté dans un sens équivalent à celui de suprématie. Quant à la primauté que certains protestants généreux seraient disposés à nous octroyer, une primauté honorifique, accidentelle, insignifiante, elle ne nous occupera pas. Une primauté de juridiction et de droit divin équivalait à la suprématie.

PAGE 175.

Les protestants ne nous ont pas donné le symbole des dogmes qui leur sont propres. Il est logiquement impossible que l'indépendance du jugement privé devienne la base d'un système quelconque. Les protestants substituent à ces mots : *Écoutez l'Église*, ceux-ci : *Écoutez-nous*.

PAGE 177.

Aucun pouvoir ecclésiastique ne doit, sans le consentement du prince, se mêler de quoi que ce soit. Suivant les lois divines (!) et la tradition, les princes peuvent circonscrire la juridiction ecclésiastique, établir des évêchés, les étendre, les restreindre, les supprimer suivant leur bon plaisir. (*Barrow Book*, p. 280.) On trouve fréquemment dans cet auteur des passages analogues.

PAGE 180.

Le Pontife romain doit se réconcilier et transiger avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne. Erreur LXXX, condamnée par le Syllabus.

PAGE 190.

Je n'ai rien à dire à ceux qui osent soutenir que le Christ n'avait aucune intention particulière en confiant ses brebis et ses agneaux à la garde de Pierre. Veuillez remarquer que ποιμαίνειν a une signification plus étendue que βοσκειν. Ce n'est pas seulement *paître*, mais régir, instruire, défendre. On sait que Homère n'appliquait qu'aux rois le ποιμήν λαων. Ce qui est plus concluant encore, c'est que le Christ s'appelle lui-même ὁ ποιμήν των πρόβατων. Il institue Pierre son vicaire, comme le remarque très-bien saint Ambroise : Pierre s'afflige de cette question répétée une troisième fois : *M'aimez-vous ?* Une question suppose une incertitude. Le Seigneur n'éprouve pas de doute. Il ne questionne pas pour apprendre, mais pour enseigner. Sur le point de quitter la terre, il semble qu'il veuille lui laisser un représentant de son amour. C'est pour cela qu'il dit : *Simon, fils de Jona, m'aimez-vous ? — Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime.* Jésus ajoute : *Paissez mes brebis.* — *La volonté du Christ*, remarque saint Augustin, *était de faire de Pierre un autre lui-même, afin de pouvoir lui confier son troupeau.*

PAGE 191.

Comparez-vous l'Église à un temple : il est construit sur le roc qui est Pierre. A une famille, Notre Seigneur, comme son chef, paye le tribut pour elle et c'est Pierre qui le représente ; à une barque, c'est Pierre qui est le pilote et reçoit les instructions de son maître. La doctrine de salut est-elle figurée par un filet, c'est Pierre qui le jette à l'eau, qui le tire sur le rivage, les autres apôtres lui prêtent leur secours ; mais c'est

Pierre qui offre les poissons au Rédempteur. L'Église forme-t-elle une ambassade, Pierre est à sa tête, un royaume, Pierre en garde les clefs; est-elle exprimée sous la métaphore d'un troupeau de brebis, Pierre est le pasteur, le berger, sous la direction de Jésus-Christ. (Saint François de Sales.)

PAGE 192.

On a souvent remarqué que les points exprimés, s'il est possible, avec le plus de clarté et de simplicité : la primauté de Pierre et la présence réelle sont précisément ceux qui ont été attaqués avec le plus de persistance par les hommes qui font profession de ne puiser leurs principes religieux que dans la Bible.

PAGE 201.

Hæc quæ dicta sunt rerum probantur effectibus. — Ces mots ont été prononcés bien avant le huitième concile. Ils sont extraits de la profession de foi du pape Hormisdas, signée par 2500 évêques.

PAGE 204.

Je cite ce seul passage parce que, plus que tout autre, il peut se prêter à une interprétation différente de la nôtre. Toute équivoque disparaît si l'on veut bien suivre le raisonnement de saint Optatus contre les donatistes. Ce qu'il veut démontrer, ce n'est pas la présence de saint Pierre à Rome, elle n'était pas contestée; mais il montre qu'en établissant son siège à Rome, il en faisait le centre de l'unité. Il ne conteste pas aux autres apôtres d'avoir établi les sièges qu'ils ont occupés; il soutient, qu'en établissant un siège en opposition avec celui de Rome, on tombait dans le schisme et le péché.

PAGE 222.

Le passage dans lequel Leibnitz fait justice de ce conte

populaire, paraîtra peut-être un hors-d'œuvre, mais je cède au plaisir de le reproduire en entier. Il se trouve dans le *Systema theologicum* : Il est impossible que les évêques quittent souvent les populations qui leur sont confiées. Un concile ne peut être permanent ; on ne peut en convoquer sans cesse, et il est cependant indispensable que l'Église soit toujours vivante, visible, facile à reconnaître. La conséquence est évidente.

Les paroles mémorables que le Christ adressa à saint Pierre, lorsqu'il lui remit les clefs du royaume des cieux, lui confia le soin de paître ses brebis, et la croyance invariable de l'Église constatent que, parmi les apôtres il y en avait un, que parmi les évêques, leurs successeurs, il y en eut toujours un dépositaire de la suprématie sur les autres. Elle est indispensable pour rendre visible le centre de l'unité, maintenir l'union entre tous les membres, pourvoir aux besoins de l'administration. Un concile, s'il devient nécessaire, doit être convoqué et dirigé.

Dans l'intervalle des conciles, il faut veiller aux intérêts de l'Église. Tous les anciens témoignages attestent que l'apôtre Pierre gouverna l'Église, souffrit le martyre, désigna son successeur dans la ville de Rome, capitale de l'univers.

Les prérogatives que nous venons d'énumérer n'ont jamais été attribuées à d'autres évêques qu'à ceux de Rome : il faut donc les reconnaître comme chefs des autres.

PAGE 205.

Voici les paroles de Whiston : « L'antiquité chrétienne constate si clairement la présence de saint Pierre à Rome, que c'est une honte pour un protestant d'entendre dire que des protestants ont nié cette évidence. » Voici celles de Gieseler : « L'aveuglement de la passion a pu seul conduire quelques protestants à nier la présence de saint Pierre à Rome. » Voici celle de Berthold : « Il n'y a pas dans l'histoire ecclésiastique d'événement mieux constaté par les écrits des anciens auteurs, que l'arrivée de saint Pierre à Rome. »

Les catholiques n'ont jamais prétendu que saint Pierre restait

toujours à Rome, après y avoir établi son siège épiscopal ; ils supposent le contraire. Malgré ses années d'absence, ils admettent, il est vrai, qu'il fut vingt-cinq ans évêque de Rome ; mais ils comptent de la même manière les trente-trois du règne de Pie VI et les vingt-trois de Pie VII. (Dollinger, *Beginnings of Christianity*.)

PAGE 212.

Aucun concile n'a été considéré comme valide sans avoir reçu l'approbation du pape. (Pélage II.)

Tous les chrétiens savent que les décrets des conciles, même après avoir reçu l'approbation de l'Église universelle, doivent être exécutés par le premier siège qui confirme leur autorité et la maintient par son gouvernement. *C'est là une conséquence de la suprématie que saint Pierre reçut de la bouche de Notre-Seigneur, et que l'Église, en vertu des mêmes paroles, possède et a toujours possédée.* (Gélase I.) — Barrow, qui cite ce passage, a omis les mots que j'ai soulignés.

PAGE 213.

Denique ut in universalibus synodis, quid ratum, vel quid prorsus acceptum, nisi quod sedes beati Petri probavit (ut ipsi scitis) habetur; sicut e contrario quod ipsa reprobavit, hoc solummodo consistat hactenus reprobatum. (Nicolas I.)

Dans les premiers siècles, les conciles provinciaux et nationaux en référaient souvent à l'évêque de Rome et le consultaient sur les matières de foi et de discipline. (Hallam, *Middle ages*, c. VII.)

La sentence portée par saint Augustin et les conciles d'Afrique contre Pélage, nous donne un exemple de la manière dont les Pères et les synodes provinciaux sévissaient contre les hérésies. Pélage avait été condamné par les conciles de Carthage et de Numidie et les décrets rédigés par saint Augustin furent soumis à l'approbation d'Innocent I. Saint Augustin écrit au pape, il espère que le petit ruisseau où se désal-

tèrent les évêques d'Afrique, vient de la source abondante qui jaillit à Rome. En répondant aux deux conciles, Innocent les félicite d'avoir suivi les prescriptions de l'ancienne règle, fidèlement observée par toute la terre. « Elle est surtout importante, dit-il, lorsque l'on discute des matières de foi. Mes frères, mes collègues les évêques doivent recourir à Pierre de qui leur viennent leur nom et leur dignité. » Conformément au jugement des conciles, il retranche les hérétiques de la communion de l'Eglise. Plus tard saint Augustin faisant l'histoire du pélagianisme, écrit ces mémorables paroles : « Les décrets des deux conciles ont été envoyés au siège apostolique ; il a rendu son arrêt. La cause est terminée. Puisse l'hérésie l'être de même. » J'éprouve la tentation de citer le témoignage de saint Augustin sur la suprématie du saint-siège, mais *cui bono*? J'ai déjà donné le témoignage de saint Chrysostome. M. Allies a rassemblé les énergiques expressions de saint Augustin. J'ai rapporté ses instances aux donatistes, sa réponse aux manichéens : Je puis remonter par une suite non interrompue d'évêques, de celui qui occupe le siège de saint Pierre actuellement, à Pierre l'apôtre qui reçut de Notre-Seigneur le soin de nourrir son troupeau. Quant aux Pères en général, saint François de Sales a réuni sur les prééminences du siège apostolique tant de témoignages qu'il serait impossible d'en donner un ensemble plus satisfaisant. Waterworth a publié un travail très-complet sur le même sujet : *England and Rome*.

PAGE 219.

Vous m'objectez que saint Irénée engageait saint Victor à ne pas excommunier les Eglises d'Orient, j'en conclus que saint Irénée reconnaissait à saint Victor le droit d'excommunier. Tertullien, dites-vous, se moquait du *Pontifex maximus*, l'évêque des évêques ; il y avait donc un personnage qui portait ce titre. Saint Cyprien contestait à saint Étienne un point que l'Eglise n'avait pas encore défini ; saint Cyprien reconnaissait donc que le siège occupé par saint Étienne était celui de Pierre, avec lequel il ne cessa d'être en communion jusqu'à

son martyre... mais quelle vérité n'a pas été contestée? Le dogme de la sainte Trinité, celui de l'incarnation ont été combattus depuis l'origine, nous disent les ariens et les sociniens; donc depuis l'origine on les a soutenus et enseignés. (*Grounds of faith.* lect. III.)

Rappelez-vous que les papes des trois premiers siècles furent presque tous martyrs. Étienne et Victor sont comptés dans les rangs de cette *exercitus candidatus*, dit Ranke. Pendant les persécutions les évêques de Rome montrèrent une fermeté et un courage extraordinaires. L'honneur que leur décernait leur élection était celui de mourir martyrs.

PAGE 227.

Item definimus, sanctam apostolicam sedem et romanum pontificem successorem esse beati Petri principis apostolorum, et verum Christi vicarium, totiusque Ecclesiæ caput, et omnium christianorum patrem et doctorem existere; et ipsi in beato Petro pascendi, regendi et gubernandi universam Ecclesiam a Domino Nostro Jesu Christo, plenam potestatem traditam esse, quemadmodum etiam in gestis œcumenicorum conciliorum et sacris canonibus continetur.

PAGE 230.

En cette contrée, l'Église est partagée en trois fractions. Chacune d'elles s'efforce de m'attirer dans ses rangs. Si l'une de vous, m'écriai-je, est unie à la chaire de Pierre, je suis avec elle. Miletius, Vitalis et Paulinus affirment qu'ils sont en communion avec vous. Si un seul le soutenait je pourrais le croire, mais il y a au moins deux, peut-être trois qui sont menteurs. Je supplie donc votre sainteté par la croix de Notre-Seigneur, de m'informer par lettre de la communion que je dois suivre en Syrie. Héritier des honneurs des apôtres, vous l'êtes aussi de leurs mérites. (Epist. XV, ad. Dom.); l'un des douze a été choisi pour que par sa parole il pût écarter l'occasion du schisme. (Epist. XVI.)

PAGE 237.

Malgré les hypothèses jaillies de l'imagination de quelques anglicans, nous ne trouvons aucune trace d'organisation ecclésiastique dans les îles Britanniques, avant la mission donnée par le pape Éleuthère au roi Lucien.

Il est prescrit par le premier canon que la Pâque soit célébrée partout le même jour, et que le jour soit annoncé suivant l'usage, par l'évêque de Rome.

PAGE 238.

Nous ne vous donnons aucune autorité sur les évêques des Gaules. Depuis longtemps, nos prédécesseurs donnent le palium à l'évêque d'Arles, et nous ne voulons pas lui retirer l'autorité qui lui a été confiée. (Just. XIV.)

Il ne sera pas inutile d'examiner, dans une courte digression, cette maladroite théorie d'une Église autocéphale, indépendante, par laquelle je me suis efforcé, comme beaucoup d'anglicans modernes, d'étayer mes étranges notions sur le christianisme. Je parle seulement des anglicans modernes, car les réformateurs au milieu de leurs audacieuses folies, n'affaiblirent pas leur cause par l'invention d'ingénieuses subtilités. Il n'est pas nécessaire de brûler de poudre contre un château de cartes. Les faits mêmes relatés dans le texte démontrent que jamais l'Église d'Angleterre ne fut indépendante. Si les évêques bretons s'imaginèrent (ce que rien ne prouve) qu'ils étaient indépendants, ils fournirent un fort argument contre l'intelligence bretonne. Quoi qu'il en soit de ces rêves, l'Église des Plantagenets et des Tudors n'avait rien de commun avec celle de Lleuver Mawr; que suivant les usages bretons le jeûne du carême dût finir le quatorzième jour de la lune ou un autre, cela nous est complètement indifférent. Les évêques bretons s'étaient soumis au premier canon du concile d'Arles qui avait réglé pour toujours la question de la Pâque; ils s'étaient seulement trompés dans leurs calculs, *par la raison*, dit Bède,

qu'ils vivaient séparés du reste du monde. Quant à l'étonnant discours de Dinooth sur le pape et l'évêque Caenlëon, j'éprouvai un profond dégoût en découvrant que ce n'était qu'une invention grossière. Produite par Spelman, et aussitôt soupçonnée de fraude par le vieux Thomas Fuller, elle a été de nouveau remise en vogue par nos jeunes théologiens, et célébrée sur tous les tons. Des évêques protestants et des docteurs l'invoquent encore avec un superbe dédain de la critique.

PAGES 240-242.

Le roi est le chef suprême de l'Église d'Angleterre. Il jouit de toutes les prééminences qui appartiennent à cette dignité, il en a la juridiction, les privilèges, le pouvoir. Il doit réprimer, réformer, amender les hérésies et les abus qui ressortissent de l'autorité spirituelle. (25 *Henry VIII.*) M. Palmer a la faiblesse de soutenir que les pouvoirs du pape ne furent pas transférés au roi, mais simplement supprimés; que la suprématie royale avait quelque chose qui la distinguait de la juridiction ecclésiastique. (*On the Church*, part II.) Richard Hooker a plus de franchise : « Henri VIII s'attribue un pouvoir universel qui s'étend à toutes choses, qui implique une autorité suprême sur les cours, les juges, les causes. Il concentre en ses mains toutes les juridictions particulières, peut ainsi fortifier celles qui faiblissent, redresser celles qui s'égarent et porter remède à tous les maux. L'évêque de Rome, par de coupables pratiques, était parvenu à usurper ce pouvoir; la volonté publique, pour de justes motifs le rendait à la couronne royale. » (*Ecclesiastical policy*, book VIII.) Bramhall ne s'explique pas moins clairement : « Le roi fut investi de tous les pouvoirs qui furent enlevés au pape. » (*Schism guarded*, p. 340.) Palmer lui-même est obligé de le reconnaître : par actes du Parlement la juridiction du souverain pontife fut abolie et remplacée par la juridiction royale. Il fut prescrit de lui prêter serment. Toute juridiction spirituelle et temporelle émana du roi.

Les archevêques, les évêques, les archidiacres, les ecclésiastiques n'ont de juridiction que celle qui leur est donnée par Sa Majesté et l'exercent sous sa surveillance (37, *Henry VIII*). Le nouveau pape prit un langage qui lui sembla digne de son autorité pontificale. Il copia avec une exactitude irréprochable les brefs de la cour romaine, mais les mots de sollicitude et de sainte charité avaient perdu leur sens habituel, ils avaient la dureté de l'égoïsme et l'arrogance de la révolte. Comparez par exemple, la lettre suivante à celle que saint Léon écrivit à Athanase de Thessalonique : « *Cæterum quia et singula hujus regni nostri loca, pro promissis exequendis, nos ipsi personalter abire non valemus, alios quorum vicaria fide freti, munus hujusmodi per ministros exequamus, qui quum vices nostros in ea parte suppleant, in partem sollicitudinis adstitimus et vocamus.* » (Wilkins, Concil. III.)

Nous nommons, créons, constituons et déclarons N. évêque de N., pour qu'il possède et garde le diocèse pendant sa vie, à condition qu'il s'y conduise convenablement. Nous lui donnons le pouvoir de conférer les ordres, de nommer aux bénéfices, de remplir les fonctions épiscopales et pastorales, de jouir de la juridiction ecclésiastique, sur tout ce que Dieu lui confie dans les Écritures, en notre nom, à notre place et sous notre autorité royale.

Les princes chrétiens reçoivent immédiatement de Dieu la mission de veiller sur leurs sujets, aussi bien dans ce qui concerne la prédication de la parole divine, ou le soin des âmes, que dans l'administration de leurs intérêts civils et politiques. Ils doivent avoir des ministres zélés pour les suppléer dans leurs différentes fonctions, tels que le lord chancelier, le lord trésorier, le lord grand-maitre, les shérifs, les officiers civils; des évêques, tels que celui de Westminster, des curés, tels que celui de Wimsick, et d'autres prêtres désignés par leurs altesses pour administrer la parole. Tous ces officiers et ces ministres doivent être choisis, désignés, envoyés à leurs postes, par les lois, par les ordres des rois et des princes, avec des formalités qui ne sont pas nécessaires, mais que l'usage ou le bon ordre consacre. (*Cranmer's words; Burnet Record.*)

Un laïque, Thomas Cromwel, était vicaire général du roi. Il avait plein pouvoir pour remplir toutes les fonctions, pour exercer l'autorité et la juridiction qui appartenaient au roi, comme chef de l'Église. Il pouvait nommer des délégués et des commissaires pour exécuter ses ordres. Il les autorisait à visiter les diocèses, à faire comparaître les évêques et les archevêques, à s'informer de leur manière de vivre, à leur infliger les censures ecclésiastiques, à leur donner des ordres, à prononcer les jugements qui étaient de la compétence des cours ecclésiastiques. (Wilkins, III, 784.)

« Le pouvoir spirituel et temporel dérive de Sa Majesté le roi, comme chef suprême des Églises et des royaumes d'Angleterre et d'Irlande. Il a été reconnu par le clergé desdits royaumes, qu'il n'y a, ni au dedans ni au dehors, d'autre pouvoir légitime que celui de sa très-excellente Majesté. » (*Edward*, VI, 3.)

Par l'autorité de ce Parlement, les juridictions, privilèges, supériorités, prééminences qui ont existé ou peuvent exister légalement, le pouvoir de visiter les diocèses et les personnes, le droit de réformer, de corriger les erreurs, hérésies, schismes, abus, offenses, mépris, énormités sont réunis pour toujours à la couronne impériale. (*Eliz. I.*) Le titre de chef suprême de l'Église d'Angleterre appartient au souverain de ce royaume, par acte du Parlement.

Procès-verbal de consécration de l'archevêque Parker. Dans l'acte qui confirme son élection, la reine fit inscrire la clause suivante : « *Supplentes nihilominus, suprema auctoritate nostra regia, ex mero motu et certa sciencia nostris, si quis aut in his, quæ juxta mandatum nostrum prædictum per vos fiunt, aut in vobis, aut vestrum aliquo, conditione, statu, facultate vestris, ad promissa perficienda desit aut deerit eorum, quæ per statuta hujus regni, aut per leges ecclesiasticas in hac parte requiruntur, aut necessaria sunt, temporis ratione, et rerum necessitate id postulante.* »

Lorsque Barlow, Cerverdale et les autres entrèrent en fonctions, ils reconnurent qu'ils tenaient de la reine toute leur autorité : « Nous confirmons l'élection du vénérable Matthew Parker

en vertu du pouvoir que nous a donné la gracieuse dame, notre reine. C'est par délégation de Sa Majesté que nous suppléons à toutes les irrégularités qui auraient pu se glisser dans l'élection, à toutes les incapacités que nous aurions encourues nous-mêmes. » (Lewis, *Notes on the royal supremacies*, p. 71.)

La question de savoir si Parker reçut ou ne reçut pas le caractère épiscopal, est un problème sans importance dans la controverse des anglicans. La grande question qui a été posée mille fois et n'a jamais reçu une réponse satisfaisante est celle-ci : De quelle autorité Barlow et ses collègues ont-ils imposé les mains à M. Matthew Parker ; par quelle autorité le dit Parker exerça-t-il les fonctions de primat d'Angleterre ? Voici la seule réponse plausible : par l'autorité d'une femme.

Dès l'année 1533 les causes ecclésiastiques furent déferées à la cour royale de Chancery. On peut appeler à ce tribunal de toutes les décisions archiépiscopales du royaume. (25 *Mary* VIII, 49.) Sous Guillaume IV, la cour du Conseil privé succéda à la cour des Délégués. Ce tribunal avait le même caractère et fut investi des mêmes pouvoirs que le précédent. Des laïques et des incrédules pouvaient faire partie des juges. Ils ne prononçaient pas seulement en matière de discipline, mais aussi sur les vérités de foi, autrefois confiées aux saints, et leurs décisions ainsi que celles de la cour de l'amirauté, étaient sans appel.

PAGE 254

Le fameux Salinasius remarque sur le sens du mot *convenire* : « Necessè dicit omnem Ecclesiam convenire ad Romanam, id est ut græce locutus fuerat Irenæus *συμβαίνειν πρὸς τὴν τῶν Ῥωμαίων ἐκκλησίαν*, quod significat convenire et concordare in rebus fidei et doctrinæ cum Romana Ecclesia. » (*De primatu Papæ*, c. v.) Kenrick ajoute dans une note un commentaire qui lui est propre, sur la répétition du mot, *undique* : « Saint Irénée, dit-il, montre admirablement l'Église centrale vers laquelle convergent toutes les Églises locales, comme un foyer qui concentre tous les rayons lumineux. »

Quos per tot sæcula docente spiritu sancto nulla hæresis violavit. (Serm. xc.) On peut glaner dans les champs de l'anglicanisme, quelques tributs assez notables payés à la pureté primitive de l'Église romaine. Voici entre autres, une affirmation de l'évêque Bull. « On trouvait, dit-il, dans l'Église de Rome une doctrine plus simple et plus claire que dans les Églises d'Orient. Celles-ci étaient sans cesse tourmentées par des hérétiques de toutes sortes, tandis qu'à Rome il n'y avait pas d'hérésies. La croyance des apôtres y était comprise et enseignée dans le sens primitif. Ce fait, dit-il, est prouvé par Ruffin, qui s'exprime ainsi dans sa préface : Avant d'entreprendre l'examen des expressions, il n'est pas inutile de remarquer que plusieurs Églises ont ajouté des mots à leur profession de foi ; mais dans l'Église de Rome, nous ne trouvons rien de semblable. *Jamais aucune hérésie n'y a pris naissance.* » (Bull lui-même a transcrit cette phrase). Ailleurs la présence des hérétiques a sans doute obligé d'insérer au symbole des mots qui excluaient les doctrines nouvelles. « On sait, ajoute-t-il, que les Simonien, les Cérinthien, les Ebionites et autres sectes pestilentielles ne répandirent pas leurs dogmes impies à Rome, mais dans l'Orient et surtout en Asie. Dans ses lettres aux Églises d'Orient Ignace fait diverses allusions aux hérétiques, mais lorsqu'il écrit aux Romains, il ne trouve point d'hérésie à condamner. Au contraire, dès son début il les félicite de leur pureté dans la foi, et de leur union dans le Christ. La grâce de Dieu règne sans distinction au milieu d'eux, leur Église n'offre pas d'étranges anomalies. Tertullien dans ses *Prescriptions* (chap. 36) appelle l'Église de Rome *felicem ecclesiam*, heureuse et prospère. » (*Judgement of the catholic Church.*) Dans son attaque contre les phalanges de M. Simon Episcopius, le docteur Bull était un stratégiste trop correct pour ne pas couvrir son arrière-garde menacée par un puissant ennemi. En conséquence le long paragraphe que nous venons de citer se termine par une volte-face subite et nous offre cette cruelle conclusion. Pourquoi ce bonheur, cette pureté dans la foi n'ont-ils pas toujours duré dans cette Église ? mais hélas ! nous pouvons nous écrier avec le pro-

phète : comment la cité fidèle devint-elle une prostituée ? c'est bien fait pour un vieux guerrier, bien dit pour un anglican. Lorsque *monsieur de Meaux* eut la pensée de suivre vos traces et qu'il rencontra cette exclamation tranchante, il fut tout à fait sur le point d'être renversé, n'est-il pas vrai, ô vaillant docteur Bull ? Nous ne devons rien attendre d'aussi amusant de M. Palmer qui, dans ses lentes manœuvres, prête le flanc avec un calme poli, et ne paraît pas s'inquiéter des conséquences. En cherchant à s'expliquer les prééminences de l'Église de Rome, il cite entre autres causes la *pureté de sa foi*. « Nous voyons, dit-il, que dès les premiers siècles l'Église de Rome mit un grand zèle à maintenir l'intégrité de la foi. Elle condamna et repoussa les gnostiques, les artémonites, etc. Pendant la lutte contre les ariens elle fut le boulevard de la foi catholique. » (*On the Church*, part VII, c. III.)

PAGE 255

« Hæc quæ dicta sunt rerum probantur effectibus, quia in Sede apostolica inviolabilis semper catholica custoditur religio. » (*Du pape*, l. 1, c. 15.) Ces mots ont ici une nouvelle application.

PAGE 260

Je ne cède pas à la vanité, je remplis une obligation littéraire en disant que j'ai mis à étudier l'accusation portée contre Honorius tout le soin dont je suis capable. J'ai lu un bon nombre d'écrits, publiés de part et d'autre, sans excepter les lettres de Sergius et d'Honorius. Il m'a semblé qu'il était inutile de donner un résumé de cette affaire et je me suis contenté de prouver sommairement que le pontife romain n'avait pas erré en définissant la foi.

L'archevêque de Malines dans sa seconde lettre au Père Gratry a montré avec une cruelle évidence, les erreurs de la version où Fleury, Bossuet et le P. Gratry lui-même ont puisé leurs critiques.

La tentative du P. Gratry pour faire ressortir du vieux diur-

nal (bréviaire) une condamnation du pape Honorius, a été si bien convaincue d'impuissance par Dom Guéranger, le savant bénédictin de Solesmes, qu'elle ne sera plus recommencée si ce n'est peut-être par quelque Américain.

PAGE 266

Le lecteur aura sans doute remarqué que ce travail n'est, en grande partie, que le commentaire de la lettre apostolique placée en tête du volume.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--------------------------------------|----|
| INTRODUCTION. | v |
| L'APPEL. | 2 |
| LA RÉPONSE, PRIÈRE, CONVERSION. | 11 |

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉGLISE ET L'HISTOIRE

| | |
|---|----|
| CHAP. I ^{er} . — L'attitude du monde en présence de l'Église. | 27 |
| II. — Perpétuité de l'Église. | 34 |
| III. — L'Église gardienne de la morale. | 44 |
| IV. — Décadence du protestantisme. | 52 |
| V. — L'Église et la civilisation. | 67 |
| VI. — L'Église accusée de persécution. | 81 |

DEUXIÈME PARTIE

ORIGINE DIVINE DE L'ÉGLISE

| | |
|---|-----|
| CHAP. I ^{er} . — L'incarnation et la mission du Saint-Esprit. | 91 |
| II. — L'infailibilité. | 100 |
| III. — L'Église et l'Écriture. | 113 |
| IV. — L'Église et l'antiquité. | 125 |
| V. — Les notes de l'Église. | 148 |

TROISIÈME PARTIE

L'ORGANISATION DE L'ÉGLISE

| | |
|--|-----|
| CHAP. I ^{er} . — La primauté du pape et le christianisme..... | 169 |
| II. — La primauté du pape et les prophéties..... | 183 |
| III. — La primauté du pape et l'antiquité..... | 202 |
| IV. — La primauté du pape et l'unité..... | 221 |
| V. — La primauté du pape et l'autorité..... | 228 |
| VI. — La primauté du pape et l'infailibilité..... | 246 |
| APPENDICE..... | 267 |

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



